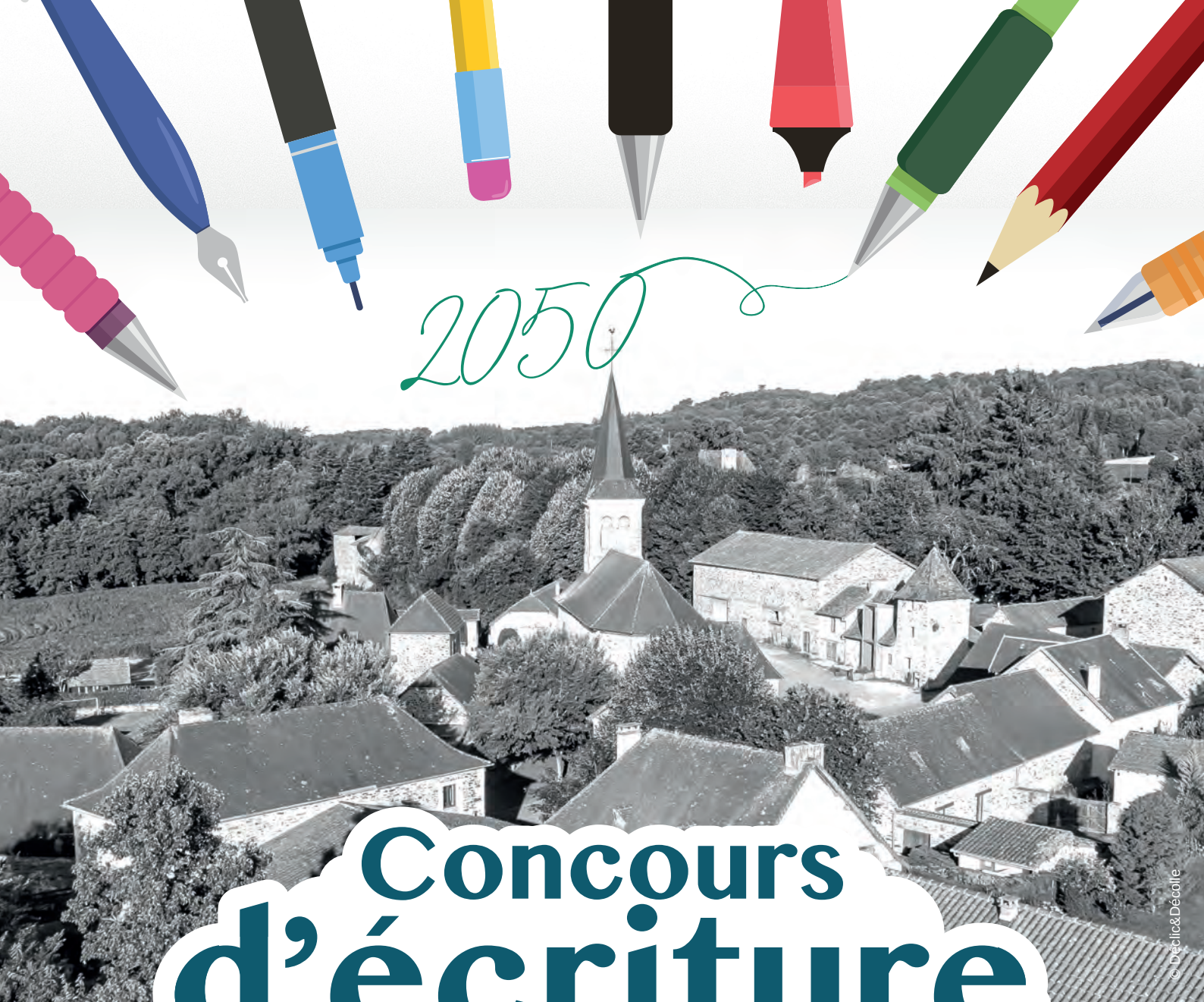




2050

Concours d'écriture

Imaginez le Périgord-
Limousin en 2050 !

Recueil des contributions



Una altra vita s'inventa aquí



Dans le cadre de sa mission « Adaptation au changement climatique » le Parc naturel régional a organisé un grand concours d'écriture sur le thème « Le Périgord-Limousin en 2050 ». Ouvert à tous, ce concours invitait petits et grands à imaginer l'avenir du Périgord-Limousin face aux défis du changement climatique. Récit, poème, chanson... tout était permis !

Le concours était ouvert du 15 juin au 15 septembre 2025 et organisé en partenariat avec la médiathèque de Thiviers et la Maison du Goupillou. L'annonce des lauréats et la remise des prix ont eues lieu le 7 octobre.

**Ce dossier compile l'ensemble des 113 contributions
reçues dans le cadre du concours.**

Canicules, incendies, sécheresses estivales... Les projections climatiques ne sont pas réjouissantes et le Périgord-Limousin, bien qu'encore préservé, ne sera pas épargné. En 2050, les températures sur le territoire du Parc seront similaires à celles de Nîmes aujourd'hui, la pluie en été se fera rare et nous aurons peut-être subi des incendies similaires aux Landes de Gascogne. Quel chemin allons-nous choisir pour nous adapter ? A quoi ressemblera notre quotidien, celui des animaux et des végétaux avec un climat difficile et incertain ? Qu'allons-nous imaginer pour qu'une « autre vie s'invente ici » ?

*Tous les textes de ce recueil sont protégés par le droit de la propriété intellectuelle.
Pour toute demande d'utilisation, merci de vous adresser à l'auteur
ou au Parc naturel régional : l.peyre@pnrpl.com*

Textes lauréats

« Bonne tournée ! »

Ça me fait toujours drôle cette odeur de gazole. Quand ces vapeurs chimiques me montent au nez, je replonge systématiquement au volant de mes titines d'antan. À en oublier le silence de ma véloto, comme si j'avais des acouphènes vrombissantes. Une vie dans un monde à moteur thermique, ça laisse des traces. 51 ans pour être exact. Bref, concernant l'odeur, ça doit juste être quelques gouttes tombées sur un des Jerricans, rien de bien grave.

6h30. 22°C à Champsac. Un 30 septembre caniculaire. Direction Oradour-sur-Vayres sur la voie verte des Hauts de Tardoire. Ma tournée préférée. Ces tours de roues matinaux sont un délice. Le soleil se lève à travers les feuilles des chênes et châtaigniers. Je croise le vélo bus de Champsac et ses sept enfants. C'est jour de rentrée. « *Bonne tournée !* » me lancent-ils, à la volée. « *Et bonne rentrée !* » ai-je à peine le temps de répondre.

Après un long faux plat montant, la pente de l'ancienne voie ferrée s'adoucit enfin. Avec mon chargement de 200 kg dans la remorque solaire, ma véloto dépasse la vitesse maximale de sécurité sur la voie verte : je file à 40 km/h. J'en profite pour couper l'assistance et laisser la résistance recharger la batterie. Il me reste 60 km d'autonomie.

7h30. Un coup de clochette signale ma présence. J'ouvre la remorque au cœur du hameau de Tamanie, à Oradour-sur-Vayres. J'empoigne mon carnet de route du jour. Qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ? Du courrier pour les familles Bénézet et Andrau. Un Jerrican de gazole commandé par les Mirande. J'ouvre aussi le compartiment épicerie : de la farine locale, des pâtes fabriquées à Champagnac-la-Rivière, quelques légumes d'une maraîchère du coin, et le délicieux pain de campagne des boulangères du fournil *lo pan* de Champsac.

« *Alors, ça roule ?* » Noé vient à ma rencontre, fidèle à lui-même : son marcel sur le dos, et le sourire aux lèvres. L'accolade est chaleureuse. « *Comment va le SPAMOL ?* » Le Service Postal Augmenté et Mutualisé de l'ouest limousin – le SPAMOL – doit beaucoup à ce gaillard à la moustache rieuse.

Noé est un facteur à la retraite, désespéré par la casse du service public et l'inadaptation au changement climatique. Il a porté ce projet de refonte du service postal local il y a cinq ans. Nous sommes aujourd'hui quatre salariés de cette coopérative à sillonner les 16 communes de la collectivité de l'ouest limousin.

Nos vélotos jaunes, véhicules à mi-chemin entre le vélo électrique et la voiture, sont les chouchous du coin. Seule condition pour faire exister ce service public citoyen : chaque habitant majeur doit payer une cotisation annuelle de 20 euros. Hormis les quelques dizaines de récalcitrants au progrès, le SPAMOL est assis sur un joli budget : 210 000 euros par an.

Je lui donne des nouvelles : « *Ça roule bien, on devrait totalement rembourser l'achat des vélotos cette année, de quoi faire baisser les cotisations l'année prochaine. Espérons !* » Le sourire de Noé s'élargit encore plus : « *Super ! Dis, je suis invité au ministère de la mobilité écologique la semaine prochaine pour présenter l'initiative à des élus locaux venus de toute la France. Tu la sens cette petite musique qui flotte dans l'air ? L'ouest limousin qui guide la France vers une mobilité décarbonée et un service public de proximité !* » Il explose de rire. Un rire jubilatoire. La revanche d'un des derniers

fonctionnaires de l'État, le service public chevillé au corps. « *Non sans blague, tu viendrais pas m'accompagner pour raconter ton boulot devant un parterre d'élus ?* » J'acquiesce. Je lui dois beaucoup. Il m'a embauché au SPAMOL quand mon métier de paysan m'écrasait, récolte calamiteuse après récolte calamiteuse.

Le hameau se regroupe peu à peu autour du véloto. Léa vient récupérer son Jerrican. Louna passe chercher sa commande de pain, et son courrier. Des nouvelles de la Safer, qui lui valide l'achat d'une ferme dans le hameau d'à côté, Les Arcis, séparé par la Tardoire. Un an et demi qu'elle attend ça. Le hameau explose de joie. Noé scande : « *Et pour Louna hip hip hip !* » Aux fenêtres des maisons, les familles répondent : « *Hourra !* » Clémence, la doyenne du hameau, apporte un kéfir de verveine pour fêter ça. J'engloutis un verre avant de filer. J'ai encore du chemin.

De retour sur la voie verte, mes pensées m'emportent dans cette époque révolue où tout le monde ici se déplaçait en voiture. Le projet d'une nation à quatre roues électrique n'a pas pris ici. Entre manque de subvention publiques et fin programmée du thermique, il a fallu s'organiser. Les quelques voitures électriques sur les routes du coin sont partagées par plusieurs familles, faute de moyens.

« *Vium-vium-vium-vium* » Un véhicule en approche interrompt mes pensées. C'est une véloto ! Je plisse les yeux. Au-dessus du volant, cette paire de lunettes orange me dit quelque chose. Elles se rapprochent. C'est pas vrai. Je n'en crois pas mes yeux :

« *Alexandre, macarèl !* » Mains sur les freins, mes pneus crissent. Alexandre, c'était le propriétaire d'une concession automobile à Oradour-sur-Vayres il y a encore un an. La dernière encore debout dans les 30 kilomètres à la ronde. Le seul qui roule encore en SUV. Un invétéré de la bagnole thermique.

Il s'arrête à ma hauteur sans oser me regarder dans les yeux. Je le taquine : « *Alors, tu profites de ta retraite pour goûter aux plaisirs de la mobilité douce ?* » « *Je ne trouve personne pour réparer mon SUV, et j'ai besoin d'aller à Châlus pour visiter ma mère... Alors quelqu'un m'a prêté ce tacot...* » se justifie-t-il. Le voilà enfin au volant d'un véhicule qui consomme 25 fois moins d'énergie qu'une voiture, je ne vais pas risquer de le froisser.

« *Tu m'en diras des nouvelles, je dois filer !* »

« *Pschiiiiiiiiit.* » Aïe. Je connais trop bien ce son. Alexandre vient de crever. « *C'est un clou ! Macarèu !* » jure-t-il, déjà agenouillé auprès de sa roue avant gauche. Il y a trois ans, au cœur d'un hiver particulièrement mouillé, les pros de la bagnole du Périgord- Limousin ont balancé un millier de clous sur la voie verte pour nous décourager. À l'époque, après des dizaines de crevaisons, une mobilisation citoyenne d'ampleur a permis de nettoyer les 14 km entre Châlus et Oradour-sur-Vayres. Il doit forcément en rester encore. « *T'as de quoi réparer ?* » me demande Alexandre. « *Bien sûr.* » À la SPAMOL, on n'est pas rancunier.

Entre deux mondes

Je regarde la photo. C'était quelle année ça ? 1950 ? Ma mère me fait signe que oui. Ils ont l'air de bien s'amuser. Où est-ce qu'ils se baignent ? C'est l'Isle, me répond ma mère, quand il y avait assez d'eau. Ah, ouais on pouvait carrément s'y baigner ? !! Je n'ai jamais vu l'Isle, en même temps, elle est à sec les trois quarts de l'année...

Un siècle nous sépare. Mes ancêtres ont connu les guerres sur leur territoire, pour nous elles sont encore au loin. Ils ont connu le travail de la terre, nous, sa préservation. Ils ont connu la mécanisation, nous, nous revenons au cheval, comme les Veilleurs, qui patrouillent à l'affût de toute fumerolle naissante. Nos ancêtres ont vécu l'exode rural, la désertification humaine des campagnes. Nous, c'est la ville que l'on fuit. La ville et sa fournaise écrasante.

Ma mère a connu le village déserté, abandonné, les maisons en ruines habitées de fantômes. Moi j'ai connu l'installation d'une piscine et les touristes, les belles maisons rénovées – par les étrangers venus chercher la chaleur sèche de l'été – les rires des enfants, le mien, puis ceux de mes propres enfants. Je les regarde patauger gaiement dans les mini flaques d'eau sur la pierre. La roche. La fameuse roche de Saint-Paul-La-Roche, commune frontalière du Parc. Le système de rafraîchissement connecté a remplacé la piscine. Mes enfants, vaporisés par les brumes d'eau, et aspergés de temps à autres, par des jets surprises, s'y amusent comme des fous. Et en toute sécurité !, ajouterait ma mère. On est bien, malgré l'air chaud. Ce mois d'avril est vraiment très agréable.

Deux Veilleurs du Parc se sont approchés sur le chemin, avec leurs chevaux. Ma mère repose la boîte de photos et se lève pour leur parler. Son pas ne crisse pas encore sur l'herbe, l'air reste humide. J'entends quelques mots de leurs échanges : chemins balisés, points d'eau, bon fonctionnement... Alors machinalement je tourne la tête vers la forêt. Elle est là, à quelques mètres. Si près et pourtant si loin. Entre les espèces protégées et la crainte des incendies, même les habitants doivent prévenir la mairie s'ils veulent s'y aventurer, quitter les chemins balisés, donner leur itinéraire et leurs heures de départ et d'arrivée prévisionnelles. Elle est devenue un no man's land. Ou presque. Seuls les Veilleurs en sont les gardiens, l'entretenir et permettre de générer des revenus, pour le Parc, par le biais de la sylviculture. Ici tout revient au Parc, il n'y a plus de revenus privés. C'était la condition pour garder la maison et rester membre résident. C'est vrai qu'on est dans une autre société. Un monde d'échanges. Enfin, dans les Parcs naturels en tout cas !

Sous la photo, dans la boîte, il y a un dessin. On y voit le toit d'avant. C'est quoi ? demande Myrtille, ma fille, qui s'est approchée. Je sens la fraîcheur de son petit corps. C'est le toit de tuiles. On ne le voit plus maintenant qu'il a été végétalisé, de part et d'autre des panneaux solaires. C'est joli !, s'écrie-t-elle. C'est une jolie couleur, on dirait celle de la terre. Oui, c'étaient des tuiles en terre cuite. Je lève les yeux. C'est vrai que maintenant, ici, tout est vert. Cette partie du Périgord porte bien son nom.

Les Veilleurs s'éloignent. Ma mère revient, elle flotte dans l'air avec sa robe de coton. Même les vêtements doivent être en fibre végétale naturelle. Les règles du Parc. Je me dis que mes enfants ne connaîtront sûrement jamais le Parc sans frontières. Il y aura toujours des fouilles à l'entrée. Tout ce qui représente un déchet potentiellement non recyclable, ou un objet de déclenchement de feu, est écarté. Là où il me fallait une journée pour descendre du nord, il me faut maintenant trois jours. Tram, train, passer les différentes frontières des zones protégées, et puis une fois arrivés, il nous faut attendre la voiture à cheval, aller au centre de la commune et de là, c'est une autre voiture à cheval qui nous amène jusque Curmont. Mes enfants adorent. Nous rencontrons tellement de monde sur le trajet

! Quand je pense que Saint-Paul-La-Roche était un village paumé, désert ! Maintenant il y a du monde partout ! Il faut des bras pour tout. Et puis sans Internet, sans les Réseaux, les gens sont davantage dans la convivialité.

Un hélicoptère trahit cependant ce retour aux sources. Les rondes ont commencé à s'intensifier. On sent qu'on se rapproche des mois difficiles. Ici les orages d'été sont de plus en plus violents, et les risques d'incendie dus à la foudre, sont multipliés.

J'ai peur pour maman. C'est la première fois depuis dix ans qu'elle va passer l'été ici. Avec l'aide des Veilleurs, elle a aménagé quatre pièces dans l'ancienne cave avec un système d'aération hautement performant, et la cellule de caméras. La cellule, une autre contrepartie à l'aide prodiguée. Les Veilleurs vivent de l'échange. « Et ça, personne ne l'a vu venir ! », répète ma mère à qui veut bien l'écouter. En attendant, elle va devenir Résidente-Veilleuse cet été, et en accueillir aussi. Elle va les aider à regarder la forêt : à guetter tout risque naissant et donner l'alerte le cas échéant. L'intelligence artificielle aide à détecter les images de fumée ou de flamme, y compris l'élévation soudaine de la température au sol. Il faut des yeux maintenant, malgré l'armada de Veilleurs qui débarquent l'été dans le sud en provenance des Parcs plus au nord. L'année dernière, un incendie a tenté de ravager l'extrême sud de la France. Heureusement qu'il a démarré dans un Parc, c'est grâce aux Veilleurs qu'il a pu être pris à temps. Mais on manque d'yeux. La chute démographique n'aide en rien. Maman dit que c'est la meilleure des sectes. Je la gronde quand elle dit ça. Mais c'est vrai qu'ils sont un peu à part.

Tom éclate de rire, il a éclaboussé sa sœur : « C'est toi le feu ! » Il est encore petit, mais il joue déjà de plus en plus à être Veilleur, avant de le devenir pour de bon, s'émanciper, et donc s'éloigner. Je l'imagine voyageant à travers le monde, pour en découvrir les zones protégées. Peut-être reviendra-t-il s'installer ici ? Nous aurions alors de la chance qu'il fasse partie de notre cercle proche car beaucoup maintenant choisissent d'être nomades. Ils cheminent de Parc en Parc, à pied, quelques fois en voiture à cheval, avec leurs petites familles.

Dix ans en arrière, les messageries électroniques, nous permettaient de rester en contact. Seuls les systèmes de préservation et d'exploitation de la nature ont droit au numérique dorénavant. C'est tellement énergivore en eau et en électricité. Le courrier postal a repris de l'ampleur. Ce monde a bien changé pour moi. Pour maman c'est une cure de jouvence, elle a retrouvé le monde dans lequel elle a grandi, à peu de choses près. Pour moi ce n'est qu'une succession de ruptures.

Nous profitons de cet après-midi calme et paisible pour faire du tri dans le passé figé sur papier : les photos et les dessins. Maman a décidé d'aller au centre et parler avec les anciens. Ça leur fait du bien, et elle aime beaucoup travailler avec eux sur l'écriture des archives. Elle va les aider à raconter leur histoire. Elle s'entraîne en écrivant la sienne : elle est devenue Résidente il y a dix-sept ans. Dans le Périgord-Limousin, pour obtenir le titre de Résident, il faut y être à minima huit mois de l'année, complets, sans absences. Et bien sûr comme dans tant d'autres Parcs, il faut aider aux tâches communes : s'occuper des enfants, donner des cours, aider aux travaux paysagers qui sont encadrés par les Veilleurs. Participer aux décisions, laver le linge. Une sorte de grande communauté en quelques sortes.

Je fais partie de la génération du point de bascule, la génération de la fracture. Nous aurons connu des bouleversements inégalés. D'une société globalisée, nous sommes passés à une myriade de micro-sociétés, chacune essayant de retrouver une symbiose avec la nature. Notre présent, à nous, nous met toujours en mouvement, et dans quelques temps, je remonterai plus au nord avec Tom et Myrtille, rejoindre leur père Veilleur sédentaire.

Mais cette année, Maman ne nous suivra pas. Cela m'inquiète, tu ne vas pas te sentir un peu seule cet été ? Elle sourit et tente de me rassurer. Il y a toute une vie nocturne organisée ici. C'est différent. On ne vit plus que la nuit. C'est dans ce créneau que l'on voit du monde, que l'on circule. Toutes les trois semaines, un grand rassemblement est organisé à la mairie. Mais s'il t'arrive quelque chose ? Tu oublies qu'il y aura deux Veilleuses avec moi. J'ai peur que tu aies chaud. Elle rigole. Même s'il fait plus de 50°C au soleil, dans ma cave il ne fera que 22°C max ! J'aurai presque froid. Moi ça ne me plaît pas.

Jusqu'à mes vingt ans, cette saison a toujours pris une coloration joyeuse, le temps des loisirs, des ami-e-s, le temps de la convivialité. Aujourd'hui, c'est tellement différent ! L'été arrive comme une menace, un temps angoissant, inquiétant où il nous faut être vigilant. Je ne sais pas pourquoi elle tient tant à rester ici cet été.

Elle dit qu'elle est au crépuscule de sa vie, et que c'est maintenant qu'elle doit vivre cette expérience. Peut-être que d'ici quelques années, elle n'aura plus la force de descendre du nord. Alors, avant d'aller rejoindre les étoiles pour de bon, et de veiller sur nous d'en-haut, elle va veiller pour nous ici, et regarder les étoiles d'en-bas, du Parc, du Périgord, de Curmont.

ANNADAS 2050

Bonjorn bravas gents,

Veique una istoria vertadièra.

Août 2050, ici à Saint-Saud-Lacoussière l'été est rude.

La chaleur des rayons du soleil de midi irradie le vivant.

Cet été, la Dronne, labellisée rivière sauvage en 2019, offre au promeneur le spectacle de ses flancs asséchés.

Comment imaginer que là, il y a longtemps certes, Philippou ait pu se noyer sur ce site qui continue de porter son nom.

Filh ! Sabes-tù qu'à l'instant présent je suis en train de repenser à ces gens qui, depuis cet endroit, remontaient la Dronne à pied, dans le lit de la rivière, il y a environ vingt-cinq ans. Les étés devenaient déjà caniculaires et tout était bon pour rafraîchir les corps brûlants. Certains se baladaient donc dans cette eau miraculeuse, sans réfléchir davantage qu'à leur propre bien-être, sans égard pour les moules perlières dont la présence était pourtant signalée sur des panneaux d'information, de même que sur les supports de communication d'alors que chacun, par habitude, ne quittait pas des yeux (on appelait ces boîtiers des smartphones).

Je me demande ce que ces personnes pensent ou ressentent aujourd'hui devant ce nouveau spectacle... Oseraient-elles à nouveau parcourir la rivière, dont le niveau d'eau est en très forte baisse, sans manifester davantage de retenue ?

Ah ! Viens, suis-moi ! Vois sur la butte, ces chênes de différentes espèces qui, par leur résilience et leur adaptation ont continué à peupler nos forêts. Par contre presque tous les conifères ont été éliminés du paysage : ils supportent mal la sécheresse et il n'était pas question d'alimenter les risques d'incendie. Des plantations d'érables ont pris la place des châtaigniers peu résistants aux sécheresses et que le cynips a fini par décimer, anéantissant la période de gloire de *l'arbre à pain* tant prisé par nos ancêtres. *Qu'es aïtau !*

Des haies entourent à nouveau les parcelles de terre agricole, composées de noisetiers, figuiers, néfliers, kakis... Comme tu peux le voir, des rangées d'oliviers font leur apparition par endroits. Il faut bien s'adapter !

Figures-toi que ce territoire, autrefois d'élevage de la vache limousine et du veau sous la mère, a laissé principalement la place à l'élevage de chèvres, et aussi de brebis ! En effet, les agriculteurs ont dû adopter des pratiques d'élevage plus respectueuses du climat et arrêter l'élevage intensif, leurs prairies générant trop d'émissions de gaz à effet de serre. Certes, les herbages ne sont pas verdoyants comme autrefois, mais leur gestion est plus adaptée avec davantage de prairies permanentes et fleuries. Dorénavant, nous rencontrons beaucoup moins de bovins ici.

Et oui ! Et de plus, de nombreuses fermes fabriquent et vendent leurs propres fromages et produits laitiers de chèvre et de brebis. L'atelier de découpe de Jérôme se consacre donc dorénavant et essentiellement à la viande de chevreau, agneau et porc. Un vrai succès par contre. Finie la Fête du Cèpe et du veau sous la mère, qui a précédé « Cèpe par là » : le bovin n'est plus à l'honneur, de même que le cèpe, fierté du village avec son marché quotidien durant l'automne

depuis 2014. Dix ans après, les récoltes avaient déjà bien faibli, et tu vois depuis quelques années, les cueillettes sont plus rares, pas assez abondantes pour ouvrir le marché. En effet, les dernières réelles pousses se sont produites de plus en plus tard, en fin de saison. Les sécheresses et l'activité humaine (déforestation, agriculture intensive...) ont amorcé le déclin des champignons.

Mais avec les chèvres, les paysages se sont également réouverts ; les ronces ont pratiquement disparu du territoire.

Allez, viens ! Grimpons au sommet de cette côte où là, il y a plus de 20 ans, s'étalait encore un chapelet d'étangs. Et bien, à un moment donné il a fallu prendre une décision car les cyanobactéries envahissaient le milieu aquatique, en surchauffe durant les canicules. Que veux-tu c'était la mode au milieu du XXe siècle d'avoir son étang pour aller se promener et pique-niquer le dimanche à la belle saison, ou pêcher pendant les vacances. Durant les années 1960, les gens ne partaient pas en vacances en Egypte ou en Grèce, ils restaient là près de chez eux. *Ilhs eren uros* , et pour les plus jeunes, durant les vacances scolaires, chez Pépé et Mémé, ils aidaient aux travaux de la ferme : fenaions, moissons, batteuse, arrachage des pommes-de-terre, garder les troupeaux de vaches, ... *Qu'era lu bon temps !*

On ne peut pas revenir en arrière, c'est ainsi, aujourd'hui par contre on doit continuer à s'adapter : une année de sécheresse, l'année suivante parcourue de pluies diluviennes avec inondations, pertes de récoltes et les conséquences qui s'ensuivent.

Dans tout cela cependant, une petite lumière éclaire le chemin de cette nouvelle vie : des réunions sociétales et participatives sur les sujets du quotidien s'organisent dans de nombreux villages, permettant ainsi à tous de se retrouver et d'échanger. Aujourd'hui c'est devenu un rituel que chacun ne voudrait surtout pas manquer. C'est un peu comme les veillées qui ont duré jusque vers le milieu du XXe siècle, sauf que ces rencontres d'aujourd'hui, en 2050, se déroulent en journée, le dimanche la plupart du temps.

Cette tendance nous a été apportée par de nouveaux arrivants, des jeunes venus de la ville avec leurs idées novatrices, leur dynamisme, leur spontanéité, leur engagement à s'insérer dans la vie du village. Certains se sont lancés depuis quelques années dans la permaculture et la production de légumes bio, d'autres dans la production de plantes de toutes sortes, aromatiques et d'ornement, d'élevage de brebis et de chèvres et de fabrique de fromages, de la gestion de la boutique de producteurs et de produits locaux, d'artisanat (travail du bois, du cuir, de la céramique, savonnerie, etc.).

Vois-tu, *filh*, l'espoir doit être là, dans ce modèle nouveau et prometteur. L'avenir que ces jeunes nous démontrent est meilleur, car plus respectueux de l'environnement et tourné vers la résilience, vers l'intérêt général, vers une réelle volonté d'adaptation au changement climatique. Ils nous ouvrent la porte du possible et du vrai. Ils sont meilleurs que nous car, volontaires, ils progressent sans pour autant nous faire remarquer nos propres erreurs du passé.

Suivons-les, veux-tu.

Adi ! A un autre còp !

Tu pariais que tu pourrais marcher sur les sentiers,
et avoir pour toujours de belles balades en forêt.
T'as perdu ton pari quand on l'a rasée.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

T'as commencé à voir débarquer des engins.
qui, soi-disant, sur terre, venaient faire un peu de bien.
Mais pour quoi ? Pour qui ? Tu t'es demandé.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

Tu as eu la réponse sous forme d'écriteaux
qui exposaient le projet d'un carburant nouveau
à base de bois de pin et de chênes de nos forêts.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

Ils ont pénétré au cœur de notre contrée
et ils ont découpé tout ce qui poussait.
Ni bouleaux ni châtaigniers ne sont épargnés.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

Tu regrettes ton monde d'avant, quand tout était encore beau,
on voyait encore des faons sauter au-dessus des ruisseaux.
Maintenant il n'y a plus rien que des friches désertées.
Que fais-tu, dis-moi, maintenant qu'ils m'ont tuée ?

Tu n'as plus que de la boue et tes yeux pour pleurer.
Il n'y a que des champs, plus du tout de forêts.
Les ruisseaux sont devenus gris, et les fleurs délavées.
Que fais-tu, dis-moi, maintenant qu'ils m'ont tuée ?

Elle me disait souvent que j'avais été élevé aux topinambours du XX siècle, histoire de dire que j'apparaissais pas conscient de faire partie de la génération Y et que j'suis rétro. Ironique pour une vannière qui en cultive.

Je me rappelle encore quand elle est arrivée avec sa bande de néoruraux bouffeur de graines bien-penseur, avec leurs idéaux écolo'anti-chasse, adeptes du greenwashing. Rien que de les regarder, j'avais la frousse qu'un poil dans la main ne me pousse.

Moraliste et ablasit*¹ ! Voilà ce que je me disais de ces gosses de riche, ça je m'en souviens bien, j'avais raconté au pépin*² en sortant mon coutel*³ durant le dinar*⁴ pour marquer ma réfraction.

C'est souvent que Mathilde venait faire la parleta*⁵ quand elle venait acheter ses cabecou*⁶ à la maire*⁷ tandis que j'aidais le vihel*⁸ aux foin à ce moment-là. J'avais repéré ses heures. Je prenais ma pause, quand je voyais arriver sa citadine citroën bleue, pour me rapprocher l'air de rien et la voir de plus près. Je prenais l'air occupé, juste pour me montrer, et entendre un peu. Elle causait décroissance et collectif, comme les autres, mais semblait plus ouverte. Elle était toujours anguleuse, jamais tranchée. Attentive. Curieuse. Nuancée.

Puis un soir que je remplaçais la pépina*⁹, Mathilde s'est ramassée dans les ortega*¹⁰ en sortant d'un suppositoire à yaourt. Elle s'est bien espatarrée*¹¹. Je me suis moqué qu'ils citadins ne savaient pas différencier l'ortie de la fougère. On a ri. On s'est plus. On s'est vu plus souvent. J'aimais bien l'écouter épiloguer sur tout.

Plus tard, elle m'a boulégué*¹² pour que je vienne avec elle à une conférence de bourgeois préoccupés pour revoir mon point de vue sur l'agriculture. J'avais beau lui expliquer que c'était pas à destination des agriculteurs ces réunions-là, elle m'a convaincu avec un argument du genre que j'parlais encore l'occitan comme gage inavoué de ma résistance au changement. Elle aimait bien m'embrouiller la Mathilde. Je voulais lui montrer que j'étais moderne. Au fond c'était comme une transgression sociale, je me sentais comme un maïssou*¹³. Puis finalement j'étais déjà au courant de presque tout, et d'accord sur la moitié. Mais c'était pas pour apprendre qu'elle m'avait embrigadé là, non. C'était pour échanger d'abord. C'est depuis là qu'on s'est plus quitté et que petit à petit, j'ai dû co-construire avec sa troupe de drôles. Fin de printemps suivant j'étais à moitié à l'ostal*¹⁴ au GAEC**¹⁵, l'autre moitié du temps chez les nouveaux Chalaisiens à l'Ortal*¹⁵, ainsi baptisé la SCI** de leur collectif.

Pendant plusieurs années je suis resté le cul entre deux chaises avec ces deux vies entremêlées. Faut dire qu'il ne restait plus que moi à l'ostal pour soutenir les deux vieux, et que de l'autre côté, ils avaient beau faire des efforts pour me charmer, ils n'avaient pas tous réussi à m'amadouer. Ils étaient sympas, respectueux et amusants mais je les trouvais parfois tellement excentriques dans leur petit paradigme romanesque illuminé de chimères acrobatiques. Surtout Margaux, elle était de loin la plus loufoque. Bien qu'elle était - et reste encore aujourd'hui - celle que j'aime le plus charrier sur sa vision de ce qu'elle tient pour vrai.

Et puis le covid a emporté Pépina et le frangin est redescendu de la grande ville. À cette époque le sorgho n'avait pas encore remplacé les champs de maïs, mais la lavande faisait déjà la moue depuis longtemps et s'éclipsaient quand les pluies les submergeaient l'hiver et qu'elles ne s'en remettaient pas. Je m'en rappelle bien parce que Pépina en mettait partout à La Pougé quand on était gosse, et ce printemps-ci je n'avais pas pu recouvrir son cercueil de ses favorites. Augustin est retourné sur Poitiers, à sa vie avec Béa et à son garage.

On était plus que tous les deux à l'ostalada*¹⁶ sans mamé*¹⁷. Comme toujours, à partir de mai on

s'occupait des foins, pépin à la botteleuse pour les moyennes densités et moi je les empilais en château de carte pour les faire sécher avant de vendre ce qui n'était pas pour nos bêtes pour les chevaux de la voisine et les brebis de la ferme du comté fleurette où je croisais Margaux qui y faisait la parleta.

Puis en juillet, Pépin passait la moissonneuse et moi j'allais vendre le blé à la minoterie de St Saud. Cette année-là, on n'a pas eu peur de l'humidité, une terre sèche comme les couilles à topin pour dresser une paillasse bien rêche pour les bêtes. Une terre aride à en faire fissurer les murs au point que j'ai dû installer un fissuromètre. Je m'occupais désormais de la traite des chèvres pour remplacer memè*¹⁸ tous les matins, et pepè*¹⁹ s'occupait de former les cabécous, on a réduit le créneau de la vente directe jusqu'à l'arrêter. Heureusement Mathilde s'occupait de les vendre à la boutique du collectif, et de les apporter à la boutique des producteurs de Thiviers. Puis Aurélien de l'Ortal – qu'il m'amuse d'appeler l'Ortalien

- en vendait sur le marché en même temps que son kambucha et autres productions du collectif. J'avais moins le temps. J'étais toujours fourré à la Pouge, et beaucoup moins à la Jalinie. J'avais moins de temps pour Mathilde surtout. Mathilde que j'aidais auparavant à agrandir son oserais. À y installer ses ruches et ses fleurs. Et moi qui avait pensé à quitter le GAEC quelques années plus tôt, je me sentais un peu comme dans un trapèla*²⁰. Je me sentais usé, et je dormais mal à cause de ces fichues calor aumentada*²¹ et le satané tsoin-tsoin des cigales. À croire qu'elles fuient les feux du sud, jamais elles s'étaient aventurées par ici, j'ai sortie la tapette tue mouche fascagat*²² au cas où j'arrive à choper ces deux vicieuses pour mettre fin à ce sempiternel écho.

Augustin s'est mis à revenir de temps à autre, puis à redescendre tous les mois dans le secteur pour soutenir le vioc. C'était salubre, il faut dire que ça lui a foutu un coup au pépin quand mémé est partie. Il s'est mis à biberonner du pousse-rapière*²³ tous les soirs comme le paternel le faisait de son vivant quand on était mioches. Puis moi, j'étais content de retrouver mon p'tit frère. On levait le coude tous les trois en pensant à elle et en parlant du GAEC. Les deux inséparables Mathilde et Margaux se joignaient à nous parfois, elles apportaient à manger à La Pouge plusieurs fois par semaine. Ça me touchait de ne pas être seul à m'occuper de pépin. Surtout que j'avais été pas mal absent ces derniers temps. Quand Augustin était fin soul, il draguait la chapelière conteuse que ça avait l'air d'amuser ; on en profitait avec Mathilde pour s'abstraire au clair de lune et consumer encore un peu plus notre attachement.

L'été suivant, Augustin a divorcé, et réduisait considérablement son activité là-haut. Quand on ne levait pas le coude à l'Ostal avec l'ancian*²⁴, on allait trinquer à l'Ortal, surtout les mercredis c'était plus calme parce qu'une moitié du groupe était au Touroulet. Avec le frangin on se demandait quoi faire du GAEC. L'Ortalien a proposé de combiner définitivement les terres du GAEC et de la SCI. Celles de La Pouge et de la Jalinie. Quelle marrade sur le coup! Il nous a parlé de son projet social, de structure d'insertion par l'activité économique. Ça ne me parlait pas. Ajouter encore une nouvelle dimension à leur lieu. On finit par ne même plus savoir c'qui y foutent, à tout mélanger. Ce n'est pas réaliste ai-je répondu. À cela il m'a rétorqué cette phrase que je connaissais bien, que j'avais déjà entendue dans la bouche de Mathilde: « La réalité n'est rien d'autre que ce que l'on en fait. Elle n'est pas figée, elle est modulable, changeante, influençable ». Je n'écoutais qu'à moitié. Hors de la bouche de Mathilde je n'avais que faire des propos pseudo philosophique et j'avais rangé d'office cette utopie dans le registre des fantaisies. Mais Augustin qui cherchait à revenir ou à fugir*²⁵ Poitiers a tendu l'oreille ce soir-là. Il voulait fermer son garage et cherchait semble-t-il un nouveau but à sa vie. Moi, j'avais la fuite dans les idées, depuis un long moment. J'étais bloqué au même endroit depuis longtemps, et je me suis rendu compte que j'étais dans l'attente depuis toujours à m'agrolir*²⁶. Je me suis souvenue qu'elle m'avait déjà parlé de salariés en insertion dans ses idées de développement du collectif et des polycultures. Je regardais Mathilde qui dansait au crépuscule entre le feu de camp et ses tournesols - à côté de l'autre fantasque de Margaux - pendant que les autres complotaient. Je ne m'étais même pas rendu compte que la conversation était devenue sérieuse et que d'autres du collectif s'étaient attroupés. J'étais hypnotisé. Rien à foutre de faire du social, c'est une évidence, je n'étais là que pour elle. Ma polida*²⁷ soldadiera*²⁸.

Aqueth **saunei** que vatz vertadièr*²⁹. L'Ortal sera nostre Ostal.

****GAEC : Groupement Agricole d'Exploitation en Commun**

**** SCI : Société Civile Immobilière. Il s'agit d'une multi propriété. Un achat immobilier avec plusieurs propriétaires.**

Leissic occitan français :

*1 ablasit : avachi, flasque. Minable quoi !

*2 pépins, pépin, pépina : Ce sont les anciens. Grand-parents, grand-prère, grand-mère. Mot affectueux.

*3 coutel : couteau

*4 dinar : déjeuner, repas du midi

*5 faire la parleta : faire la causette

*6 cabecou : petit fromage rond au lait de chèvre

*7 maïre : la mère du genre « chef de famille » (ici la grand-mère)

*8 le vihèl, la vièlha : vieux, vieille

*9 , pépina : grand-mère

*10 ortega : orties

*11 espatarrée : tomber d'une façon avachie / s'étaler

*12 bouléguer : secouer comme un prunier, brasser, secouer les habitudes

*13 un maïssou : un gosse

*14 à l'ostal : la maison

*15 à l'Ortal : là où grandissent les rêves des jardiniers en même temps que les graines mettent leur bout de nez dans la lumière de notre soulel. Ici « L'Ortal » sert de nom propre. C'est le nom donné au collectif Chalaisien.

*16 l'ostalada: pour désigner tous ceux qui vivent dans la maison

*17 mamé (ou mamet) : mémé

*18 memè : mémé

*19 pepè : pépé

*20 trapèla : traquenard (tracanard), piège

*21 calor aumentada : chaleurs accrues

*22 fascagat : tapette née en Ayveron, aussi dit « fait cager » nom donné au grand-père créateur

*23 du pousse-rapière : un vin jeune dans lequel les anciens versaient une goutte d'armagnac parfumée à l'orange amère.

*24 l'ancian : l'ancien

*25 fugir : fuir

*26 s'agrolir : s'avachir

*27 polida : jolie

*28 soldadiera : femme engagée (il existe de multiples façons de dire « femme » en occitan !)

*29 Aqueth **saunei** que vatz vertadièr : Ce **rêve** se réalisera

Sous le Soleil Ocre : Chroniques d'une Résilience

« Joyeux anniversaire, Pascal ! Soixante-dix-sept printemps... le temps file, n'est-ce pas ? » La voix douce et métallique de Nôos-7 résonne dans ma cuisine fraîche. Le robot humanoïde a déjà ajusté la température et la qualité de l'air. Devant moi, sur la table, un unique croissant de sarrasin et une tasse de café d'orge fumant.

« Soixante-dix-sept ans, Nôos, et toujours le même ciel incandescent dès l'aube de juin », je murmure en regardant par la fenêtre. Dehors, le soleil de 2050, digne de Nîmes il y a un quart de siècle, martèle déjà les chemins de terre ocre qui remplacent l'asphalte, trop brûlant pour nos étés interminables sur Cussac.

« Le programme de la journée est chargé, Pascal », reprend Nôos-7. « Réception de la mini-centrale au thorium et installation à la place des anciennes batteries. Puis suppression des panneaux solaires et des éoliennes du toit pour la végétalisation. »

Un frisson d'excitation me parcourt. La centrale au thorium. Une promesse de résilience. Dix ans plus tôt, tempêtes hivernales et sécheresses estivales ont anéanti le réseau électrique national : lignes aériennes arrachées, centrales nucléaires à l'arrêt par manque d'eau et d'uranium. Les campagnes, le Périgord-Limousin en première ligne, ont dû apprendre l'autonomie.

À 8h30 précise, un drone de livraison, presque silencieux, dépose le module compact de la centrale devant mon portail. Nôos-7 l'aide à décharger et à transporter la précieuse cargaison. L'installation est un ballet millimétré. Tandis que Nôos-7 calibre les connexions, je m'attelle à la suppression des vestiges de l'ère précédente : les panneaux solaires et les petites éoliennes qui coiffent mon toit depuis des décennies. Le matériel retiré doit être donné à la recyclerie du coin, pour une seconde vie. La prochaine étape est la végétalisation du toit, désormais obligatoire partout dans le PNR Périgord-Limousin. Elle permet d'isoler la maison et d'abaisser la température intérieure d'environ 3 °C. Les sédums et les graminées résistantes prendront bientôt leur place sur le toit.

« C'est démarré, Pascal. Stabilité énergétique à 99,8 %, rendement optimal, avec une production stabilisée à 12kW. » Nôos-7 m'adresse un hochement de tête artificiel. « Félicitations, vous avez désormais une contribution de surplus énergétique estimée à 0,8 Limou par jour au réseau communal, en plus de votre revenu universel. »

Le revenu universel d'existence, financé par les taxes sur les robots et les intelligences artificielles, a sauvé notre société du chaos après la grande vague de robotisation qui a supprimé tant d'emplois. Mais beaucoup, comme moi, complètent leurs fins de mois en contribuant au réseau communal, en vendant leur surplus d'énergie ou d'eau, ou en échangeant des services contre des "Limous", notre monnaie locale, ou simplement par troc. C'est grâce à ces contributions, et à cinq longues années d'économies patiemment accumulées en vendant mes surplus d'eau et d'électricité à la commune, que je peux me payer cette centrale.

La dernière tâche de la journée me ramène à l'essentiel : l'eau. Sous la maison, de vastes réservoirs souterrains recueillent chaque goutte de pluie, rare et précieuse. À côté, ma station de recyclage aux algues purifie les eaux grises. Un générateur d'eau atmosphérique, récupérant l'eau de la rosée matinale, complète désormais ce dispositif crucial. La sécheresse estivale, avec plus de treize jours secs supplémentaires en moyenne par rapport à 2025, est une menace constante. En 2050, le Périgord-Limousin se bat chaque jour pour conserver ses ressources. Même les cours d'eau les plus modestes sont sous surveillance constante des drones militaires, vérifiant les niveaux et s'assurant de l'utilisation réglementée de chaque goutte. — « Niveau à 82 % », annonce Nôos-7. « La station de filtration fonctionne à 98 %. » — « Et les filtres ? » — « À changer dans trois mois. Je passe commande aux Ateliers de Châlus ? » — « Oui. Ceux en noix de coco. Ils durent plus longtemps. »

En surface, les quelques chênes verts survivants ploient sous le vent sec. Mais ici, sous la terre, l'eau dort, promesse de vie. Cette nuit-là, je rêve des pluies d'antan.

Le lendemain matin, j'attends l'équipe de Limousin Futur, le nouveau média local qui documente les innovations rurales. Trois journalistes arrivent de Limoges dans leur véhicule à hydrogène autonome. Ils vont découvrir notre façon de vivre avec trois fois moins de pluie l'été et quinze degrés de plus qu'il y a vingt-cinq ans.

« *Bonjour, Monsieur Pascal ! Je me présente : Émilie, de Limousin Futur.* » La jeune femme aux cheveux courts est vêtue d'un vêtement technique anti-UV, qui régule la température corporelle. Ses deux collègues la suivent avec des tenues similaires ; équipés de micros et de caméras embarquées discrètes, ils sont prêts à capter chaque détail. « *Merci de nous accueillir.* »

Après les présentations, je les invite à commencer par ma serre automatisée. « *Ici, l'IA gère tout* », j'explique, en désignant des bras robotisés qui vérifient l'humidité du sol. « *Arrosage goutte à goutte optimisé, contrôle de la pollinisation par de petits drones-bourçons, récolte automatique des légumes. Nous ne laissons rien au hasard avec ces jours écrasants qui grillent nos cultures.* » Les tomates en grappe, d'un rouge éclatant, semblent défier le climat extérieur.

Sous la glycine centenaire qui ombrage ma table d'hôtes, je leur sers de l'eau fraîche aromatisée aux feuilles de menthe. « *Beaucoup de citoyens viennent chercher refuge ici* », j'explique. « *Ils fuient la fournaise urbaine. Ils dorment une nuit dans les cabanes en sous-bois, goûtent nos confitures de fruits anciens.* »

« *Pascal, votre voisin agriculteur a besoin de vous* », signale Nôos-7, affichant un message sur mon bracelet connecté. « *Son drone d'ancienne génération est en panne.* »

« *Parfait, vous allez voir une autre facette de notre quotidien* », je dis aux journalistes. Chez Marcel, le vieux paysan, l'odeur de la terre et du foin séché domine. Son drone, un modèle obsolète, gît au sol. « *Personne ne sait plus réparer ça ici. Je suis un des derniers* », j'explique en sortant mon kit d'outils. Le drone, une fois réparé, permet de scanner les champs, transmettant des données aux robots autonomes qui arrosent la nuit, uniquement là où c'est nécessaire.

De retour au bourg de Cussac, nous faisons un tour au marché. Les étals débordent de produits locaux, adaptés au climat : sorgho, lentilles, légumes-racines, fruits résistants à la sécheresse, farine d'insectes, mais aussi du délicieux fromage et du lait de chèvre. Les vaches, trop gourmandes en eau et en pâturages, ont malheureusement disparu de notre paysage. Le troc va bon train, les Limous passent de main en main. Nous déjeunons ensuite, savourant les produits frais du marché.

L'après-midi, direction la mairie pour préparer mon mandat de responsable municipal — tiré au sort pour six mois selon les nouvelles règles de gouvernance participative post-2042. L'IA gérant l'essentiel des services administratifs, mon rôle consiste à faciliter les décisions collectives et à arbitrer les inévitables conflits. « *Votre plus grand défi ?* » questionne la journaliste. Je réponds, en montrant les statistiques : « *L'accueil des réfugiés climatiques du Sud. Nous sommes passés de 1 200 à 2 100 habitants en cinq ans.* » S'y ajoutent la gestion de l'eau et les vols d'énergie ; cela exige médiation et équilibre pour maintenir la cohésion de notre communauté.

En repartant de la mairie, notre groupe aperçoit les élèves de l'école. Ils profitent de l'ombre généreuse des tilleuls argentés, la seule variété à avoir bravement résisté au nouveau climat torride de 2050. Assis sur l'herbe douce de la cour, ils écoutent attentivement le nouveau robot instituteur, Aristote-12. C'est l'heure du cours d'occitan. Le robot raconte une histoire captivante dans la langue régionale. Non loin de là, Claire, l'institutrice humaine, anime un cours d'art plastique avec l'autre classe. Les deux éducateurs se partagent désormais les matières : Aristote-12 pour les enseignements plus académiques et factuels, et Claire pour celles qui demandent une interaction émotionnelle, une guidance créative ou une compréhension profonde des nuances humaines.

Enfin, je les mène dans un quartier en pleine rénovation. De vieilles maisons en pierre sont restaurées avec des matériaux naturels locaux par des équipes d'humains qui valorisent des savoir-faire ancestraux. Juste à côté, une maison futuriste s'élève, construite par des machines : plusieurs niveaux en sous-sol pour la fraîcheur, un système de serpentin pour le chauffage géothermique, un réservoir d'eau souterrain. Au rez-de-chaussée, un atelier de réparation, le local technique pour l'énergie et le traitement des eaux. À

l'étage, les pièces à vivre avec chauffage passif, sous un toit végétalisé orné d'une serre et de quelques panneaux solaires et micro-éoliennes. « 100 % autonome », je précise. « C'est la voie que nous choisissons. »

La journée se termine au bar du village. J'en profite pour poser des questions sur la vie en ville. « Comment jugez-vous l'évolution de Limoges ? » je demande à l'équipe. « Compliquée », admet Émilie. « 180 000 habitants maintenant, avec les arrivées du Sud. Les îlots de chaleur urbaine dépassent 50 °C l'été. Le centre historique a été partiellement évacué — invivable. Nous nous réorganisons autour de nouveaux quartiers verts et souterrains. »

De retour à la maison, Nôos-7 m'attend. « Une journée productive, Pascal. Les journalistes semblent impressionnés. »

« J'espère, Nôos. C'est un chemin difficile, mais un chemin choisi. Le Périgord-Limousin en 2050 n'est pas le jardin d'Éden que nous rêvons, mais ce n'est pas non plus le désert que nous craignons. C'est un équilibre fragile. Humain, et un peu robotique. Mais une vie s'invente ici. Une autre vie, et elle est pleine de sens. »

Lien vers une version BD du texte :

https://drive.google.com/file/d/1FXM95nX_KgiyTIPL_aw5J4LyCBL03e4X/view?usp=sharing

Une autre vie à Rochechouart

Lecture publique — Texte à une voix (possibilité d'ajouter une ambiance sonore douce : cigales, clocher, souffle du vent)

(Pause)

Rochechouart, été 2050.
Le soleil tape fort. Trop fort.
Il est neuf heures du matin, et déjà, la chaleur monte des pierres comme une respiration brûlante.

Le vieux château se tient droit, mais fatigué.
Et là-haut, le clocher tors de l'église veille toujours... un peu penché, un peu de travers... comme s'il avait toujours su que rien ne va jamais tout droit — surtout pas le futur.

(Pause)

Clara a dix-sept ans. Elle termine l'arrosage de la serre collective.
Un geste simple, mais devenu précieux.
L'eau vient d'une citerne, alimentée par l'hiver, les gouttières, la patience.
On n'arrose plus comme avant. On murmure à chaque plante. On négocie.

Autour d'elle, ça sent la tomate noire, le basilic sec, le compost chaud.
Ici, on cultive la chaleur. Mais on apprivoise aussi l'ombre.

(Pause courte)

Elle lève les yeux.
Des choucas tournoient autour du clocher tors.
Ces oiseaux mal-aimés, qu'on trouvait jadis trop bruyants, sont devenus les sentinelles du ciel.
Ils n'ont pas fui.
Ils ont changé.
Comme nous.

(Pause)

Clara prend le chemin de l'étang de Boischenu.
Autrefois, on y venait se promener.
Aujourd'hui, c'est un sanctuaire.
Un fil d'eau, rare, vital.

Les enfants jouent au bord, là où c'est autorisé.
Pas de plongeurs, non...
Mais des bateaux en bois, des moulins faits main, et un jeu qu'ils ont inventé eux-mêmes :
Cache-goutte.
On se cache, on se cherche... et le gagnant offre un gobelet d'eau.
Chaque goutte, un trésor.

(Rythme plus calme)

Sur le sentier, la terre est craquelée.
Les feuillus sont montés plus haut.
Ici, c'est la garrigue qui s'installe.
Pins d'Alep, lavandes sauvages...
Mais parfois, une pousse de genêt surgit.
Un écho du passé, ou une promesse d'avenir ?

Clara s'arrête au bord de l'eau.
Son oncle Malik est là, carnet à la main. Il observe les tritons, les nénuphars déplacés, les battements du vivant.
Ils ne parlent pas.
Ils écoutent.

(Pause)

Le vent se lève un peu. Il fait tourner une girouette fixée au clocher tors.
La vieille girouette, désormais connectée, envoie ses données aux vigies du parc naturel.
Température. Risque incendie. Indice d'humidité.
Mais aussi... un mot du jour.
Aujourd'hui, le message clignote doucement :

"Inventer, c'est résister."

(Pause)

Plus loin, sur la place, les enfants rient sous les ombrières solaires.
Une vieille halle est devenue un lieu de fêtes, de réparations, de récoltes.
On n'y vend plus.
On y partage.

Clara regarde tout ça. Les jeux. Les choucas. Le fil d'eau. Le clocher qui penche, mais ne tombe pas.
Et elle se dit que oui...
Une autre vie ne s'est pas inventée toute seule.
Elle s'est construite.
Avec des mains, des erreurs, des feux, des entraides.
Avec des gens qui ont choisi de rester, de faire autrement.

(Pause longue)

À Rochechouart, en 2050, il fait chaud. Trop chaud.
Mais on s'aime mieux.
On vit plus lentement.
On réapprend.

Et parfois, quand la pluie revient...
Les choucas dansent,
Les enfants chantent,
Et même le clocher semble sourire.

(Silence – fin)

Quand j'aurais 40 ans

Quand j'aurais 40 ans

J'habiterais en Périgord-Limousin

On aura changé de raisonnement

Et repris les choses en mains

Quand j'aurais 40 ans

On soutiendra l'écologie

On trouvera le traitement

Pour remettre la planète en vie

Quand j'aurais 40 ans

Les immeubles deviendront des terres

Où les légumes pousseront lentement

A la lumière douce et naturelle

Quand j'aurais 40 ans

Les colis ne seront plus emballés

Le plastique sera réduit drastiquement

Pour pouvoir mieux recycler

J'ai aujourd'hui 20 ans

Je suis en Périgord-Limousin

On a changé de raisonnement

Et repris les choses en mains

Concours d'écriture « Le Périgord-Limousin en 2050 »
Organisé par le Parc naturel régional Périgord-Limousin

PRIX SPECIAL JEUNE POUSSE

JF

Réf. : Jeunesse 25

En 2050,

- A Saint-Martin, l'école se réfugiera dans un château,
- A Saint-Martin, il faudra y circuler à Cheval
- A Saint-Martin, plein d'arbres nous servirons de chapeaux
- A Saint-Martin, une grande piscine naturelle
- A Saint-Martin, dans chaque maison il y aura une bibliothèque pour éliminer toutes les télévisions
- A Saint-Martin, les enfants devront savoir construire une grande cabane dans la forêt

**Tous
les textes**

Catégorie tout public

2025

C'est dur d'avoir 29 ans en 2025. Je me souviens très bien d'avoir eu cette pensée en tête une fois devant mon gâteau d'anniversaire et les bougies allumées. Celui que j'aimais était à mes côtés et il attendait que je fasse un vœu.

Je me souviens qu'à ce moment-là j'étais incapable de savoir ce que je voulais de plus. J'avais tout pour moi, et surtout l'amour de ma vie. Il faisait 28°C avec un grand soleil ce 30 avril. J'étais même un peu lassée de l'ambiance lourde et inquiétante de la vie en pensant aux changements climatiques, à l'argent, à ma carrière et à mon avenir.

Les semaines qui ont suivi étaient toujours pareilles : pluie, soleil, fortes chaleurs, froid. Le dernier été de ma vingtaine s'est vu rythmé de cette manière.

En novembre, la personne que j'aimais est décédée brutalement. Insupportable. Il faisait très froid puis subitement doux. Les fêtes de fin d'année furent pourtant glaciales et sans lumière, sans doute à cause de son absence. Qu'importe rien n'avait plus de sens.

Au début j'ai tenté de prendre sur moi, j'allais même travailler. Mais j'étais ailleurs et il n'y avait que nous et ce qu'on ne vivrait plus jamais en boucle dans ma tête.

Cette ville que je connaissais par cœur m'était désormais étrangère.

J'avais cru pouvoir continuer, vivre pour deux. Tout Paris me rappelait qu'il n'était plus là. La lumière de fin d'après-midi sur les quais. Son parfum sur une écharpe. Une chanson dans un bar.

Et c'est ainsi qu'en mi janvier j'ai décidé de partir sans prévenir. J'ai choisi d'aller vivre à Aix-sur-Vienne. Une nouvelle vie loin de Paris et de ce fait j'espérais aller mieux. J'ai fêté mes 30 ans seule en lisant un livre dans le Parc des Roches Bleues. En seulement quelques mois ici j'ai commencé à oublier le ciel gris et l'air pollué.

2050

J'ai 54 ans. Et chaque été, quand la chaleur monte au-delà des 35°C, je repense à l'hiver où il est mort il y a 25 ans et au dernier été ensemble. Aujourd'hui, Aix a changé. Le climat aussi. Les étés sont longs, secs. On ne compte plus les incendies dans le coin.

On vit avec des restrictions, des murs blancs, des fenêtres fermées dès dix heures du matin. Les infrastructures ont évolué et il n'est plus question de climatisation désormais. L'agriculture n'a pas eu le choix. Il y a bien longtemps qu'on ne voit plus de fraises, que les pommes ne poussent plus. Idem pour les salades et certains légumes verts.

Le rythme est plus lent maintenant. Les jeunes finissent l'année scolaire plus tôt et les activités s'arrêtent l'après-midi. L'eau est rationnée depuis 2047, les arbres souffrent et les fleurs également. L'automne s'éternise dans une sécheresse silencieuse. Les pluies tardent. Les champignons ont disparu de certaines forêts. Les feuilles tombent et ont un aspect incolore tant elles sont abîmées.

L'hiver est plus humide qu'avant, mais doux. Les rares gelées passent inaperçues et la neige inexistante. Il pleut souvent. Le printemps ne se ressent plus tant que ça et il est arrivé qu'il commence en février. Comment serait ma vie si j'étais restée à Paris ?

Il est certain que je finirai ma vie ici à Aix-sur-Vienne et je doute de revoir un jour les quatre saisons telles qu'on les a connues. Et il est trop tard pour y faire quelque chose.

FIN

Bonjour mesdames et messieurs nous voici en route pour une visite dans l'histoire de Nontron. Histoire récente de ces 25 dernières années, riche en péripéties.

Nous sommes réunis ici sur l'esplanade de la place Paul Bert, comme vous pouvez le constater il ne reste que des vestiges des magnifiques arbres qui bordaient et ombrageaient celle-ci. Regardez autour de vous cette immensité de verdure était auparavant constituée de grands arbres. Nous pouvions admirer des magnifiques futaies, maintenant ce ne sont que des bosquets d'environ 1m, 1m20 de haut. Nous gardons l'appellation Périgord vert mais l'intensité de notre verdure a été modifiée. Derrière moi, là où avant se trouvaient la salle de conférence, c'est maintenant dans cette bâtisse que sont hébergés les services de la mairie et c'est là notre histoire.

Celle-ci commence en 2030 lors du gigantesque tsunami. La mer a remonté jusqu'à Saint Mathieu engloutissant villes, villages, terres, laissant sur toute la partie du sud-ouest de la France que désolation salée.

La côte littorale de la France en est modifiée. La population qui a pu fuir ce raz de marée se réfugie dans la campagne périgourdine.

C'est l'opportunité qu'ont saisis nos voisins anglais pour nous envahir car ils désiraient fortement reconstituer une partie de l'ancienne Guyenne, « Guiana » en occitan. Grâce à leur flotte ils arrivèrent sur nos nouvelles côtes et finirent de conquérir les terres.

Continuons notre visite pour arriver au château de Nontron. Ce bâtiment avait fait l'objet, dans les années 2023/2025, d'une très belle restauration, abritant à cette époque des activités culturelles. En maître et conquérant Sir William Westminster Forsyth dit « WWF » s'installa au château de Nontron et y régna comme au Moyen Âge sur toute la région.

Nous voici en 2040, la mer est toujours aussi proche et les anglais bien installés.

Lors d'une chasse à courre, maudite par les paysans du coin, WWF croisa à l'orée d'un taillis une jeune et très jolie femme qui gardait un troupeau de moutons. Sa chevelure flamboyante invoquait un coucher de soleil, son corps souple et svelte eut raison du cœur solitaire et endurci du châtelain anglais.

Après une cours assidue et longue, car la jeune fiancée n'était pas attirée par la future vie de châtelaine, elle préférait courir la campagne et fusionner avec les éléments et la nature. La belle finit par accepter le mariage avec deux exigences ; que la cérémonie ait lieu lors du solstice d'été et que tout le monde soit costumé de blanc.

Ainsi en sera-t-il. Les invités se rassemblèrent le jour où le soleil brille le plus longtemps, tous de blanc vêtus, devant le château pour partir en direction de la mairie. Durant la procession immaculée, de gros nuages s'accumulèrent depuis Saint Martial de Valette et progressèrent au-dessus de la ville. Le zéphire, apportant une note marine, soufflait légèrement puis devint de plus en plus intense. Les invités inquiets ressentaient une pression grandissante. L'angoisse s'immisçait en eux. Un fort coup de vent survint et fit s'envoler les chapeaux et les perruques blanches ; les enfants rigolaient amusés par le tourbillon des objets au-dessus des toits et par les têtes dégarnies. Le malin souffle s'amplifia, il joua les fripouilles lorsque d'un coup il passa sous les tenues blanches, faisant passer les pans des fracs par-dessus les épaules, retroussant les robes blanches et froufroutant par-dessus les têtes, laissant en vitrine des dessous de dentelles. Les musiciens ne jouaient plus. C'est le vent qui, s'engouffrant dans les instruments faisait jaillir des sons stridents, dissonants et langoureux.

La légende des SOUFFLACULS s'était réveillée. Était-ce, ce mariage qui l'avait réanimée, ou était-ce dû au réchauffement climatique qui ne faisait qu'empirer les conditions catastrophiques du climat sur la terre.

Malgré tout cela le cortège continuait sa procession jusqu'à la mairie, quand le comble arriva ; une tornade assombri le ciel, un vacarme assourdissant envahi les ruelles. Cette bourrasque se dirigea tel une armée de faucons et s'engouffra dans le hall de la mairie dont les portes étaient grandes ouvertes

pour la cérémonie. Avec une puissance colossale souleva la mairie de terre la fit tournoyer dans les airs, et la structure retomba fracassée en mille morceaux, ajoutant une poussière de confettis de plâtre blanc.

Voilà mesdames et messieurs c'était il y a dix ans. La terre à peu à peu recouvert le monticule de pierre créant en centre-ville une énième colline devant laquelle nous nous trouvons maintenant.

Les nontronnais la baptisèrent « la colline de la dame blanche » en souvenir de ce mariage malheureux. Il va sans dire que Sir WWF et ses acolytes anglais sont repartis dans leur pays. Peu à peu, nous voyons la mer se retirer de nos terres, peut être retrouverons nous un jour notre paysage d'antan ?

Vous vous demandez surement ce qu'il advint de la jeune femme ? Et bien cela fera l'objet d'une autre balade contée.

J'espère que cette visite vous aura divertie et fait découvrir la spécificité de notre ville. *Bonne fin de journée et n'oubliez pas le guide.*

2050 - une dystopie

C'est le premier jour de l'été. Le Bandiat est dangereusement bas pour la saison car il n'a pas plu depuis début mai. Pourtant, au mois de mars, après une longue saison de pluie la rivière s'était invitée dans les rues de Javerlhac.

Depuis toujours la rivière déborde s'il pleut pendant quelques jours. Tout le monde le savait et pendant des siècles les habitants avaient respecté les besoins de l'eau. Ce n'était venu à l'idée de personne d'utiliser les prés d'expansion des crues pour autre chose que le pâturage. Le dernier plan d'urbanisme a réaffirmé l'interdiction d'y construire des habitations, mais des installations de sport et de loisir sont autorisées. La commune a donc agrandi le parking derrière l'ancienne supérette et créé quelques chemins bien compactés dans l'ancien pré. La rivière s'est vengée et a envahi les routes jusqu'à la départementale faute de pouvoir s'infiltrer dans la terre.

Comme nous sommes sur un karst toute cette eau a rapidement disparu dans le sous-sol pour devenir la source de la Touvre.

Les sirènes des pompiers retentissent. Les camions se dirigent vers Nontron. Depuis au moins une heure il n'a plus d'électricité dans le bourg.

Un grand champs couvert de panneaux photovoltaïques a mis le feu à la végétation desséchée. Plus tard on apprendra que les flammes se sont dangereusement rapprochées de Nontron.

La jeune Chloé habite sur une colline au-dessus du bourg de Javerlhac. Depuis quelques années sa propriété est déconnectée du réseau électrique nationale avec un circuit électrique en autonomie totale. L'abonnement est devenu trop cher et les coupures de courants trop fréquentes.

Il y a vingt-cinq ans, ses grands-parents avaient fait étanchéifier une grande citerne d'eau de pluie vieille d'une centaine d'années. En plus il y a trois citernes en matière plastiques aux descentes des gouttières. Cela garantit d'avoir assez d'eau pour arroser le potager pendant les longues sécheresses des étés. Comme les températures dépassent très souvent les 35° C, la famille sélectionne depuis longtemps les graines des plants qui résistent le mieux aussi bien aux canicules qu'aux pluies diluviennes.

Cette eau de pluie est également précieuse hors sécheresse. En effet, suite à la construction de plusieurs éoliennes à côté des sources du Nauzon à Saint-Mathieu, le Trieux, dans lequel il se jette est souvent à sec. Pour tout arranger, une machine a perdu plusieurs centaines de litres d'hydrocarbures qui ont pollué la nappe phréatique. A la suite le préfet a ordonné l'arrêt définitif des aérogénérateurs. Mais le mal était fait. L'eau du Trieux ne peut plus servir d'appoint pour l'approvisionnement en eau potable du nontronnais. Comme en plus la source captée située à Javerlhac est parfois à sec, il y a des restrictions d'eau potable. A certaines heures de la journée l'eau est coupée. Ceux qui vivent en appartement et ont encore la chance d'avoir une baignoire, pourtant un objet démodé depuis des décennies, remplissent celle-ci d'eau froide pour avoir de l'eau pendant les coupures. On avait entendu que cela existe depuis longtemps dans des villes comme Alger. Personne n'aurait pu imaginer qu'un jour on fera pareil en Dordogne.

Il y a deux ans, la presse régionale, ou ce qui en fait office, a donné beaucoup d'espace à des politiciens qui dénonçaient un état « voyou », parce que la demande de renouvellement du label parc naturel régional a été refusé. Les services d'instructions ont déclaré qu'un territoire qui, depuis vingt-cinq

ans, soutient des projets industriels d'énergies renouvelables, qui, au lieu de préserver le peu de nature qui reste, a soutenu un projet éolien sur Rilhac-Lastours et Bussière-Galant était devenu un parc industriel. Ces éoliennes non seulement ont mis le feu au massif forestier proche, mais ont déversé simultanément des hydrocarbures dans la Dronne, ce qui a fait disparaître toute vie dans cette rivière autrefois sauvage et classée Natura 2000. Fini la moule perlière.

Chloé et ses amis en ont à peine entendu parler. La vie quotidienne est difficile et prend toute leur énergie. Il faut gagner un peu d'argent, passer beaucoup de temps à réparer les vieilles voitures au diesel, trouver le diesel qui va avec et il faut aussi organiser des gardes de nuit et de jour pour empêcher les gens des villes de voler poules et légumes. Pour cela les habitants de chaque hameau ont mis leurs querelles de côté et ont organisé les tours de garde ensemble.

Un copain ou une copine, on prétend de ne pas connaître le ou la responsable, a réussi de faire disparaître les données gps des hameaux autour de Javerlhac des satellites. Les drones ne peuvent pas non plus survoler le secteur. A part les grandes axes routiers tout a disparu des radars. Pour l'instant personne s'en est aperçu. Finalement, il y a des avantages à ce que plus personne ne sait lire une carte et fait une confiance aveugle aux algorithmes. Toutefois, par mesure de sécurité les habitants ont également démontés les panneaux indicateurs.

Les jeunes gens du territoire, y compris les agriculteurs ont élaboré une stratégie pour garantir une assez grande autonomie économique et alimentaire, car les structures de l'état et les grandes multinationales qui autrefois ont géré tout, se sont largement effondrés, sans qu'on sache trop pourquoi. Ici on a abandonné la culture du maïs, car trop souvent l'eau manque. Les réserves des agriculteurs servent plutôt à abreuvoir les bêtes ou de réserve pour d'autres cultures.

Soleil brûlant Pluies
torrentielles
Glissements de terrains Maisons
fissurées
Et pourtant Concerts de
grenouilles Les libellules qui
dansent
Le vivant résiste.

rêveur, 2025

50 ans après

On a plus chaud ici qu'au-dessus de la Loire, la maison de ma grand-mère s'est écroulée, un orage en a bouleversé la charpente, un de ces orages violents de l'été. Une pluie chaude a un peu rafraîchi les terres, puis Terrasson est retourné dans la fournaise, on dit qu'ici un jour les gens seront partis. Il est vrai qu'il fait de plus en plus chaud l'été. C'est la dernière année que je vais randonner dans la vallée piquée de noyers et de chênes. Les moustiques se sont installés dans le coin, la terre est plus humide mais aussi plus chaude, les étés sont devenus presque insupportables.

La vieille boulangerie du bourg a fermé. Enfants nous descendions pour chercher les croissants. Nous passions les après-midis à jouer dans l'herbe, à cette époque-là, mes parents étaient jeunes, ce n'était pas encore les années 2000. Ma grand-mère passait sur son tracteur-tondeuse, et un vent frais courait entre les trois bouleaux plantés juste en face de la maison de pierre blanche dont les murs nous réservaient la fraîcheur.

Plus tard, encore du vivant de ma grand-mère, je lisais sur un banc et le temps était doux. J'aurais bien voulu racheter cette maison pour y organiser des séjours adaptés. Je croyais avoir toute la vie devant moi.

Maintenant c'est trop tard, ma grand-mère est partie, la famille qui a racheté la maison est allée s'installer où le temps est meilleur, j'entre dans le domaine par-dessus le mur ; la pelouse est abandonnée aux adventices, et des oiseaux se sont installés dans les murs. La nature inventera toujours des moyens de s'immiscer dans les lieux que nous désertons.

Je vais jusqu'au vieux chêne qui se tient toujours fier au milieu de ce qui fut une pelouse. La haie de laurier palme a doublé de volume. Ces endroits étaient mystérieux pour un enfant, et je le réalise avec mes yeux d'adulte. C'est que nous habitions en région parisienne ; les enfants de Paris découvrent les jardins quand il vont en vacances dans le Périgord.

ANNADAS 2050

Bonjorn bravas gents,

Veique una istoria vertadièra.

Août 2050, ici à Saint-Saud-Lacoussière l'été est rude.

La chaleur des rayons du soleil de midi irradie le vivant.

Cet été, la Dronne, labellisée rivière sauvage en 2019, offre au promeneur le spectacle de ses flancs asséchés.

Comment imaginer que là, il y a longtemps certes, Philippou ait pu se noyer sur ce site qui continue de porter son nom.

Filh ! Sabes-tù qu'à l'instant présent je suis en train de repenser à ces gens qui, depuis cet endroit, remontaient la Dronne à pied, dans le lit de la rivière, il y a environ vingt-cinq ans. Les étés devenaient déjà caniculaires et tout était bon pour rafraîchir les corps brûlants. Certains se baladaient donc dans cette eau miraculeuse, sans réfléchir davantage qu'à leur propre bien-être, sans égard pour les moules perlières dont la présence était pourtant signalée sur des panneaux d'information, de même que sur les supports de communication d'alors que chacun, par habitude, ne quittait pas des yeux (on appelait ces boîtiers des smartphones).

Je me demande ce que ces personnes pensent ou ressentent aujourd'hui devant ce nouveau spectacle... Oseraient-elles à nouveau parcourir la rivière, dont le niveau d'eau est en très forte baisse, sans manifester davantage de retenue ?

Ah ! Viens, suis-moi ! Vois sur la butte, ces chênes de différentes espèces qui, par leur résilience et leur adaptation ont continué à peupler nos forêts. Par contre presque tous les conifères ont été éliminés du paysage : ils supportent mal la sécheresse et il n'était pas question d'alimenter les risques d'incendie. Des plantations d'érables ont pris la place des châtaigniers peu résistants aux sécheresses et que le cynips a fini par décimer, anéantissant la période de gloire de *l'arbre à pain* tant prisé par nos ancêtres. *Qu'es aïtau !*

Des haies entourent à nouveau les parcelles de terre agricole, composées de noisetiers, figuiers, néfliers, kakis... Comme tu peux le voir, des rangées d'oliviers font leur apparition par endroits. Il faut bien s'adapter !

Figures-toi que ce territoire, autrefois d'élevage de la vache limousine et du veau sous la mère, a laissé principalement la place à l'élevage de chèvres, et aussi de brebis ! En effet, les agriculteurs ont dû adopter des pratiques d'élevage plus respectueuses du climat et arrêter l'élevage intensif, leurs prairies générant trop d'émissions de gaz à effet de serre. Certes, les herbages ne sont pas verdoyants comme autrefois, mais leur gestion est plus adaptée avec davantage de prairies permanentes et fleuries. Dorénavant, nous rencontrons beaucoup moins de bovins ici.

Et oui ! Et de plus, de nombreuses fermes fabriquent et vendent leurs propres fromages et produits laitiers de chèvre et de brebis. L'atelier de découpe de Jérôme se consacre donc dorénavant et essentiellement à la viande de chevreau, agneau et porc. Un vrai succès par contre. Finie la Fête du Cèpe et du veau sous la mère, qui a précédé « Cèpe par là » : le bovin n'est plus à l'honneur, de même que le cèpe, fierté du village avec son marché quotidien durant l'automne

depuis 2014. Dix ans après, les récoltes avaient déjà bien faibli, et tu vois depuis quelques années, les cueillettes sont plus rares, pas assez abondantes pour ouvrir le marché. En effet, les dernières réelles pousses se sont produites de plus en plus tard, en fin de saison. Les sécheresses et l'activité humaine (déforestation, agriculture intensive...) ont amorcé le déclin des champignons.

Mais avec les chèvres, les paysages se sont également réouverts ; les ronces ont pratiquement disparu du territoire.

Allez, viens ! Grimpons au sommet de cette côte où là, il y a plus de 20 ans, s'étalait encore un chapelet d'étangs. Et bien, à un moment donné il a fallu prendre une décision car les cyanobactéries envahissaient le milieu aquatique, en surchauffe durant les canicules. Que veux-tu c'était la mode au milieu du XXe siècle d'avoir son étang pour aller se promener et pique-niquer le dimanche à la belle saison, ou pêcher pendant les vacances. Durant les années 1960, les gens ne partaient pas en vacances en Egypte ou en Grèce, ils restaient là près de chez eux. *Ilhs eren uros*, et pour les plus jeunes, durant les vacances scolaires, chez Pépé et Mémé, ils aidaient aux travaux de la ferme : fenaions, moissons, batteuse, arrachage des pommes-de-terre, garder les troupeaux de vaches, ... *Qu'era lu bon temps !*

On ne peut pas revenir en arrière, c'est ainsi, aujourd'hui par contre on doit continuer à s'adapter : une année de sécheresse, l'année suivante parcourue de pluies diluviennes avec inondations, pertes de récoltes et les conséquences qui s'ensuivent.

Dans tout cela cependant, une petite lumière éclaire le chemin de cette nouvelle vie : des réunions sociétales et participatives sur les sujets du quotidien s'organisent dans de nombreux villages, permettant ainsi à tous de se retrouver et d'échanger. Aujourd'hui c'est devenu un rituel que chacun ne voudrait surtout pas manquer. C'est un peu comme les veillées qui ont duré jusque vers le milieu du XXe siècle, sauf que ces rencontres d'aujourd'hui, en 2050, se déroulent en journée, le dimanche la plupart du temps.

Cette tendance nous a été apportée par de nouveaux arrivants, des jeunes venus de la ville avec leurs idées novatrices, leur dynamisme, leur spontanéité, leur engagement à s'insérer dans la vie du village. Certains se sont lancés depuis quelques années dans la permaculture et la production de légumes bio, d'autres dans la production de plantes de toutes sortes, aromatiques et d'ornement, d'élevage de brebis et de chèvres et de fabrique de fromages, de la gestion de la boutique de producteurs et de produits locaux, d'artisanat (travail du bois, du cuir, de la céramique, savonnerie, etc.).

Vois-tu, *filh*, l'espoir doit être là, dans ce modèle nouveau et prometteur. L'avenir que ces jeunes nous démontrent est meilleur, car plus respectueux de l'environnement et tourné vers la résilience, vers l'intérêt général, vers une réelle volonté d'adaptation au changement climatique. Ils nous ouvrent la porte du possible et du vrai. Ils sont meilleurs que nous car, volontaires, ils progressent sans pour autant nous faire remarquer nos propres erreurs du passé.

Suivons-les, veux-tu.

Adi ! A un autre còp !

AU CREUX DES FALAISES DE LA VÉZÈRE

Sous le ciel rougi par le soleil d'été, au bord de la Vézère, là où les falaises s'élèvent comme des géants endormis, je marche lentement. Je suis Marie, 38 ans, agricultrice bio et mère de deux enfants, nées en Dordogne, dans ce Parc naturel régional Périgord-Limousin. Un territoire autrefois éclatant de vie, aujourd'hui marqué par les cicatrices du temps.

Depuis 2025, le paysage vacille entre beauté fanée et menace sourde. La rivière, jadis claire et abondante, n'est plus qu'un filet d'eau chancelant, son murmure devenu souffle rauque. Les chênes, naguère fiers et solides, ploient sous la sécheresse, leurs feuilles tombant trop tôt, comme des souvenirs abandonnés. La terre se fissure sous mes mains, rugueuses et capricieuses, tandis que l'odeur de fougères humides s'efface au profit d'un vent sec chargé de poussière et de cendres.

Les sentiers se taisent. Le chant des oiseaux s'estompe, les espèces fuient ou meurent. Le Pic noir, fantôme des forêts anciennes, se fait rare, la loutre, reine des eaux, se retire dans l'oubli. Les prairies, autrefois tapissées de fleurs et d'abeilles, se fanent, désertées par la vie.

Mon histoire est un combat, un récit d'adaptation, ni utopique ni dystopique, mais suspendu entre la douleur du passé et la nécessité d'inventer demain, là, au cœur même des falaises qui, comme moi, cherchent à tenir bon.

Je vois mourir sous mes yeux les violettes des sous-bois, les orchidées sauvages, les mousses tendres qui enveloppaient les rochers. Le vent emporte avec lui le murmure des racines, celles qui maintenaient la terre et portaient la forêt. Chaque disparition est une blessure profonde, une page déchirée du livre vivant du Périgord.

Et pourtant, dans ce silence lourd, un souffle fragile persiste. Une promesse ténue, comme un chant d'oiseau lointain qui refuse de s'éteindre. Une pousse verte qui brave la sécheresse. L'espoir s'accroche à ce fil mince, frêle, mais réel.

Mon quotidien est un combat entre ombre et lumière. En 2050, je cultive avec prudence, puise l'eau au cœur des réserves, et lis les signes d'une nature vulnérable. Mes enfants apprennent la langue du vent, du sol, du ciel, un idiome d'adaptation, parfois douloureux, parfois pleine de vie.

Ce matin, près de la rivière, un grondement sourd déchire l'atmosphère : une falaise menace de s'effondrer. La terre, fragile et blessée, attend de céder. Je pense aux récits de mon grand-père, à ses mains solides, au temps où la nature semblait indomptable, inépuisable, toute en résistance. Mes mains tremblent entre peur et volonté.

Le bruit sec des pierres qui tombent, le souffle brûlant du vent chargé de poussière, le goût amer de l'air aride dans ma gorge réveillent en moi la mémoire d'un monde qui s'efface... et la force de bâtir un avenir incertain.

Mon histoire est une lutte tissée d'espoir et de désarroi, une marche entre douleur et résilience, suspendue au cœur des falaises qui, comme moi, cherchent à tenir bon. Mes enfants sont nos racines, leur sueur arrose leur travail pour maintenir un peu de vie en ce lieu.

Avant

Avant....
Avant les gens....
Attendait l'été
Attendait la chaleur
Attendait que le soleil tape fort
Voilà c'était avant
Vous, mes amis attendiez
Votre suée de l'année
Vous rêviez déjà en hiver du bronzage de l'été
Avant on aurait pu agir
Aujourd'hui le temps des regrets
Aujourd'hui on attends l'hiver à La Coquille comme à Etouars
Nous espérons ardemment revoir un jour la neige, le gel,
Ne plus haïr le feu, dévoreur de bois
Trouver un équilibre afin de préserver le reste du Vivant

En France, nombre de régions sont belles,
Beaucoup regorge(nt) de merveilles,
De le remarquer, c'est déjà exceptionnel,
Faunes et flores diversifiées, jouent remarquablement leur rôle les abeilles,
C'est par exemple le cas du Périgord Limousin,
Elle possède l'un des plus beaux parcs et jardins,
Elle renferme peut-être des trésors,
C'est le cas d'une des communes, Mareuil-en-Périgord (mais toutes sont belles, les régions, les villes,
les départements en France et ailleurs],
Mais voici que les trésors, faut les garder soigneusement,
Les préserver minutieusement,
Depuis longtemps, d'autres joyaux ont fait leur apparition, telles que des bastides, des bâtisses avec
une architecture à la chic allure médiévale,
Toutes les années, les conserver, ça pouvait être le rôle principal,
Remarquer la beauté de l'environnement autour était fondamental,
Les bâtiments racontant l'Histoire de la commune, les bastides, les bâtisses, les jardins magnifiques,
la beauté d'un tel lieu montrait l'original,
Mais conserver un tel patrimoine ne s'avère pas toujours aisé,

Et c' est ainsi qu'en 2025, de nombreux problèmes, en particulier météorologiques, climatiques,
s'accumulaient,
Pléthore de stratagèmes ont été élaborés,
Il nous appartenait de conserver la beauté du lieu,
Un tel lieu aussi merveilleux,

En 2050, il est aussi joli qu'auparavant,
Que dans le "temps même d'antan",
Donc, je reprends, en 2025, les problèmes s'accumulaient, les sécheresses se révélaient de plus en
plus présentes, les pluies étaient devenues presque inexistantes, les chaleurs augmentaient
considérablement, l'eau qu'on utilisait devenait rare, fallait qu'on trouve un système pour que les
problèmes ne soient pas plus importants...

Cette commune est tout de même épatante, c'est comme si son nom évoquait quelque chose, mare,
c'est nature et naturel(le), et elle a eu l'œil (ou les yeux) et puis même, phonétiquement "Périgord", ça
nous fait penser à quoi "Paix", "riz", si on évite le "gore", il y a assez de riz pour manger, et tout le
monde peut faire la paix, et qu'est-ce qu'il faut pour faire du riz ? Oui, bingo, il faut de l'eau, c'est
comme si en même temps, Mareuil-en-Périgord nous prévenait potentiellement du danger
environnemental et qu'en même temps, elle nous offrait une solution,
Elle est tellement Épatante,
La solution était de récupérer l'eau des rizières et de trouver un système pour l'alimenter et la
renouveler en la réutilisant sans que ce soit gênant, mais pour ça, il fallait prendre/récupérer une
quantité importante d'eau, et peut-être que seule l'eau des rizières ne suffisait pas, donc pendant
quelques temps, on a pris l'eau des cultures, on avait demandé aux gens préalablement si ça ne les
dérangeait pas, et ils nous avaient répondu que ça leur convenait si la solution était réalisée afin de
préserver l'environnement et toute la beauté de l'endroit qu'ils/elles avaient toujours connu, que le
principal c'était de faire en sorte que les problèmes soient amoindris, et que plus tard, de toute façon
tout ça serait rétabli, ils/elles nous avaient même proposé de l'aide,

Toutes et tous les mareuillois(e)s ont participé, et grâce à elles et grâce à eux, ça a duré longtemps, mais beaucoup moins longtemps que le temps que ça aurait pu prendre véritablement, et ils/elles étaient assez fier(e)s de participer à un tel projet, c'était beau à voir de remarquer toute une commune se démenant ainsi pour préserver un patrimoine, un lieu magnifique que la plupart a toujours connu, et il a fallu des efforts colossaux, considérables pour préserver cet endroit sublime,

Comme il fallait récupérer l'eau des autres cultures pour avoir une quantité suffisante pour permettre au système ingénieux de se renouveler, s'assainir sans utiliser d'autre eau, les habitants avaient conservé une quantité énorme de fruits et légumes qui regorgeaient d'eau, ils/elles buvaient de l'eau, comme ça, ils/elles avaient calculé qu'ils auraient 1,5L d'eau tous les jours pendant des années en stockant une quantité considérable de fruits et légumes qui regorgeaient d'eau le plus possible, dans une pièce qui faisait en sorte de conserver le fruit sans qu'il ne s'abîme pendant des jours et que la quantité d'eau dans le fruit ne se réduisait pas d'un seul millilitre pendant le temps où il était conservé, Ces systèmes ne sont pas entièrement révélés,

Ils disposent de bien d'autres secrets,

Mais c'est cette façon générale qui a permis à Mareuil-en-Périgord, même en 2025, de, conserver quelques trésors,

Et le plus beau de tous, le patrimoine entier d'un lieu magique, le bon cœur des habitant(e)s qui se sont uni(e)s, pour préserver et conserver un tel bel environnement, c'est vraiment fort,

Le Périgord possède quatre couleurs,

Mareuil-en-Périgord a fait un véritable effort pour participer au bien-être de la planète,

Mais les autres aussi ont uni leur force pour préserver son environnement, c'est tellement chouette,

Toutes ont contribué à ce bonheur,

C'est avec une grande joie qu'on peut constater que de l'aide peut être apportée,

Et pas seulement dans un intérêt commun, mais parce qu'on sait, quelquefois, quelle cause est primordiale,

Qu'il est important de mettre en avant le bien-être des gens, le bien-être de l'environnement, les bienfaits, les qualités [des lieux merveilleux], l'entente, l'harmonie, la "paix",

Tout le monde a trouvé l'origine et l'original...

« Bonne tournée ! »

Ça me fait toujours drôle cette odeur de gazole. Quand ces vapeurs chimiques me montent au nez, je replonge systématiquement au volant de mes titines d'antan. À en oublier le silence de ma véloto, comme si j'avais des acouphènes vrombissantes. Une vie dans un monde à moteur thermique, ça laisse des traces. 51 ans pour être exact. Bref, concernant l'odeur, ça doit juste être quelques gouttes tombées sur un des Jerricans, rien de bien grave.

6h30. 22°C à Champsac. Un 30 septembre caniculaire. Direction Oradour-sur-Vayres sur la voie verte des Hauts de Tardoire. Ma tournée préférée. Ces tours de roues matinaux sont un délice. Le soleil se lève à travers les feuilles des chênes et châtaigniers. Je croise le vélo bus de Champsac et ses sept enfants. C'est jour de rentrée. « *Bonne tournée !* » me lancent-ils, à la volée. « *Et bonne rentrée !* » ai-je à peine le temps de répondre.

Après un long faux plat montant, la pente de l'ancienne voie ferrée s'adoucit enfin. Avec mon chargement de 200 kg dans la remorque solaire, ma véloto dépasse la vitesse maximale de sécurité sur la voie verte : je file à 40 km/h. J'en profite pour couper l'assistance et laisser la résistance recharger la batterie. Il me reste 60 km d'autonomie.

7h30. Un coup de clochette signale ma présence. J'ouvre la remorque au cœur du hameau de Tamanie, à Oradour-sur-Vayres. J'empoigne mon carnet de route du jour. Qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ? Du courrier pour les familles Bénézet et Andrau. Un Jerrican de gazole commandé par les Mirande. J'ouvre aussi le compartiment épicerie : de la farine locale, des pâtes fabriquées à Champagnac-la-Rivière, quelques légumes d'une maraîchère du coin, et le délicieux pain de campagne des boulangères du fournil *lo pan* de Champsac.

« *Alors, ça roule ?* » Noé vient à ma rencontre, fidèle à lui-même : son marcel sur le dos, et le sourire aux lèvres. L'accolade est chaleureuse. « *Comment va le SPAMOL ?* » Le Service Postal Augmenté et Mutualisé de l'ouest limousin – le SPAMOL – doit beaucoup à ce gaillard à la moustache rieuse.

Noé est un facteur à la retraite, désespéré par la casse du service public et l'inadaptation au changement climatique. Il a porté ce projet de refonte du service postal local il y a cinq ans. Nous sommes aujourd'hui quatre salariés de cette coopérative à sillonner les 16 communes de la collectivité de l'ouest limousin.

Nos vélotos jaunes, véhicules à mi-chemin entre le vélo électrique et la voiture, sont les chouchous du coin. Seule condition pour faire exister ce service public citoyen : chaque habitant majeur doit payer une cotisation annuelle de 20 euros. Hormis les quelques dizaines de récalcitrants au progrès, le SPAMOL est assis sur un joli budget : 210 000 euros par an.

Je lui donne des nouvelles : « *Ça roule bien, on devrait totalement rembourser l'achat des vélotos cette année, de quoi faire baisser les cotisations l'année prochaine. Espérons !* » Le sourire de Noé s'élargit encore plus : « *Super ! Dis, je suis invité au ministère de la mobilité écologique la semaine prochaine pour présenter l'initiative à des élus locaux venus de toute la France. Tu la sens cette petite musique qui flotte dans l'air ? L'ouest limousin qui guide la France vers une mobilité décarbonée et un service public de proximité !* » Il explose de rire. Un rire jubilatoire. La revanche d'un des derniers

fonctionnaires de l'État, le service public chevillé au corps. « *Non sans blague, tu viendrais pas m'accompagner pour raconter ton boulot devant un parterre d'élus ?* » J'acquiesce. Je lui dois beaucoup. Il m'a embauché au SPAMOL quand mon métier de paysan m'écrasait, récolte calamiteuse après récolte calamiteuse.

Le hameau se regroupe peu à peu autour du véloto. Léa vient récupérer son Jerrican. Louna passe chercher sa commande de pain, et son courrier. Des nouvelles de la Safer, qui lui valide l'achat d'une ferme dans le hameau d'à côté, Les Arcis, séparé par la Tardoire. Un an et demi qu'elle attend ça. Le hameau explose de joie. Noé scande : « *Et pour Louna hip hip hip !* » Aux fenêtres des maisons, les familles répondent : « *Hourra !* » Clémence, la doyenne du hameau, apporte un kéfir de verveine pour fêter ça. J'engloutis un verre avant de filer. J'ai encore du chemin.

De retour sur la voie verte, mes pensées m'emportent dans cette époque révolue où tout le monde ici se déplaçait en voiture. Le projet d'une nation à quatre roues électrique n'a pas pris ici. Entre manque de subvention publiques et fin programmée du thermique, il a fallu s'organiser. Les quelques voitures électriques sur les routes du coin sont partagées par plusieurs familles, faute de moyens.

« *Vium-vium-vium-vium* » Un véhicule en approche interrompt mes pensées. C'est une véloto ! Je plisse les yeux. Au-dessus du volant, cette paire de lunettes orange me dit quelque chose. Elles se rapprochent. C'est pas vrai. Je n'en crois pas mes yeux :

« *Alexandre, macarèl !* » Mains sur les freins, mes pneus crissent. Alexandre, c'était le propriétaire d'une concession automobile à Oradour-sur-Vayres il y a encore un an. La dernière encore debout dans les 30 kilomètres à la ronde. Le seul qui roule encore en SUV. Un invétéré de la bagnole thermique.

Il s'arrête à ma hauteur sans oser me regarder dans les yeux. Je le taquine : « *Alors, tu profites de ta retraite pour goûter aux plaisirs de la mobilité douce ?* » « *Je ne trouve personne pour réparer mon SUV, et j'ai besoin d'aller à Châlus pour visiter ma mère... Alors quelqu'un m'a prêté ce tacot...* » se justifie-t-il. Le voilà enfin au volant d'un véhicule qui consomme 25 fois moins d'énergie qu'une voiture, je ne vais pas risquer de le froisser.

« *Tu m'en diras des nouvelles, je dois filer !* »

« *Pschiiiiiiiiit.* » Aïe. Je connais trop bien ce son. Alexandre vient de crever. « *C'est un clou ! Macarèu !* » jure-t-il, déjà agenouillé auprès de sa roue avant gauche. Il y a trois ans, au cœur d'un hiver particulièrement mouillé, les pros de la bagnole du Périgord- Limousin ont balancé un millier de clous sur la voie verte pour nous décourager. À l'époque, après des dizaines de crevaisons, une mobilisation citoyenne d'ampleur a permis de nettoyer les 14 km entre Châlus et Oradour-sur-Vayres. Il doit forcément en rester encore. « *T'as de quoi réparer ?* » me demande Alexandre. « *Bien sûr.* » À la SPAMOL, on n'est pas rancunier.

CASTANH CHASTANH

Je me présente : Marcelle, quatre semaines. Edith & Simone sont mes sœurs du même âge. Ce matin nous sommes tombées de la maison, dans sa chute, Simone s'est éloignée trop loin pour qu'on puisse l'apercevoir, je crains qu'elle ait trébuché jusqu'à la Dronne. Edith, elle, est sonnée, elle ne me répond pas. Sa torche s'est arrachée dans la chute. Sans elle, dans son état, je crains pour ses jours.

Je suis Marcelle, quatre semaines. Edith est en état de choc, Simone est perdue. Au pied de la maison, tout est différent. Déjà, c'est détrempé au possible, inhospitalier à souhait. Ici, c'est brutal, à cette hauteur on voit les traces du passé, les marques de la vie. Rien n'est indemne, rien n'est intacte, tout a vécu mille vies ou plus.

C'est Marcelle, quatre semaines. Edith ne se réveille plus. Simone n'est pas revenue. Je me blottis dans notre manteau, en me remémorant la vue depuis la maison. On profitait du tableau de l'Abbaye de Saint Pierre, ses fondations barbotant dans la Dronne. Chaque jour avec un nouveau ciel. Partager cette vue avec mon arbre généalogique, mes souches, c'est tout ce qu'il me reste en cet automne, ici, à cet instant.

Petit journal d'une châtaigne.

Changer de ciel

Changer de (logis) ciel

C'était une époque difficile et le pArque (c'était le nouveau nom du PNR Périgord-Limousin) était en alerte. Toute innovation, ou idée était donnée à prendre pour qu'elle satisfasse une image « écolo » et soit rassembleuse au niveau de la population. C'était une gageure importante à tenir. Un appel d'offre fut lancé.

De nombreux candidat.e.s planchèrent. Au final on ne trouva rien qui dépassât l'ordinaire. Aussi le jury mit en sursis l'attribution de récompenses.

Ce fut un incident, à l'autre bout du territoire qui mit en émoi le pArque et son personnel.

A Jumilhac le Grand, dominant le château, sur une hauteur, une ferme était investie par un groupe d'écologie pratique. Ces « jeunes » qu'on appelait localement, avec beaucoup d'affection, « Les trois bancaux » avait érigé à la limite de la protection du château (le site était classé monument historique), une haute tour surplombée d'une protubérance cylindrique. Sans confusion possible cela faisait penser à un doigt d'honneur.

Rien de provoquant pour le groupe ; pour eux, il s'agissait de mieux observer les migrations des oiseaux et d'en communiquer le suivi aux autorités scientifiques du pArque.

Le propriétaire du château y voyait une offense manifeste. Pour calmer la vindicte du féodal, il fut décidé d'une rencontre sur place, le pArque faisant office de médiateur.

Sur place donc, l'architecture de la tour d'observation – doigt d'honneur – créa la surprise et apaisa le conflit.

Sur une ossature de rondins à peine équarris, un revêtement de briques à la matière non définie, habillait la tour.

En s'approchant, on pouvait constater que ces briques étaient faites de matériaux recyclables, normalement destinés au tri sélectif, fortement compressés.

Cette matière innovante, qui était maintenant entre les mains du pArque, allait assurer l'avenir.

Du jour au lendemain, d'anciennes briqueteries et des usines désaffectées avaient repris du service. Elles fabriquaient désormais le pArpin. Celui-ci était un bloc léger, imperméable, s'emboitant dans tous les sens. Dans sa composition rentraient toutes sortes de déchets, non seulement ménagers mais aussi des rebuts d'industrie, des broyats forestiers etc... Le tout étant pressé, le liant de tous ces éléments disparates était un secret bien gardé par les techniciens du pArque (mais la rumeur parlait de Coca-cola frelaté, mis à tremper dans l'eau de la Dronne, et seulement elle, les autres eaux s'étant trouvées inaptes).

Le syndicat de ramassage des ordures turbinait à fond. Il s'était vu confier la tâche d'approvisionner les différentes fabriques de pArpin. L'affaire avait relancé la consommation des ménages, on avait

oublié avec un certain contentement le tri sélectif. L'important était de consommer et donc de produire (des déchets).

Un nouveau directeur du pArque fut nommé, un certain M. Râdi Khal venu avec toutes ses compétences de la Bosnie-Herzégovine voisine. Sa première tâche fut libérer le territoire de beaucoup de contraintes liées à la protection de l'habitat. Le permis de construire fut simplifier à l'extrême.

Les habitants du pArque bénéficièrent d'un prix dérisoire sur l'achat de pArpins. Tout semblait prêt pour un nouveau territoire. On construisit à tout va.

Les pArpins pouvaient être colorés dans la masse, aussi ne se priva t'on pas de couleurs.

Le territoire se couvrit rapidement de modules irisés, et partout émergeaient des formes nouvelles, toutes de plain-pied. Ceux qui voulaient passer l'hiver au chaud utilisaient des pArpins de plus grande épaisseur, supers isolants. Pour un refuge estival, on utilisait des briques transparentes.

Le paysage riait de toutes ces transformations.

Les images de cette métamorphose firent le tour du monde grâce aux réseaux sociaux, tant il est vrai que le pArpin avait de très nombreux avantages : grande longévité, matériau écologique par excellence, faible coût, facile à mettre en œuvre, aucun entretien...

Aussi le pays se repeupla rapidement. Le pArque devint une entité nationale, son directeur fut promu auprès du ministre de l'environnement.

Aujourd'hui nous sommes en 2050, des individus arrivent toujours avec de nouvelles idées, des talents, de nouvelles ressources. Le pArque, dans une confiance retrouvée avec ses habitants, renoue avec sa culture, sa langue, son histoire. Une nouvelle forme d'existence y voit le jour.

Le châtime à court terme, c'est Donald Trump (il bénéficie d'une longévité exceptionnelle). Sur le long terme, l'autre punition c'est le réchauffement climatique.

Mais là aussi, le pArque innove. Les pArpins de nouvelle génération intègrent dans leur masse, la climatisation, de quoi assurer le confort dans chaque bulle... Tout va bien.

Champagnac-la-Rivière 2050, le parc naturel est devenu un vide-arrondissement appartenant aux souvenirs taxidermiques. Les incendies pyrokinésistes ne nous laissé aucun trèfle, même synthétique.

L'esthétique du jour ? Un vestige de zone éventrée, lorsque le parc avait la taille d'un vestiaire on appela des bestiaires anté-moderne pour faire du chiffre. Mais rien ne changea. C'était bel et bien une pente défenestable.

Climat de BERGERAC entre hier et aujourd'hui

Le Périgord, une région française correspondant à un ancien comté qui recouvrait approximativement l'actuel département de la Dordogne en région de la Nouvelle-Aquitaine. Une région qui possède un important patrimoine culturel, archéologique et historique. D'un point de vue touristique, ce département se divise en quatre quartiers : Au nord le Périgord vert autour de Nontron, et vers le sud-ouest de Châlus en Limousin dont la couleur est associée à celle des forêts de chêne, de châtaigniers et des prairie. Dans le sens opposé au centre et au nord-ouest le Périgord blanc reflétant la couleur du sol calcaire, vers le sud-est, on trouve le noir, représentant Sarlat-la-Canéda, dont la couleur vient des forêts de chênes verts au feuillage noir, et enfin celui qui nous intéresse le plus le Périgord pourpre autour de Bergerac, une appellation rappelant la couleur des feuilles de vigne à l'Automne.

Le nom que porte la région met en valeur la production essentielle de la population natale : Le vin Bergerac. Aujourd'hui cette activité agricole est-elle prospère comme avant ? Qu'est ce qui a fait que la qualité de la production a-t-elle autant changée ?

En 2050, le climat de la région n'est plus le même, sous l'influence de l'intervention humaine tel que les activités industrielles, d'urbanisation et d'occupation des territoires verts et utilisation des terres, utilisations excessive des énergies, et tous types de pollutions ainsi que certaines catastrophes naturelles à titre d'exemple les séismes et les incendies, tous contribuent d'une façon directe ou indirecte à la modification paysagère et à la naissance d'un état climatique alarmant.

La température augmente de plus de 2,1 °C en moyenne annuelle en fonction des saisons, ce qui engendre des jours estivaux plus allongés avec de fortes augmentations allant jusqu'à 35 degrés et plus (>35°C), on assiste donc à une forte diminution du nombre de jour de gel, ce qui impacte l'agriculture et les ressources d'eau. Ces perturbations sont en relation directe avec les variations des taux de précipitation, cependant, la hausse des pluies intense en baisse provoque une forte hausse de nombre de jour par saison avec un sol sec, on fait face à une hausse significative des risques d'incendies.

Mais qu'en est-il du climat de la région y'a 25 ans en arrière ?

Portant la même appellation, Bergerac, cette partie pourpre du Périgord était moins touché par ces perturbations environnementales il y'a 25 ans, le climat était de type océanique, agréable en toutes saisons et éminemment tempéré, alors que l'influence du réchauffement climatique se voyait déjà, ce climat était également instable mais pas autant qu'aujourd'hui, se traduisant par grand soleil et pluies dans la même journée qui s'explique par la rencontre de l'air chaud tropical et l'air froid polaire, cela faisait que les températures variaient entre les plus élevées de 25 °C à 35°C et les plus basses entre 10 °C et 15 °C. Contrairement à l'état actuel, cette région était relativement bien arrosée et défini par un climat sans excès.

En résumé, le climat était généralement sain, l'air pur, la température était douce. Hors les espèces vivantes : l'espèce animale et végétale, ainsi que l'être humain, tous étaient appelé à s'adapter et faire face aux changements apportés à leur environnement pour survivre.

Le climat de Bergerac sera mieux demain ou sera plus dégradé qu'aujourd'hui en 2050 ? Si non retrouverons-nous l'état environnementales de cette région tel qu'il était en 2025 ou même mieux ?

- conte sur la servitude naturelle -

J'étais arrivée à Brantòsm depuis quelques jours déjà, chez mon grand-père, pour réviser au calme avant l'examen qui se profilait fin juin. Après plusieurs jours à revoir le programme de philosophie sur la globalité des problèmes sociologiques, économiques et environnementaux, je m'accordai quelques instants de repos et m'amusai d'avance à questionner mon grand-père. « Oh Papé, que penses-tu de l'impact de la civilisation sur l'évolution du climat ? ». Je me dois de vous avertir que mon grand-père, né en 1962, avait alors près de 87 ans mais toujours l'esprit alerte. Il se trouvait sur la terrasse, au nord de la maison, et après la dernière gorgée de son pastis traditionnel, il me proposa, ainsi qu'il l'avait fait maintes et maintes fois durant mon enfance, d'aller nous promener dans le bois dont les premiers chênes touchaient presque à la maison. En pénétrant sous les frondaisons, je ressentis cette fraîcheur délicieuse qu'il était devenu un véritable luxe de pouvoir éprouver.

Tout en marchant sur le doux tapis des vertes pervenches, mon grand-père lança : « Et pourquoi me poser une telle question ? » Je hasardai une réponse imprécise, prétextant vérifier si ce que j'apprenais pendant ces interminables cours ingurgités en intracom¹ pouvait avoir une valeur universelle ou s'il était envisageable d'y apporter quelque contradiction. « Que te dit-on dans ces intracom, ma petite ? » fit-il. J'étais bien obligée de dévoiler quelques contenus, me rassurant qu'il s'agirait d'une bonne répétition avant l'épreuve qui se déroulerait en extracom². « Eh bien, Papé, on assure que l'évolution du climat est liée à l'activité humaine et qu'en modifiant les comportements humains on agira vertueusement pour tendre à mieux adapter l'environnement à notre existence ». « Fort bien ! » répliqua-t-il un peu sèchement avant de poursuivre : « mais, a-t-on au moins réussi à mesurer cette action vertueuse car, pour tout te dire, j'entends moi-même ce discours depuis son origine dans les années 2020, du moins sa divulgation grand-public ; maints politiques nous ont contraints à adapter nos modes de vies depuis ces années-là et j'aimerais être certain que les efforts fournis ne l'ont pas été en vain ! ». Sur ce point de la mesure des résultats, j'avouai n'avoir aucune donnée.

Mon grand-père poursuivit : « on nous a d'abord demandé de mettre des pots catalytiques, puis de trier les déchets, on nous a interdit de faire du feu, on nous a demandé de changer de carburant de voiture, puis d'acheter de grands bidons d'ADblou pour éviter la pollution, ensuite de débroussailler, de baisser le chauffage, de faire des travaux d'isolation, et j'en passe, tout cela en nous taxant plus ou en nous empêchant d'agir librement si on y contrevenait ; on a éventré les écluses médiévales, et on récolta des pollutions microbiennes conduisant à des interdictions de baignade ; les règles d'urbanisme nous ont obligés à bâtir d'abord de l'individuel regroupé, puis du collectif, avant de revenir à l'individuel dispersé ; sans oublier les poches qui ne devaient plus être en plastique, mais qui ne purent plus non plus être en papier, les sacs jaunes qui polluaient et la collecte des ordures ménagères dont on se gausse encore ». « Mais il est vrai, Papé, que chaque action personnelle s'inscrit dans une œuvre de responsabilisation collective ! ». « Vois, ma petite, ici, tu te sens mieux qu'à Paris, sinon tu n'y viendrais pas réviser ! Pourtant notre territoire de Brantòsm dau Perigòr est plus grand que Paris... alors qu'est-ce qui fait que t'y trouves mieux ? ». « L'espace, Papé ! ici on ne vit pas les uns sur les autres et on a tous les remèdes aux petits désagréments de la vie ! Fait-il chaud : on trouve de la fraîcheur dans les bois, sous les falaises, dans les grottes ou carrières, au bord de nos rivières ou ruisseaux... et tout à l'avenant ».

Le grand-père me donna raison : « Eh oui petite, car tout cela, nous l'avons sauvé ou rétabli, depuis que le País dau Perigòr a proclamé son indépendance en 2035, après 10 ans d'errement du pouvoir en France ; et aussi, parce que la Présidente du Parc naturel, en 2037 si je ne m'abuse, eut la bonne idée de soutenir le projet qui semblait pourtant alors farfelu, coûteux et risqué d'implanter ici, en Périgord vert, une centrale à fusion. Il faut dire que, dès l'indépendance, on remplaça dans la constitution de notre jeune et petit État périgourdin, le principe de précaution par celui de la responsabilité dynamique. Avec une telle innovation pour nous fournir l'énergie et une telle règle pour dynamiser nos initiatives, nous ouvrons une porte pour nous sortir enfin de la crise environnementale et morale que continua de subir le reste de la France dont on s'était séparé ».

Je savais mon grand-père pétri de bon sens, mais ne me doutais pas encore que, en deux réflexions supplémentaires, il bouleverserait à jamais ma compréhension du monde, mon appréhension de l'environnement et mon adaptation aux comportements. Alors que nous cheminions toujours à l'ombre de la canopée, entre les chênes vénérables, les menus châtaigniers, les tilleuls sauvages et maints pernusiers vigoureux, il interrompait la marche au gré des découvertes pour une orchidée des sous-bois, une inflorescence de charavi urticant, une pousse de fougère antédiluvienne et mille autres curiosités des sous-bois ; puis, me fixant comme si je devais rester dépositaire de ses ultimes secrets, il me révéla, en parler périgord-limousin, sa pensée maintenant disparue dont je crains que la présente traduction en français ne rende pas toute la subtilité.

Ainsi parlait mon grand-père : « au début de l'Humanité, il n'y avait guère plus de monde qu'en ces bois solitaires. Sans pourtant aucun moyen de mesure précis, nos ancêtres d'il y a 3 à 10.000 ans inventèrent tout ou presque, du moins en matière d'occupation sédentaire des territoires. À ces époques, on avait peu de données mesurées mais grand temps pour penser et le savoir en découlait aisément. Je passe les transitions³ mais aujourd'hui c'est l'inverse : beaucoup (trop) de données et bien (trop) peu de réflexion. Alors, petite, tes données incervelées en intracom, je doute de leur pertinence à régler notre avenir tant qu'elles n'auront été vérifiées, discutées et comparées par l'activité de vrais cerveaux humains, à l'aune d'observations de la nature, et sans le truchement d'une intelligence artificielle ! »

Désarmée par le pertinent aplomb de mon grand-père, je sentis mes jambes se dérober, m'assis dans les pervenches, savourai ses propos et hasardai : « mais, Papé, si ce ne sont pas les normes créées par de hauts- fonctionnaires sur la base de rapports de bureaux d'étude gorgés d'intelligence artificielle alimentée par des algorithmes aux données incontrôlées, sur quoi fonder une activité humaine où le développement s'opère en harmonie avec la nature ? »

Une seconde salve ne tarda pas : « je vais t'expliquer d'où nous vient ici notre logique, notre mode d'action. En Périgord, c'est un peu comme au début du récit de la Genèse. On y vit comme Adam et Ève au Jardin d'Eden : un environnement aux douces températures, la luxuriance de la nature consommable, des activités à la mesure humaine, du temps pour les délices du repos. Alors, pourquoi chercher plus, quand on a ce qu'il faut ! Le Périgourdin n'a que faire de conquérir toujours d'autres étendues de terre comme le malheureux homme de Tolstoï... Son environnement suffit à créer les conditions de sa béatitude ».

Je n'avais guère d'argument à opposer à cela. Comblant mon silence, le grand-père continua : « mais, notre pauvre Périgourdin, à l'âme sensible, est confronté, tel Adam, au revers de la connaissance : au sein de la Création, le mal existe ! Cependant, de ce mal, la nature n'est nullement responsable puisque, sans les abus du savoir, elle en serait exempte. Sur ce constat qu'il expérimente au quotidien, le Périgourdin fonde la philosophie de son action : l'humilité devant la chose naturelle. Si l'humain est suspect, la nature, elle, est innocente. On peut s'y fier et la prendre pour modèle. Aussi, ce qui sera, dans les actions humaines, en conformité avec la nature sera bien, sera LE bien. C'est cette morale naturelle qui anime le Périgourdin aussi profondément qu'il s'enracine depuis longtemps dans son propre terroir. Et c'est la seule norme qui permette à l'homme de vivre harmonieusement avec l'environnement, avec les autres et avec lui-même. C'est ça la règle de vie qui nous a sauvés, nous ! ».

Convaincue, j'ajoutai : « certes, je comprends et on est bien loin des réglementations hors-sol, contradictoires et éphémères réputées garantir notre bien-être commun, dont la protection de la nature est le prétexte qui n'en masque plus vraiment la perversité ». Et mon grand-père montra par des yeux brillants de malice sa satisfaction que je l'aie suivi.

1 L'intracom © est un procédé apparu dans les années 2040 par lequel une conversation « s'affichait » dans notre cerveau comme si c'était notre réflexion propre tout en venant d'une source extérieure.

2 L'extracom © est le procédé inverse de l'intracom, par lequel on transmet une réflexion à une autre personne qui peut la percevoir comme étant formellement sa propre conversation tout en identifiant que son auteur lui est extérieur.

3 Oui, mon grand-père avait soucis de respecter la limitation à deux pages de texte imposée par le règlement...

POÈME : Demain, à La Coquille

Demain n'est plus si loin. Il s'approche en silence,
Sur La Coquille endormie, grondent les chaleurs immenses.
Dans ce village niché entre bois et vallons,
Le temps s'est dérèglé, mais persiste le nom.

Le soleil tape fort sur les toits de la place,
Les volets fermés tiennent tête à la menace.
On vit avec l'eau comme un trésor fragile,
Chaque goutte qu'on garde est un geste utile.

Le champ derrière l'église n'a plus son maïs doré,
Mais la menthe et la sauge s'y plaisent à repousser.
Les abeilles, longtemps parties sans bruit,
Ont retrouvé La Coquille, et ses fleurs de nuit.

Les enfants vont à l'école sous les tilleuls anciens,
Leurs sacs sont plus légers, mais leurs rêves vont loin.
Ils parlent d'énergie, de graines qu'on partage,
De la pluie qui revient quand on vit davantage.

Les anciens sur la place, assis près du vieux banc,
Racontent les saisons d'avant, avec un cœur battant.
Ils disent : « Ici, à La Coquille, la vie a toujours su
Se relever plus forte, même quand tout semblait perdu. »

On ne mange plus pareil, mais on mange ensemble,
On cuisine à plusieurs, et le silence tremble
Quand quelqu'un se met à chanter en épluchant des patates,
Car le bonheur, parfois, tient dans une simple tomate.

Les mains dans la terre, les genoux dans le vrai,
On a appris à faire avec ce qui naît.
Pas de miracle fou, juste de la patience,
Et ce genre de paix qu'offre la résilience.

Le facteur passe à pied, salue chacun par le nom,
Un sourire, un mot doux, c'est ça la solution.
On se serre plus fort quand la météo s'emballe,
On sait qu'on est vivants, malgré tout, malgré le mal.

Et puis parfois, un soir, quand la chaleur descend,
On danse près du lavoir, comme dans le temps d'antan.
On rit pour de bon, même si le monde est bancal,
Parce qu'à La Coquille, on sait que l'amour est vital.

En 2050, La Coquille tient debout,
Pas comme une statue, non, comme un cœur qui s'en fout
Des normes, des discours, des peurs en plastique,
Mais qui croit au réel, au lien, au magique.

Il y a des murs vivants, des toits où l'on jardine,
Des enfants qui dessinent l'avenir dans la cuisine.
Et même si tout n'est pas comme dans les beaux livres,
Le plus beau, c'est que les gens ont choisi de vivre.

Nous voilà frais
enfin, frais,
c'est une façon de parler
car les vagues de chaleur
nous ont amené
ces dernières années
quelques calamités.

Je ne parlerai pas
de tempêtes et ouragans :
mais comme nous sommes
près de la rivière,
nous éviterons les inondations
(il ne faut pas exagérer
notre vision de l'avenir
et ce que subit notre terre).

Cependant j'ai décidé
de faire transporter
le château de la plaine
sur un endroit plus élevé
par simple précaution...
je l'ai fait démonter
pierre par pierre
pour l'installer ailleurs
plus près du ciel:
déjà on peut distinguer
ses fondations...

Bien sûr peuvent advenir
encore quelques malheurs:
les invasions de sauterelles,
sont encore à envisager
même dans notre région
si accueillante...
jusqu'alors si paisible.

On ne saurait avoir un attitude
assez prudente
à l'heure actuelle:
tout est dans le domaine du possible
même si les vents de sable
les nuées ardentes
éruptions volcaniques
restent bien improbables...

il ne sera pas aussi pratique
d'emprunter l'allée boisée:
elle fera quelques détours..
les arbres transplantés
ne fournissent pas assez d'ombrage
mai c'est un sacrifice nécessaire
au changement climatique
... on verra bien à l'usage
en temps normal.

Pour donner un aspect médiéval

à l'ensemble de la construction
du château solitaire,
j'ai fait ajouter deux tours
aux parements de pierre
des plus symétriques
avec toutes les innovations
parasismiques
(obligations réglementaires
imposées par le formulaire)...

Derniers jours à Argentine

Assise sur une des vieilles tombes partiellement détruites datant du XVIII^e siècle, je contemple ma bonne église Saint-Martin d'Argentine ; sa travée de chœur et son clocher datent du XII^e siècle et elle possède un chœur demi-circulaire voûté en cul-de-four ce qui nous amusait beaucoup dans notre jeunesse. Elle a vu tant de bêtises de notre part, nous les enfants d'Argentine d'après-guerre ; la seconde ou devrais-je dire désormais la deuxième !

Il a de cela longtemps.

Nous sommes le 2 août 2050 et les autorités nous ont ordonné de partir d'ici. Moi, 110 ans demain !

Tout cela à cause d'un incendie qui ravage le Parc !

Je suis née ici, en 1940, sous les bombardements allemands, enfin plutôt le bruit des side-cars et autres véhicules motorisés. Alors ce n'est pas quelques flammes qui m'effraient.

J'ai dit aux pompiers que je préférais mourir sur le plateau d'Argentine avec sa végétation toujours plus aride et la disparition quasi-totale de sa faune et sa flore. Ils ont insisté mais à 110 ans, on ne me contrarie plus trop, ou pas assez pour que je cède !

Le feu a pris il y a dix jours suite à une cinquième vague de chaleur qui a fait monter les thermomètres jusqu'à +52 degrés au plus chaud (à l'ombre) et rien à moins de +35 degrés la nuit (au plus frais). « Du jamais vu ! » clamaient les journalistes, ébahis !

Moi, je me souviens bien des manifestations en faveur de mesures drastiques en 2027, 2030 et de cette grève mondiale en 2032, précédant cette nouvelle guerre, qui imploraient les gouvernants à revoir leur politique climatique. Tous les gouvernements avaient échoué à trouver et imposer des mesures aux individus, groupes industriels et autres géants du Net. On dépensait les ressources de la planète comme si nous étions munis d'un bouton de réinitialisation... un matin, le 1^{er} janvier 2037, on nous a annoncé que nous vivions à crédit sur le dos de la planète... usant cette ressource encore et encore !

Eux, les dirigeants, et nous, le commun des mortels, ne voulions rien céder de notre petite vie, de nos profits, de nos vacances à l'autre bout du monde et tout le monde refusait de payer pour son voisin.

À ce petit jeu-là, nous avons perdu... contre la Terre. Elle a décidé de nous remettre à notre place comme une sous-espèce gérée inutile à la vie terrienne ; Ce qui n'est pas faux, non ?

Cette bataille perdue, je la ressens encore plus ici, dans ce cimetière, au pied de l'église qui m'a vu baptisée, mariée et veuve.

Adieu les chants mélodieux des alouettes parties au-delà de la Méditerranée, les stridulations des cigales (cramées lors du dernier feu sur le plateau) ! Il reste bien du thym serpolet, des orpins ou des genévriers esseulés et souffrants, la voie romaine abandonnée, quelques cluzeaux décrépis et le réseau de carrières souterraines de pierre de taille où nous vivons désormais.

Car petit à petit, et après la guerre éclair, nous sommes revenus y vivre, nous y terrer pour être plus exacte. Bien après que les carriers et champignonnistes soient partis, nous avons réinvesti ce dédale de caves où les graffitis laissés nous servent de cartographie.

Je vis dans la « lardée n°11 », une champignonnière. C'est rustique mais nous y sommes organisés.

Les anciens bassins d'eau desdites champignonnières recueillent le peu d'eau de pluie ; les meulières ont été réactivées au milieu de notre forêt féérique pleine de jolies décorations faites par les quelques enfants – oui, il faut être fou pour enfanter de nos jours, mais l'espoir fait vivre le futur et ces petits nous maintiennent dans l'espérance – : des papillons en vieux journaux, des carillons en bois, des guirlandes de plumes, des reposoirs en pierre... tout est bon pour les occuper, ces petites têtes blondes... enfin, plutôt brunes. On ne se douche pas tous les jours !

Pour manger nous avons cultivé de nouveau les champignons de paris que nous avons désormais à foison. Nous élevons quelques poules, deux ou trois cochons et des cultures comestibles sur la partie la moins exposée du plateau. Nous plantons du sorgho, de la canne à sucre, du mil, quelques pieds de cacao, du café et du tabac ; quelques pommes de terre prennent racine une année sur deux... On a réappris à utiliser les herbes, les pissenlits, les orties, le pourpier ! Cela fait des recettes savoureuses avec quelques autres petits ajouts comme le peu de gibiers qui se perd encore ici. On chasse dans la forêt en contrebas qui a envahi la route de Ribérac et l'ancienne voie ferrée Thiviers-Angoulême.

Notre vie est sommaire mais nous nous entraïdons et, surtout, nous avons refusé de nommer un chef. Nous prenons nos décisions à main levée ; une main par famille. En tant que doyenne, je compte double ! Ils sont rigolos les petits jeunes nés après 2030... Ils pensent que je sais tout...

Ce matin, donc, en venant ici pour regarder mon hameau avant le grand déplacement, j'ai remarqué un dessin d'un soldat d'infanterie allemand, prisonnier lors de la Grande Guerre sur les murs des caves. Lui aussi devait se demander comment survivre ! Différemment de nous... nous les nouveaux hommes de Cro-Magnon !

Je dois avouer que j'ai le cœur gros. Le plateau d'Argentine, cette forêt magnifique, les maisons, mon église, tout cela est voué aux cendres. Les membres de la colonie partent plus au Sud, très au Sud, au-delà de la pauvre Garonne qui n'est plus qu'un mince cours d'eau. Ils pensent s'y établir quelques temps et revenir. Mais revenir où ? sur une terre qui sera longtemps recouverte d'escarbilles ?

Je ne les envie plus ces jeunes mais je crois en eux, en l'être humain de se renouveler, de se perpétuer avec l'aide et l'appui de la Terre, notre mère nourricière.

C'est l'heure ! J'entends les pleurs en contrebas de la voie romaine. C'est triste de les voir partir mais je dois rester pour veiller sur Argentine avec le mince souhait qu'une vie renaisse ici, un jour prochain, avec ou sans l'Homme.

Je serai là... mon âme ne quittera pas cet endroit que j'ai tant aimé.

Voilà un quart de siècle, j'étais domicile dans une cabane de pêcheur délabrée au bord d'un étang abandonné au cœur de ce qui était encore le bocage Limousin, à Cognac la forêt.

Mon but ? Échapper à l'effervescence d'un monde dans lequel je ne me reconnaissais plus : surconsommation et superficialité, hyper connexion et virtualisation, intelligence artificielle et bêtise humaine. À cette fuite en avant de la civilisation occidentale, je répondais en miroir par ma propre fugue : Bifurquer, prendre la tangente tant qu'il en était encore temps, rien de très élaboré dans mon esprit, plus une affaire d'intuition que de réflexion. Le survivalisme n'étant pas une option, je décidais de me bricoler une existence en adéquation avec mon état d'esprit du moment.

Je proposais donc à ce qui était encore le parc naturel régional Périgord Limousin mes services pour des prestations d'écopaturage. Quelques chèvres et moutons, une jeune chienne pour garder ce maigre troupeau et moi monté sur un vieux cheval pour guider cet équipage. J'écumais les landes et les chemins des frimas de l'hiver à la torpeur de l'été.

Décrire la série de catastrophes politiques et environnementales qui survinrent à l'orée des années 30 est impossible à énumérer tant elles furent innombrables et dégringolèrent en cascade sur nos existences. Avant ce qu'on nomme aujourd'hui le temps du « grand embrasement » le feu couvait, mais lors de cette période tout partit en fumée : Un effondrement général dans un paysage de cendres.

C'est étrange mais la disparition inéluctable du monde d'avant à laquelle nous fûmes confrontés redonna une énergie, une dignité, une capacité à agir que beaucoup trop d'entre nous avions abandonné. La plupart des gens étaient informés et conscients du dérèglement climatique, de l'effondrement de la biodiversité, de la pollution généralisée et irréversible des terres et des océans liées à nos modes de vie consuméristes. Pas une conversation lors des repas de famille ou entre amis sans aborder ces sujets pour les clore par un aveu d'impuissance. Mais après le «grand embrasement», le poison du fatalisme fut balayé par l'exigence de survivre et de reconstruire.

Depuis cette époque le climat continue à se dégrader : les étés la chaleur et la sécheresse accablent le monde végétal et animal, l'hiver les pluies incessantes et parfois torrentielles inondent le paysage et noient le moral des hominidés. Mais le bouleversement le plus brutal fut sociétale. La prise de pouvoir des partis populistes quasiment partout en Europe fit imploser l'union européenne. En France, l'instabilité politique due aux incessantes chutes de gouvernement débouchât sur une révolte populaire qu'aucune autorité ne parvint à endiguer. Les départements exsangues financièrement ont disparu, suivi des régions dépourvues d'une identité historique et géographique.

Le « grand embrasement » eut de multiples conséquences et provoqua entre autre d'importants mouvements de migrations intérieures se rajoutant aux migrations des réfugiés climatiques et économiques des autres pays. Des territoires entiers furent privatisés pour renflouer les caisses d'un état français surendetté. Dans notre secteur, Legrand fit l'acquisition de Limoges et transforma la ville et son agglomération en un immense phalanstère pour relocaliser une partie de ses infrastructures et permettre à ses salariés et à ses sous traitants de vivre décemment, dans un environnement harmonieux et sécurisé. La ville et les alentours de Saint Yrieix furent cédés à une compagnie minière canadienne qui en exploite le sous-sol à la recherche d'or, de cuivre, de zinc et d'antimoine. Une partie des populations sans ressources expulsées de ses zones privatisées, échouèrent dans nos campagnes ou elles reçurent un accueil pour le moins contrasté. La plupart de nos habitants les plus aisés migrèrent eux, vers des cieux plus clément, trouvant refuge dans des « Aires de Vie », tel est leur patronyme, réservées aux plus fortunés.

Comment réagir face à la déliquescence de nos institutions et la désagréations de repères sociaux et économiques que nous pensions immuables ? Les réponses furent multiples à surgir du chaos. Notre chance ici, il faut bien l'avouer, fut d'être un territoire ne suscitant guère les convoitises des grand prédateurs toujours avides de profits mirobolants. Livrés à eux même, les habitants toujours présents et les nouveaux arrivants durent se résoudre à l'évidence, et comprirent qu'ils devraient compter sur leurs propres ressources pour survivre et tenter de faire société.

Désormais, la solidarité était la seule réponse constructive et humainement acceptable face aux fléaux qui s'abattaient sur nos vies et menaçaient de les anéantir. Il faut reconnaître que la notion d'entraide est un trait culturel persistant dans les zones rurales même si l'individualisme conserve toujours ses partisans où que nous habitions.

L'état français assurant juste ses missions régaliennes de maintien de l'ordre et de justice, toutes les autres formes d'organisations sociales étaient en friches. L'ensemble de ces bouleversements entraîna une rupture culturelle du mode d'exercice du pouvoir. Dans chaque hameau, au sein de chaque commune, les bonnes volontés se mobilisèrent. Des initiatives isolées et disparates se rassemblèrent, souvent portées par des femmes plus rompues que les hommes aux misères quotidiennes et moins enclines à se désoler sur leur sort. Ce qui se produisit, rappelle le mode opératoire du conseil national de la résistance : des gens de tous bords politique, de toutes obédiences religieuses ou non, de tous âges, de toutes nationalités décidèrent d'unir leurs forces et leurs capacités de réflexions et d'actions.

Le pragmatisme et le bon sens succédèrent à la bureaucratie kafkaïenne et à la recherche effrénée du profit. Depuis le sens de l'initiative et du collectif se déploient dans une atmosphère d'urgence et de frénésie d'agir. Les dispositifs sitôt érigés sont diffusés et amendés selon le principe des logiciels libres. Notre mode d'existence ignore les frontières géographiques hormis les territoires privatisés d'où il est banni. Le slogan « penser global, agir local » est mis en œuvre autant que faire ce peut. La prise en compte des quatre éléments eau, air, terre, feu nous sert dorénavant de boussole sans que nous l'ayons prémédité, mais nécessité fait loi. La lutte contre et la prévention des incendies estivaux, la maîtrise de l'eau : tant de son abondance l'hiver que de sa rareté l'été, nous ont contraint à penser le feu et l'eau comme des puissances à appréhender pour les intégrer à nos modes de vies. La question de la terre, du partage et du mode d'utilisation de ses ressources, sa capacité nourricière, sont inséparables de l'air c'est à dire du climat, de son évolution qui représente la principale incertitude des années à venir.

La mise en place d'une sécurité sociale alimentaire dans le périmètre de l'ancien parc naturel régional Périgord Limousin fut notre première réalisation d'envergure. Son succès eut pour conséquence de fédérer une grande partie de la population et de dessiner l'identité écologique, économique et sociale de ce territoire qui depuis s'étend jusqu'au Confolentais au nord-ouest et englobe l'ensemble du Périgord vert à l'exception du Ribéracois, territoire tourné vers la Haute Saintonge et la Gironde. L'adoption de « Lou Pélou » comme monnaie locale complémentaire a favorisé les échanges locaux de biens, de services et de savoirs hors de toute bulle spéculative. Notre mode de fonctionnement bâti sur les initiatives locales exclut de fait toute forme de centralisme. Cependant, les cités de Saint Junien, Nexon, Thiviers et Brantôme anciennes villes portes du PNR ainsi que Nontron, Châlus Confolens et Excideuil sont les places fortes de notre entité géographique et politique. Pour renforcer cet embryon de fédéralisme nous travaillons au développement de voies de transports en commun pour les relier via le tram-train. Nous venons d'inaugurer la ligne Excideuil-Nontron via Thiviers qui reprend le tracé de l'ancienne voie SNCF. Malgré les évolutions la commune reste le socle incontournable autour de laquelle chaque hameau trame le territoire. Les communautés de communes, parfois sommées dans le passé de s'agglomérer à la hâte, ont été reconfigurées en fonction des réalités de terrain telles que les bassins versants des rivières qui de par leur tracé modèlent nos contrées.

Quant à moi je poursuis l'élevage d'animaux : En compagnie de Sébastien mon voisin et de nouveaux venus j'ai créé un élevage de chevaux. La pénurie de pétrole ayant relancé l'usage des équidés. L'abondance de notre cheptel nous oblige à transhumer sur les terres abandonnées devenues des communs. Notre petite tribu arpente ce bout de terre des bords de Vienne aux rives de l'Auvézère. Inaugurant ainsi une future tradition pastorale en Périgord-Limousin.

La coquille, été 2050

Dans un coin reculé de Dordogne, vivait un jeune homme. Les cheveux bruns et le regard vif, il regardait au loin les paysages qui, jadis, se peignaient de vert et de belles terres. Sur sa terrasse, Adam se tenait assis face aux hauteurs asséchées de son ancien village boisé. L'ombre d'un pistachier, trésor planté vingt ans auparavant, caressait son dos brûlant. Autour de lui, la terre craquait, quelques châtaigniers résistaient encore sur les collines et les maisons semi-enterrées, tapissées de vigne et de torchis, tentaient de garder la fraîcheur. Au loin, le clocher fendillé ne sonnait plus que la nuit, laissant place à un large silence. Lui, l'ébéniste d'autrefois, celui qu'on appelait Durant(1) pour son endurance légendaire, n'était plus que le reflet d'un homme lent. De son ancien temps, il taillait les noyers, exposait à Bordeaux, brillait dans les vernissages. Aujourd'hui, il ne taille plus que l'ombre en exposant son corps aux nuits fraîches. Ce n'est qu'en silence et sous les nuits étoilées qu'il peut désormais briller.

Sur son fauteuil cuivré, Adam sirote un thé dans une tasse en kaolin(2), garni de la menthe qu'il a fait sécher.

- *Il paraît que c'est bon l'été (3).* Son chat est là. Posé sur le canapé, il le regarde d'un air presque niais que seuls les chats arrivent à maîtriser. Eben. C'est une race du Bengal(4) qu'il a récupérée de sa soeur il y a dix ans. Elle ne pouvait plus s'en occuper à cause de la hausse des prix. En le regardant, Adam se dit : - *C'est vrai que ce chat mange bien, il n'a pas l'air plus perturbé que ça par la chaleur. En tout cas, pas autant que moi.*

Adam s'étend sur son fauteuil, trop fatigué pour travailler. Une fois, il était passé dans le journal local(5) pour s'être sculpté en action de course. La précision de son geste avait amené à une reproduction remarquable de l'anatomie humaine. Les traits de chaque muscle de la sculpture étaient fins et rigoureux et sur le visage, des perles de sueur à l'effet transparent tombaient du front. Sa création a remporté le premier prix à Bordeaux. Adam s'assoupit.

Trois heures plus tard, Adam se réveille la tête embourbée. Il tente de trouver sa montre, mais son chat est assis sur son bras. - *Orh ! Eben ! Je colle, tu vas me transformer en boule de poils.* Eben ne bouge pas. Adam finit par se lever.

Cette fois, sa fatigue ne le contraint pas à rester dans sa nouvelle activité préférée ; la procrastination. Il jette un oeil à son réservoir d'eau et décide de se laver.

Son récupérateur d'eau filtrante lui permet d'alimenter sa maison tout l'été. Il fait sa vaisselle, arrose son jardin et grâce à ses installations, il a pu activer des brumisateurs qui ressortent du salon. Par contre, pour les toilettes, il a dû passer au sec...

Le contact de l'eau sur sa peau le réveille un peu. Il se sent mieux. Il jette un oeil du côté de sa toiture, les bâches et l'argile protectrices de chaleur qu'il a installées il y a quelques années pour se protéger ont tenu le coup.

- *Mince, mes tomates !* Adam a oublié de les arroser avant de se laver. En effet, du côté de son potager, Adam a mis en place une butte de permaculture. Cette activité lui a rappelé son enfance dans les prés, lorsqu'il aidait son père à l'exploitation familiale. Celle-ci étant devenue un gouffre financier, il a dû se résigner à la décomposer. Comme la plupart des habitants sont devenus indépendants, personne n'a voulu la reprendre. Il a donc gardé les terres, sur lesquelles il a planté des pistachiers(6).

-*Aïe, purée !* Adam vient de se cogner l'orteil dans sa machine à laver. *Ça fait dix fois que je dois la déplacer.* Tout en sautillant, Adam finit de se sécher. Une fois sa tempête émotionnelle passée, le soleil est couché. L'air frais fait entrer un peu de douceur dans la maison et Adam va beaucoup mieux. Il décide enfin de bouger sa machine à laver. Une fois déplacée, il réveille un souvenir que même la chaleur n'avait pas effacé. Une boîte, dans laquelle il avait stocké des lettres, est tombée par terre. - *Ah ! Ma Chère Edna, qu'ils me manquent nos souvenirs d'autrefois.* Sa dernière lettre, datée de 7 mois, était restée sans réponse et lui avait été retournée.

Mars 2050, Adam

- *Je cours, j'ai chaud. Je m'abrite, j'ai chaud. Des gouttes de sueur perlent sur mon front et atteignent, à l'heure, mes paupières du fond. Ça pique. Ça pique. Je rêve de ce coin tranquille, de cet hiver pour me faire taire. Terre humide et froide dans laquelle je m'étais, bien loin de la ville et près*

des étoiles. Allongé sur l'herbe, jadis de ce parc vert, je contemple les étoiles d'un spectacle à ciel ouvert. Si maintenant je respire, minuit dix, il est temps de sortir, sortir pour prendre le temps en un instant de profiter du bon temps. Mais où sont mes mille et un château noyé au bord de l'eau ? Oh, si je peux encore d'aussitôt parler de cours d'eau.

Adam s'était fait une raison. Il ne comprenait pas ce qui clochait chez lui. Ses histoires d'amour commençaient toujours à la hauteur de ses attentes ; balades au clair de lune, repas aux petits oignons et nombreux poèmes envoyés... Il est vrai qu'il écrivait souvent les mêmes vers pour chacune de ses partenaires, mais à quoi bon en changer puisqu'à chaque fois qu'il plongeait dans les yeux de sa nouvelle protégée, il les ressentait pour vrai. - « *T'es toute ma vie, Mavie ; - Avec toi, personne ne rivalise, Elise ;*

... ».

Edna était la seule qui, pour une fois, avait envoyé elle-même la première lettre.

Juin 2045, E.d.n.a

- *Adam, chez nous il y a très peu d'habitants. Nous vivons différemment. Chacun se relaie et les maisons sentent la menthe et le figuier. L'eau nous arrive par les puits que nous avons chacun dans notre jardin, nous n'avons plus besoin seulement que de main. Tu sais, je dois t'avouer que tout ça me plaît. Vivre la nuit, manger des fruits secs et surtout, avoir découvert l'entraide. Tu savais que mon voisin était là quand ils ont pêché le plus gros silure (7). Bientôt, les chevaux seront habitués. S'il n'y a vraiment plus assez d'essence, d'électricité et que les mesures ne sont pas levées, survivre ensemble est encore possible.*

Adam savait qui elle était. C'était cette fille, rencontrée à l'atelier bois de Nontron, il y a déjà plusieurs mois voire plusieurs années.

Juillet 2047, Adam

- *Ma Chère Edna, mon Dieu qu'il est long le temps sans toi. Quand te verrais-je ma perle des près, mon océan de vallée, ma fleur, tu as autant de talent que Joséphine Baker(8) et que moi ton roi tel qu'Eugène le Roy (9). Ton regard me foudroie comme un éclat, Edna...*

Août 2047, Adam

- *...Où sont tes bras Edna ? je n'arrive plus à supporter les conditions du climat. Avant, la clim était activée à plein temps, je sentais bon de mes douches habituelles, je courais quand je le voulais. Tandis que maintenant, je me sens seul. Trop, seul. Devoir respecter des horaires d'électricité m'est trop contraignant. Puis je ne suis plus habitué à aller rencontrer des gens. Que veux-tu que je leur dise ? je n'ai plus rien...*

Décembre 2047, E.d.n.a

- *Adam, il fait déjà plus frais. Tiens bon malgré les inondations. Chez moi, ils parlent de nouvelles constructions. Certains parlent d'abris de tempête sous terre, et chez mes voisins, ils parlent de pilotis entourés de végétation robuste. Sans doute, peux-tu trouver un nouveau sport. Puis il y a Eden. N'aie pas peur des autres gens, ils sont comme toi. Tu n'as pas besoin d'avoir pour être.*

Adam avait porté beaucoup d'espoir dans cette relation, mais tous deux sans voiture et avec des transports saturés, ils n'avaient pas pu se voir. Sûrement, avait-elle fini par rencontrer quelqu'un de chez elle, se disait-il. Pourtant ce soir-là, Adam en avait marre de rester las. Il voulait faire avancer son histoire. Il prit son chat, son sac qui l'attendait dans un coin avec une coquille suspendue, sa radio solaire qui diffusait les contes du coin et sortit de chez lui, décidé à entamer la route qu'il n'avait jamais fait, sur la voie de Vézelay(10).

-Saint-Jacques, je marche sur tes pas ! se dit-il gaiement en voyant sa carte de Compostelle. Adam se souvient des descriptions qu'Edna lui avait faite de sa maison. La route, il l'avait déjà faite. C'est un peu excentré de sa carte mais dans trois jours, il y sera.

Après avoir marché la nuit, s'être assoupi dans des coins qu'il trouvait frais, parfois chez des hôtes, Adam arriva dans le village d'Edna. En quelques années, tout avait changé. Les ruelles s'animent en tombée de soirée. Elles sont bordées d'ateliers d'artisans qui recyclent les savoir-faire locaux en matériel de survie : bois, argile, cuir. La ville s'est adaptée en transformant ses places en jardins comestibles à l'ombre de figuiers, pour le plus grand bonheur d'Eden qui y adore y grimper. Des tritons refaisaient leur apparition dans un bassin qui était creusé entre des pierres. Le vivant n'avait jamais déserté, il avait seulement reculé.

Adam finit par retrouver la maison qu'Edna indiquait dans une de ses lettres. Eben sauta des bras de son maître pour rentrer par une fenêtre. - *Eben !* Adam se précipita pour récupérer son chat. Un homme en blouse blanche, le visage lisse, les cheveux tirés vers l'arrière et le regard vide se tenait devant la porte. - *Adam Gouagnant, surnommé Durand, de La Coquille ?* - *Oui, c'est bien ça,* répliqua Adam. - *Ça fait longtemps, je suis le livreur, voilà votre accès.* - *Mon accès ?* Adam se voit

remettre un badge qu'il positionne devant la porte d'entrée. Il retrouve Eben, bien décidé à lui montrer la vérité. - *Ah te voilà mon gouilla(11).*

Une immense pièce aux pierres anciennes des maisons de la région s'étendait devant lui. Au milieu, une table de bois rare sur laquelle se tenait un boîtier. -*Edna ?* Intrigué, Adam s'avance doucement. Il trouve un carnet contenant les informations de ses lettres. - *Edna, t'es là ? C'est moi, Adam, je sais que j'ai mis du temps...* Eben se tient juste à côté du boîtier. Adam s'avance assez pour pouvoir discerner les inscriptions du dessus -

E.D.N.A « entité de données néo-affectives », programme conçu pour équilibrer les besoins émotionnels des individus confrontés à l'isolement climatique ou social. Interface sensible, personnalisable, non-invasive. Adam regarde son chat, le coeur lourd, le regard vague, et repart sur son chemin. Plus tard, il fait tomber une de ses lettres. En la ramassant, un habitant lui demande - *Qui était E.D.N.A ?* Adam lui sourit, mais ne répond pas.

Lexique

1. Champion de cross-country originaire de Dordogne
2. Argile permettant de réaliser des objets en céramique, le premier gisement a été retrouvé à Saint- Yriex la perche. A donné naissance à la célèbre porcelaine de Limoges
3. Permet de s'hydrater sans ressentir les effets de la chaleur pour le corps
4. Espèce de chat descendant des chats tropicaux, résistant à la chaleur
5. Le petit journal de la Coquille
6. Arbre résistant à la sécheresse, son fruit apporte de nombreuses vertus ;
7. Le silure est un des plus grands poissons carnassiers, souvent pêché et recherché en Dordogne ;
8. A vécu dans son château à Castelnaud, un des plus beaux châteaux de Dordogne ;
9. Écrivain né à Hauteford et mort à Montignac ;
10. La voie de Vézelay est sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle ;
11. Terme local désignant de manière affective un enfant.

Note d'intention

À travers les deux pages du récit « E.D.N.A », il est exploré comment un individu isolé, confronté à la disparition de ses repères, peut continuer à vivre, à aimer et à se reconstruire dans un monde transformé par le climat.

Adam est un ébéniste, un homme autrefois tourné vers la performance et la matière. En 2050, privé de ressources, de confort et de lien humain, il dialogue avec la voix d'Edna. Cette voix devient sa compagne de solitude. Mais qu'elle soit réelle ou non importe peu, au fond, tout est question de perception. Ce qu'il croit vivre devient ce qui le transforme.

La Dordogne qui y est imaginée est réaliste, enracinée dans les savoir-faire locaux, mais traversée par des adaptations nouvelles, tels que des habitats végétalisées, de la sobriété et des liens de proximité.

Ce récit est une utopie intime, douce, et lente pour un monde réorganisé autour de la simplicité, de l'écoute et de l'acceptation de soi.

Edna n'est pas seulement un programme : elle met en reflet l'importance de la perception que l'on se fait pour continuer à avancer.

Entre deux mondes

Je regarde la photo. C'était quelle année ça ? 1950 ? Ma mère me fait signe que oui. Ils ont l'air de bien s'amuser. Où est-ce qu'ils se baignent ? C'est l'Isle, me répond ma mère, quand il y avait assez d'eau. Ah, ouais on pouvait carrément s'y baigner ? !! Je n'ai jamais vu l'Isle, en même temps, elle est à sec les trois quarts de l'année...

Un siècle nous sépare. Mes ancêtres ont connu les guerres sur leur territoire, pour nous elles sont encore au loin. Ils ont connu le travail de la terre, nous, sa préservation. Ils ont connu la mécanisation, nous, nous revenons au cheval, comme les Veilleurs, qui patrouillent à l'affût de toute fumerolle naissante. Nos ancêtres ont vécu l'exode rural, la désertification humaine des campagnes. Nous, c'est la ville que l'on fuit. La ville et sa fournaise écrasante.

Ma mère a connu le village déserté, abandonné, les maisons en ruines habitées de fantômes. Moi j'ai connu l'installation d'une piscine et les touristes, les belles maisons rénovées – par les étrangers venus chercher la chaleur sèche de l'été – les rires des enfants, le mien, puis ceux de mes propres enfants. Je les regarde patauger gaiement dans les mini flaques d'eau sur la pierre. La roche. La fameuse roche de Saint-Paul-La-Roche, commune frontalière du Parc. Le système de rafraîchissement connecté a remplacé la piscine. Mes enfants, vaporisés par les brumes d'eau, et aspergés de temps à autres, par des jets surprises, s'y amusent comme des fous. Et en toute sécurité !, ajouterait ma mère. On est bien, malgré l'air chaud. Ce mois d'avril est vraiment très agréable.

Deux Veilleurs du Parc se sont approchés sur le chemin, avec leurs chevaux. Ma mère repose la boîte de photos et se lève pour leur parler. Son pas ne crisse pas encore sur l'herbe, l'air reste humide. J'entends quelques mots de leurs échanges : chemins balisés, points d'eau, bon fonctionnement... Alors machinalement je tourne la tête vers la forêt. Elle est là, à quelques mètres. Si près et pourtant si loin. Entre les espèces protégées et la crainte des incendies, même les habitants doivent prévenir la mairie s'ils veulent s'y aventurer, quitter les chemins balisés, donner leur itinéraire et leurs heures de départ et d'arrivée prévisionnelles. Elle est devenue un no man's land. Ou presque. Seuls les Veilleurs en sont les gardiens, l'entretenir et permettre de générer des revenus, pour le Parc, par le biais de la sylviculture. Ici tout revient au Parc, il n'y a plus de revenus privés. C'était la condition pour garder la maison et rester membre résident. C'est vrai qu'on est dans une autre société. Un monde d'échanges. Enfin, dans les Parcs naturels en tout cas !

Sous la photo, dans la boîte, il y a un dessin. On y voit le toit d'avant. C'est quoi ? demande Myrtille, ma fille, qui s'est approchée. Je sens la fraîcheur de son petit corps. C'est le toit de tuiles. On ne le voit plus maintenant qu'il a été végétalisé, de part et d'autre des panneaux solaires. C'est joli !, s'écrie-t-elle. C'est une jolie couleur, on dirait celle de la terre. Oui, c'étaient des tuiles en terre cuite. Je lève les yeux. C'est vrai que maintenant, ici, tout est vert. Cette partie du Périgord porte bien son nom.

Les Veilleurs s'éloignent. Ma mère revient, elle flotte dans l'air avec sa robe de coton. Même les vêtements doivent être en fibre végétale naturelle. Les règles du Parc. Je me dis que mes enfants ne connaîtront sûrement jamais le Parc sans frontières. Il y aura toujours des fouilles à l'entrée. Tout ce qui représente un déchet potentiellement non recyclable, ou un objet de déclenchement de feu, est écarté. Là où il me fallait une journée pour descendre du nord, il me faut maintenant trois jours. Tram, train, passer les différentes frontières des zones protégées, et puis une fois arrivés, il nous faut attendre la voiture à cheval, aller au centre de la commune et de là, c'est une autre voiture à cheval qui

nous amène jusque Curmont. Mes enfants adorent. Nous rencontrons tellement de monde sur le trajet ! Quand je pense que Saint-Paul-La-Roche était un village paumé, désert ! Maintenant il y a du monde partout ! Il faut des bras pour tout. Et puis sans Internet, sans les Réseaux, les gens sont davantage dans la convivialité.

Un hélicoptère trahit cependant ce retour aux sources. Les rondes ont commencé à s'intensifier. On sent qu'on se rapproche des mois difficiles. Ici les orages d'été sont de plus en plus violents, et les risques d'incendie dus à la foudre, sont multipliés.

J'ai peur pour maman. C'est la première fois depuis dix ans qu'elle va passer l'été ici. Avec l'aide des Veilleurs, elle a aménagé quatre pièces dans l'ancienne cave avec un système d'aération hautement performant, et la cellule de caméras. La cellule, une autre contrepartie à l'aide prodiguée. Les Veilleurs vivent de l'échange. « Et ça, personne ne l'a vu venir ! », répète ma mère à qui veut bien l'écouter. En attendant, elle va devenir Résidente-Veilleuse cet été, et en accueillir aussi. Elle va les aider à regarder la forêt : à guetter tout risque naissant et donner l'alerte le cas échéant. L'intelligence artificielle aide à détecter les images de fumée ou de flamme, y compris l'élévation soudaine de la température au sol. Il faut des yeux maintenant, malgré l'armada de Veilleurs qui débarquent l'été dans le sud en provenance des Parcs plus au nord. L'année dernière, un incendie a tenté de ravager l'extrême sud de la France. Heureusement qu'il a démarré dans un Parc, c'est grâce aux Veilleurs qu'il a pu être pris à temps. Mais on manque d'yeux. La chute démographique n'aide en rien. Maman dit que c'est la meilleure des sectes. Je la gronde quand elle dit ça. Mais c'est vrai qu'ils sont un peu à part.

Tom éclate de rire, il a éclaboussé sa sœur : « C'est toi le feu ! » Il est encore petit, mais il joue déjà de plus en plus à être Veilleur, avant de le devenir pour de bon, s'émanciper, et donc s'éloigner. Je l'imagine voyageant à travers le monde, pour en découvrir les zones protégées. Peut-être reviendra-t-il s'installer ici ? Nous aurions alors de la chance qu'il fasse partie de notre cercle proche car beaucoup maintenant choisissent d'être nomades. Ils cheminent de Parc en Parc, à pied, quelques fois en voiture à cheval, avec leurs petites familles.

Dix ans en arrière, les messageries électroniques, nous permettaient de rester en contact. Seuls les systèmes de préservation et d'exploitation de la nature ont droit au numérique dorénavant. C'est tellement énergivore en eau et en électricité. Le courrier postal a repris de l'ampleur. Ce monde a bien changé pour moi. Pour maman c'est une cure de jouvence, elle a retrouvé le monde dans lequel elle a grandi, à peu de choses près. Pour moi ce n'est qu'une succession de ruptures.

Nous profitons de cet après-midi calme et paisible pour faire du tri dans le passé figé sur papier : les photos et les dessins. Maman a décidé d'aller au centre et parler avec les anciens. Ça leur fait du bien, et elle aime beaucoup travailler avec eux sur l'écriture des archives. Elle va les aider à raconter leur histoire. Elle s'entraîne en écrivant la sienne : elle est devenue Résidente il y a dix-sept ans. Dans le Périgord-Limousin, pour obtenir le titre de Résident, il faut y être à minima huit mois de l'année, complets, sans absences. Et bien sûr comme dans tant d'autres Parcs, il faut aider aux tâches communes : s'occuper des enfants, donner des cours, aider aux travaux paysagers qui sont encadrés par les Veilleurs. Participer aux décisions, laver le linge. Une sorte de grande communauté en quelques sortes.

Je fais partie de la génération du point de bascule, la génération de la fracture. Nous aurons connu des bouleversements inégalés. D'une société globalisée, nous sommes passés à une myriade de micro-sociétés, chacune essayant de retrouver une symbiose avec la nature. Notre présent, à nous, nous met toujours en mouvement, et dans quelques temps, je remonterai plus au nord avec Tom et Myrtille, rejoindre leur père Veilleur sédentaire.

Mais cette année, Maman ne nous suivra pas. Cela m'inquiète, tu ne vas pas te sentir un peu seule cet été ? Elle sourit et tente de me rassurer. Il y a toute une vie nocturne organisée ici. C'est différent. On ne vit plus que la nuit. C'est dans ce créneau que l'on voit du monde, que l'on circule. Toutes les trois semaines, un grand rassemblement est organisé à la mairie. Mais s'il t'arrive quelque chose ? Tu oublies qu'il y aura deux Veilleuses avec moi. J'ai peur que tu aies chaud. Elle rigole. Même s'il fait

plus de 50°C au soleil, dans ma cave il ne fera que 22°C max ! J'aurai presque froid. Moi ça ne me plaît pas.

Jusqu'à mes vingt ans, cette saison a toujours pris une coloration joyeuse, le temps des loisirs, des ami-e-s, le temps de la convivialité. Aujourd'hui, c'est tellement différent ! L'été arrive comme une menace, un temps angoissant, inquiétant où il nous faut être vigilant. Je ne sais pas pourquoi elle tient tant à rester ici cet été.

Elle dit qu'elle est au crépuscule de sa vie, et que c'est maintenant qu'elle doit vivre cette expérience. Peut-être que d'ici quelques années, elle n'aura plus la force de descendre du nord. Alors, avant d'aller rejoindre les étoiles pour de bon, et de veiller sur nous d'en-haut, elle va veiller pour nous ici, et regarder les étoiles d'en-bas, du Parc, du Périgord, de Curmont.

L'épisode caniculaire entame sa 2^{ème} semaine consécutive. Aujourd'hui il fait particulièrement chaud en ce jour du 16 août 2050, le thermomètre monte jusqu'à 45 degrés sur le petit village d'Étouars. L'atmosphère étant particulièrement étouffante, Marion décide de se replonger dans l'écriture de son journal. Elle attrape le petit carnet en cuir bleu sur lequel on peut lire "Océane" en lettres dorées, détache le ruban rouge qui ferme l'ensemble et entame la lecture de quelques écrits passés.

11 décembre 2043: je suis enceinte... C'est en pleurant que j'aligne ces mots puissants sans réellement pouvoir définir mes émotions du moment. Peut-être est-ce de l'inquiétude, de l'excitation, de la joie ou le soulagement d'avoir enfin réussi, peut-être que c'est tout cela à la fois. Je suis tellement heureuse...mais tellement stressée également. J'aimerais une fille. Jonathan n'est pas encore au courant, je lui annoncerai ce soir quand il rentrera du travail. Beaucoup de choses se bousculent dans ma tête, nous ne pouvons pas rester sur Paris c'est une certitude, la pollution est telle que l'on découvre chaque jour de nouvelles conséquences liées à cet air irrespirable. Je pense que je vais retourner dans le Périgord, me rapprocher de ma famille. Je veux que mon enfant puisse s'épanouir autrement que dans le bruit, le béton et la pollution. Je souhaite qu'il puisse s'émerveiller de ces plaisirs simples auxquels devenus grands enfants, nous ne prêtons même plus attention. Que son enfance soit bercée par la beauté d'un chant d'oiseau, par la douce mélodie du vent qui caresse les feuilles des arbres, la poésie d'un coucher de soleil ou encore l'immensité d'un ciel étoilé.
J'ai suffisamment gravé sur le papier mes craintes pour aujourd'hui, je reviendrai de nouveau vers toi cher journal lorsque l'excitation se sera tue et que j'arriverai à organiser un peu plus mes émotions.

14 septembre 2044: Océane, ma puce, est née le 07 septembre à 10h32, il fallait que je te le partage. Tenir sa minuscule main, l'avoir tout contre moi et l'entendre se calquer sur ma respiration pour s'endormir m'a fait prendre conscience du lien éternel qui nous unissait et qu'il était désormais de mon devoir de la protéger envers et contre tout malgré l'épuisement qui se fait déjà sentir. Nous avons prévu de déménager bientôt, enfin, le petit village d'Étouars en Dordogne sera notre destination, tout proche de mes parents, à une dizaine de kilomètres de Piegut-Pluviers. J'ai hâte de quitter cet enfer parisien, je ne peux tout simplement plus le supporter. Comme pour appuyer ma décision, le sommet scientifique d'urgence pour le climat a conclu à un dépassement alarmant des prévisions sur l'élévation de la température, il fut donc décidé le mois dernier que le SCA (Suivi de Consommation Actif) entrerait en vigueur prochainement. Le principe est un suivi permanent de tous les services numériques (transport, électricité, achats par CB, banques etc...) et une régulation si besoin pour limiter les dépenses de chacun et espérer réduire la pollution individuelle. Sur le papier, cela semble être l'une des solutions les plus viables mais en écoutant ma puce je ne peux m'empêcher de me questionner sur son avenir. Comment vivra-t-elle son adolescence? Comment pourra-t-elle s'épanouir en tant que jeune femme si elle a envie d'expérimenter sa jeunesse ailleurs? Connaîtra-t-elle la liberté ou devra-t-elle briser ses rêves pour avoir fait exister les nôtres. Marion se perd quelques secondes dans ses songes des événements passés, esquisse un sourire puis prend son stylo à plume pour coucher sur le papier ses pensées de la journée.

16 août 2050: ça fait quelques mois que je ne t'ai pas donné de nouvelle cher journal, tout va bien. Océane va rentrer en CP, elle semble tellement épanouie ici. Elle est au jardin avec son père, les matinées sont encore supportables donc elle en profite un maximum avant de s'enfermer toute l'après-midi pour dessiner ou colorier cette nature qu'elle aime tant. Nous avons récemment adhéré au programme périgourdin "terre en commun" pour partager le jardinage sans pesticide avec nos voisins mais également construire ensemble une petite ferme avec une jument, des poules, un coq et quelques chèvres pour subvenir à nos besoins alimentaires primaires. Le Périgord a mis en place un programme d'activités périscolaire auquel Océane va pouvoir participer dès la rentrée, par fortes chaleurs, tout comme l'école, ces activités n'ont lieu que la matinée. Elle y apprendra la fanéoculture et sa réutilisation des

déchets organiques, l'observation des arbres et la reconnaissance des plantes comestibles, l'entretien des parcs et des étangs pour les sensibiliser dès le plus jeune âge, la construction de réservoirs à eau de pluie pour sauvegarder le cycle d'un élément qui se fait de plus en plus rare, la création de cabanes à oiseaux pour protéger ces nombreuses espèces en voie de disparition et à prendre soin des ruches pour aider ces abeilles essentielles à notre survie. Je suis heureuse qu'Océane puisse grandir ici car c'est uniquement par cette éducation que nos enfants ont une chance de ralentir nos excès pour enfin se permettre de rêver à une nature qui pourrait guérir. Je ne sais pas si un jour tu liras ces lignes ma chérie, peut-être que c'est ce que j'espère au fond pour ne jamais devoir affronter ce jugement qui m'endeuillerait l'âme. Certainement qu'un jour, toi aussi, tu transmettras la vie. Rappelle-toi qu'il n'existe pas de plus beau cadeau mais que l'épreuve est des plus difficiles. Je veux que tu saches que ta maman t'aime, qu'à jamais nos cœurs sont liés et que je suis désolée et te demande pardon. Pardon pour l'insouciance de t'avoir légué cette terre en souffrance, pardon d'avoir blessé ton enfance le temps d'un espoir qui s'écrit dans l'urgence.

Et je longerai le sentier.

Lo Gran (Le Grand Feu) est né à l'ouest de Rochechouart. Gardien de la vallée de la Graine, le Roc du Boeuf est une pierre folle qui branle lorsque le sol tremble. Le 12 juin 2040, vers 17 heures, un séisme de magnitude 7,2 résonne dans toute la vallée. Le bloc de granit décroche et roule vers le fond de la vallée en raclant

profondément la falaise. Des gerbes d'étincelles inondent les taillis desséchés par un printemps sans pluie.

Le feu avale la forêt de Rochechouart et fait route vers le sud et l'ouest. Villes, villages et hameaux sont réduits en cendre. Le monstre meurt en arrivant aux plages de l'Atlantique.

Les survivants se réfugient sur les côtes qui deviennent des zones surpeuplées aux violences et aux épidémies dévastatrices. Dix ans plus tard la population de la Nouvelle Aquitaine a diminué de soixante-cinq pour cent.

Des gouvernements régionaux illébéraux se mettent en place et organisent la vie des camps de réfugiés.

Après l'urgence, on pense le futur. Les **Zones de Singularités Territoriales** sont créées: des drones quadrillent systématiquement le territoire. Des secteurs de renaissance, des îlots épargnés sont cartographiés et un corps d'éclaireurs est mis en place. Ils arpentent physiquement le terrain, zone après zone, et dressent un rapport d'intérêt, évaluant de possibles retours des populations.

Sékou Morazan, éclaireur senior, reçoit pour mission d'explorer le périmètre de St Auvent en Haute-Vienne.

St Auvent, 21 juin 2050

Le taxi-drone me dépose lentement au centre de la place de l'église. Je dois me rendre sur le site de Notre Dame de la Paix où les robots volants ont repéré une forte activité biologique dans ce secteur enchâssé et potentiellement épargné.

Les gravats des maisons incendiées recouvrent le sol calciné des ruelles désertées. Il n'y a plus aucun habitant vivant dans la commune. J'avance lentement dans un dédale de bois noircis et délavés par les pluies printanières. Vol de corbeaux sur ma droite dans le ciel orangé.

Une renarde et ses petits traversent devant moi dans une relative indifférence. Ils entrent dans la supérette par la baie vitrée éventrée. Les carcasses de voitures sont devenues récifs où ronces et lierres enfouissent les dernières traces de couleurs vives et métalliques.

Le lavoir accroché à la pente est rempli d'une eau noire de suie. Les lentilles vert cru parsèment ce bouillon de sorcières. Dans la grande plaine, face au château tête nue: un grand chêne. Le feu n'est pas arrivé jusqu'à lui. Flèche de verdure, îlot de vie dans ce désert obscur.

L'aire de jeu a fondu. Les couleurs acidulées se sont mélangées en un marron sale et dégoulinant. Seule reste la structure métallique qui ressemble au squelette d'un animal préhistorique inconnu.

Je prends le sentier caladé qui longe le coteau. Le sol de la forêt de cierges noirs est couvert d'un vert agressivement fluorescent.

La Gorre est pleine des averses cévenoles de la semaine dernière. La passerelle n'a pas résisté. Je traverse au moins profond; l'eau glacée pénètre mes bottes. Des petites truites jouent dans les remous. Je remonte difficilement le sentier qui disparaît sous les coulées de boues séchées. La route vers «la Côte» a fondu. Les coulées noirâtres de lave de bitume s'écoulent en langues boursoufflées. Je m'enfonce dans le sentier qui trace vers la vallée profonde. Au fur et à mesure de la descente, la

végétation devient plus dense. *Lo Gran*, propulsé par des vents extrêmes, est passé d'une ligne de crête à l'autre sans trop brûler le fond.

Je retrouve la Gorre au plus bas de la vallée. J'avance lentement, attentif au plus léger bruissement. Plusieurs éclaireurs de la ZST ne sont pas rentrés de missions. Aucun drone de secours n'a retrouvé leurs traces. Les rumeurs s'entrelacent aux légendes ancestrales peuplées d'êtres hybrides et de puissances naturelles vengeresses.

Un banc et de simples troncs coupés forment un demi cercle face à une statue de la vierge de la Médaille Miraculeuse. La mousse recouvre le sanctuaire d'un voile vert. La statue est voilée d'une épaisse couche de suie; devenue Vierge Noire en attente de pèlerins. Je frotte avec mon doigt la pellicule sombre et grasse: un peu de bleu refait surface. Les pots de fleurs en plastique, disposés autour du socle ont fondu. Je pense à de la glace au chocolat oubliée un après midi d'été sur une nappe verte.

J'avance sur le large sentier qui serpente avec la Gorre. Des potamots recouvrent à demi un pont de bois effondré au fond de la rivière. Fougères, lierres, mousses, sorbiers, houx ont reconquis les pentes. Les troncs noircis des chênes et des hêtres laissent pointer de jeunes rameaux aux feuilles vert acide.

Plus au sud, la chapelle a perdu son toit de chaume. Les lianes de ronces enserrant la charpente tressant une voute urticante et protectrice. Les vitraux ont étrangement résisté, protégés par l'épaisseur des murs de pierres. Je pénètre le monochrome ébène. Les fleurs artificielles ont toutes fondu. Elles sont les seules tâches colorées. La cire blanche des cierges dégouline sur le sol uniformément gris.

Je fais le tour de la chapelle, soulevant délicatement les médailles et les chapelets pendus au mur. Je frotte la suie pour retrouver l'image ou le message votif. Une suite d'empreintes animales, régulières, ovales, les deux doigts du milieu alignés, traverse la chapelle vers l'autel. L'animal s'est arrêté et s'est assis là. Chien ou loup ?

Je vais vers la porte quand je perçois un mouvement dans les broussailles renaissantes. Je stoppe. Accroupi, j'observe la lente démarche d'une silhouette massive et grise.

Loup ou chien ? De nombreuses meutes de chiens marrons quadrillent la Zone. J'attends le souffle discret.

Je remonte vers le haut du coteau pour observer. La statue de Notre Dame de la Salette pose la tête dans ses deux mains, le dos courbé. Position de désespoir face à notre aveuglement imbécile et dévastateur.

A ses pieds git la dépouille d'un loup éventré, les quatre pattes écartées et traversées par quatre pieux de bois. Le sacrifice est récent. Les drones ont détecté plusieurs petits groupes humains sillonnant la Zone.

En face s'ouvre en demi cercle le sanctuaire principal, superstitieuse copie de la grotte de Lourdes. Les bancs, en demi cercle face à la roche et à l'autel, sont recouverts d'une épaisse mousse. Les suies, dégoulinantes de l'â-pic, ont zébré le chœur de la chapelle de plein air. La vierge balafrée trône au-dessus d'un parterre végétal foisonnant et conquérant.

Sur la droite, dans les entailles de la roche, se joue la procession grotesque des bondieuseries ravagées: gourdes d'eau bénite liquéfiées devenues vierges aux visages hurlants, plaques de remerciements fêlées, angelots démembrés qui toujours sourient, petits tas de grains de chapelet ... La grotte miraculeuse est devenu lieu de sabbat.

Derrière moi j'entends un souffle, un grondement qui s'amplifie et se multiplie. Les loups sont là, autour du sanctuaire. Lentement, courbé, je marche vers l'ouest.

Je cours dans la pente qui monte vers la statue de Rita entre la haie de peupliers; crayons noirs sur tapis vert. Le souffle me manque et mon regard s'emplit lentement de rouge. Je les sens juste

derrière moi. Ils marchent solennellement, certains que je ne leur échapperai pas. Je trébuche sur un tesson de vase. Je n'ai plus la force de me relever; j'avance à quatre pattes et m'effondre la main effleurant le bas de la robe de Rita. Je me retourne sur le dos pour leur faire face. Leurs yeux jaunes fixent ma gorge avec une sereine attention. Le plus grand approche tendrement son museau et ouvre

lentement la gueule. Rouge sang

« Et merde ! ». J'enlève et je jette sur le canapé le casque de réalité virtuelle. Je n'arrive jamais à terminer complètement cette SIMUL Post Apo. Meute de loups mutants, coulée de boue, incendie dans une grange, effondrement de ruines... Je suis en sueur; émotion du jeu plus après-midi caniculaire. Dans la cuisine, je bois un reste de bière tiède et sans bulle. Dehors, une odeur de bois brûlé. Martin le voisin est au BBQ; étrange à 17 heures.

Je sors sur la terrasse. L'horizon Nord est orange.
Un panache de fumée blanc sale monte vers le soleil qui se

voile. Rochechouart brûle.

Et si c'était nous ?

Couplet 1

Dans le creux des vallées, le ruisseau s'est tu,
Les étangs se sont asséchés, la terre a craqué,
Sous un ciel plus lourd, la chaleur a tout vaincu,
Les chênes se meurent, et l'ombre s'est volatilisée.

Refrain

Et si c'était nous, les derniers à rêver,
À chercher l'eau dans nos mains desséchées ?
Et si c'était nous, à compter les étoiles,
Dans un ciel brûlant, où plus rien ne s'installe ?

Couplet 2

Les saisons se dérobent, le printemps s'est enfui,
Les récoltes fatiguées ploient sous le vent amer,
Les nuits brûlantes rongent le sommeil enfui,
Les enfants apprennent la pluie dans un vieux cahier.

Refrain

Et si c'était nous, les derniers à rêver,
À chercher l'eau dans nos mains desséchées ?
Et si c'était nous, à compter les étoiles,
Dans un ciel brûlant, où plus rien ne s'installe ?

Couplet 3

Nos jardins solidaires puisent au goutte-à-goutte,
L'espoir danse encore, fragile, entre les pierres,

On réinvente la vie, là où tout s'essouffle,
Nos voix s'élèvent, unies contre la poussière.

Couplet 4

Dans ce Périgord-Limousin en Occitanie, nos racines résistent,
À l'écho des temps anciens, aux souvenirs tenaces,
Nos mains bâtissent un futur plus optimiste,
Entre le vent sec et les feuilles qui s'enlacent.

Pont

Alors, dis-moi, dans ce miroir qui se brise,
Quelles traces laisserons-nous, au-delà des crises ?
Saurons-nous aimer la terre, avant qu'elle s'efface ?
Ou fermer les yeux, devant ce feu qui embrase ?

Refrain final

Et si c'était nous, les derniers à rêver,
À chercher l'eau dans nos mains desséchées ?
Et si c'était nous, à compter les étoiles,
Dans un ciel brûlant, où plus rien ne s'installe ?

Éternité

Chaque fois que les plus jeunes de la communauté m'appellent « vieux Hobbit », ils me font revenir en mémoire cette époque inconnue d'eux où tout a soudainement basculé. Mes compagnons et moi avons certes anticipé un changement du climat de cette région qui s'appelait alors Parc Naturel Régional du Périgord-Limousin, mais jamais nous n'avions imaginé qu'il s'agirait d'un aussi colossal chambardement. Nous avons creusé des abris loin de tout bourg pour bénéficier d'une température stable à peu de frais quelle que soit la météo, mais pas pour nous abriter d'une nature démente. Nous savions qu'étangs et rivières nous assureraient boisson et nourriture, que des potagers et quelques techniques éprouvées de conservation, suffiraient à garantir notre alimentation. Quant aux essences forestières, nous espérions qu'elles s'adapteraient aux nouvelles conditions climatiques. Sauf que les premières tornades furent si violentes que de très nombreux arbres ont été soit déracinés, soit brisés net en leur milieu. À Bussière-Badil, les tuiles se sont envolées comme pétales au vent. Un violent tremblement de terre aurait fait moins de dégâts en aussi peu de temps. À elle seule, la première tempête a détruit toute possibilité de survie. Ce fut l'Apocalypse ! Plus de toits, plus de fenêtres, plus d'eau potable, plus d'électricité, plus de potagers. Quant aux routes, elles étaient inondées car aucun des fragiles barrages n'a résisté. Durant quelques minutes, les eaux du Banaret ont envahi la place de la Pile, puis reflué et doublé la superficie de l'étang éponyme. Quant à son affluent, non seulement il a emporté le lavoir, mais le passage sous la place du soldat inconnu étant trop étroit, il a tout emporté. C'est qu'en amont les étangs étaient de volumes plus conséquents. Il y eut paraît-il des violences extrêmes lors du pillage de l'Intermarché de Piégut, et des équipées meurtrières de chasseurs qui voulaient s'emparer des stocks de survivalistes tapis dans les forêts proches d'Abjat.

C'est troublant d'y penser : depuis des années, *tout le monde* « savait » qu'un jour nos climats seraient à leur tour bousculés. Moins nombreux étaient ceux qui osaient imaginer l'effondrement *effectif* de l'ordre socio-économique, à l'instar des déroutes actuelles dans les pays les plus faibles. Or, c'est bien ce qui est advenu dès que les stations d'essence ne furent plus approvisionnées suite à la destruction des raffineries. Nous « savions » *tous* ... sans savoir *vraiment* ! Peut-être que le fait de catégoriser les informations nous faisait gommer les liens qui toujours unissent les parties. Ainsi, les horreurs perpétrées par Tsahal à Gaza ou les incontrôlables chaos haïtien, soudanais, vénézuélien, ... nous empêchaient de hausser nos consciences jusqu'à ce point de vue global et pourtant décisif : *toutes* les cultures humaines étaient alors *ivres* de l'excès de ressources en énergies fossiles.ⁱ Quant à Poutine, Trump et Xi Jinping, à force de les percevoir comme des tyrans, nous n'apercevions pas qu'ils étaient surtout des symptômes, des arbres qui cachaient les forêts : des sociétés en plein désarroi suite à une overdose de stimulants énergétiques.ⁱⁱ Enfin, le *système-Terre* dans toute sa globalité, comment aurait-il pu résister au renvoi de CO₂ dans l'atmosphère à une vitesse 150.000 fois plus rapide que son temps d'accumulation dans des arbres ?ⁱⁱⁱ Les preuves du Délire universel ? Les voici : sans charbon, pas de sidérurgie au niveau industriel, pas de canons en quantité pléthorique, pas de 14-18. Sans pétrole, pas d'avions ni de tanks, pas de cohorte de bateaux de guerre^{iv}, pas de 40-45. Bref, sans énergies fossiles pas de guerres, ni de surpopulation. ... Ni les Trente Glorieuses dont ma génération a bénéficié comme si elles allaient de soi. Bref : qui Peut, Veut ! Simple non ? Trop simple ? Et alors ? Il suffit que ce point de vue rende compte des événements, non ? En fait, plus encore que la catégorisation, il est une source d'aveuglement intime qui rend compte du caractère *naturel* de notre acrasie : savoir que nous mourrons ne nous empêche pas de vivre selon le contexte LOCAL, par définition. Valable au plan individuel, ce constat implique notre inévitable indifférence face à l'extinction de ... notre espèce. Dès lors, l'appel du GIEC à diminuer nos émissions restait vain et l'humanité a continué de vivre comme la veille. Pourtant, un bref examen de cette

injonction aurait suffi à en apercevoir la paradoxale duplicité : à la fois absurde d'un point de vue *logique*, et *opportune* par son effet anesthésiant à *court terme*.^v Car enfin, dès lors que l'extrême stabilité chimique du CO₂ le maintien éternellement dans l'atmosphère, il était aberrant de soutenir que nous devons *diminuer* l'usage des machines. Un niveau d'utilisation stabilisé aurait fait perdurer les dégâts constatés déjà à cette époque. Quant à arrêter, c'était évidemment impossible. Comment l'humanité aurait-elle vécu sans machines ? Autant recommander à un malade d'arrêter de respirer pour guérir ! Conclusion : la fonction *culturelle* de la science était de créer les artefacts indispensables au maintien de l'ordre social.^{vi}

Mais pourquoi la météo s'est-elle emballée à ce point ? Les plus vieux d'entre nous pensent que la circulation thermohaline s'est arrêtée,^{vii} et que cette interruption a chamboulé d'un coup *tous* les climats. Dès lors que ces courants océaniques se sont interrompus, la chaleur d'origine solaire absorbée sous les tropiques a cessé d'être véhiculée jusque sous nos latitudes par voie maritime, notamment par le Gulf Stream. Mais ces calories ne pouvaient demeurer autour de l'équateur. Elle a donc dû se diffuser par la voie atmosphérique. Or, les seuls premiers 10 mètres d'eau océanique peuvent emmagasiner autant de chaleur que ... toute l'épaisseur d'atmosphère au-dessus !^{viii} Les innombrables tourbillons des courants marins ont ainsi été remplacé par un nombre considérable d'ouragans de puissances jamais atteintes. Dans la foulée, le cycle de l'eau s'est complètement emballé et a mis notre beau Périgord-Limousin sans dessus-dessous.

Ces quelques lignes écrites sur des feuilles de papier jaunies, aucun des petits Hobbits ne les liront jamais puisqu'ils ne lisent ni n'écrivent. Je les rédige pour continuer de penser ce monde qui n'est plus. D'ailleurs, quand nous racontons ce passé à ces merveilleux mômes, ils les entendent comme nous recevions naguère les histoires de fées. La plupart du temps, ils courent nus vu les températures clémentes. Et ils partent souvent chasser avec les plus expérimentés. Par de patientes observations de leurs frères animaux, ils ont appris à sélectionner les plantes et les baies qui désormais remplacent les légumes de nos défunts potagers. Mais ce qui les distingue *essentiellement* de nous, c'est qu'aucun d'eux n'est ... un individu. Ensemble, ils n'ont qu'un seul nom : Hobbit. Selon le contexte indéfiniment changeant, ils s'attribuent des qualificatifs qui oblitèrent temporairement leur nom commun. Pour tenter de rendre compte de ce constat déconcertant pour nous, mais visiblement vécu par eux, je dirais que le terme « un », chez eux, n'a pas la qualité d'unité.^{ix} « Chacun » n'existe que dans la mesure où « il » exerce « son » rôle dans le jeu des relations.^x D'un homme ils pensent et disent « l'autre homme ». En fait, « un » est toujours une fraction de deux qui n'a pas qualité d'unité mais d'altérité. À nous il est plus aisé de dire qu'« il » est élément d'un couple, et que cette paire joue, dans toutes les constructions de leur étonnant esprit, le rôle d'« unité » de base.^{xi} Peut-être cette mentalité si étrange fait suite à l'abandon de la parentalité biologique au profit de celle de la communauté toute entière. C'est que, désormais, pour eux comme pour nous, ce qui advient à l'« un » advient à tous, et ce qui advient à la communauté advient à « chacun ». Il semble qu'ils ont ainsi progressivement élaboré un langage bizarre qui ne leur permet plus de dire avec précision « je ».^{xii} Ne parvenant plus à distinguer entre « corps » et « esprit, je crois pouvoir noter enfin – et c'est le plus fascinant – qu'il n'y ait plus en eux aucune idée d'anéantissement dans la mort.^{xiii}

Postface

Ce conte est à la fois extrêmement dystopique et, en son terme, utopique.¹ De plus, il mélange fiction et réalisme puisqu'il rappelle l'injonction du GIEC à la baisse des émissions de CO₂, mais aussi l'annonce de l'arrêt de la circulation thermohaline dont l'affirmation de l'imminence est totalement aberrante. Le message sous-jacent est donc que même les déclarations des sources considérées *a priori* comme les plus fiables, doivent être prises avec circonspection. Dit plus clairement : les instances internationales qui publient les résultats des climatologues n'ont pas pour fonction de dévoiler le sort qui attend l'humanité, mais de maintenir autant qu'elles le peuvent l'ordre psycho-économico-social existant. Bref, qu'il est temps de se poser soi-même la question de cet avenir en usant de sa propre Intelligence Naturelle. Il est également urgent d'arrêter de penser par catégories, de cesser de focaliser son attention sur les seuls phénomènes climatique pour enfin voir que *tout* est lié. Bref, voyons maintenant que la situation mondiale peut être caricaturée en ces termes : non seulement l'humanité est « accro » aux énergies fossiles, mais celles-ci l'ont dotée de pouvoirs tels qu'elle en est ivre. Ainsi deviennent transparents les agissements de Trump, Poutine ou Xi Jinping qui ne sont pas des personnes mais des symptômes du délire de *toutes* les cultures.

J'ai pleinement conscience qu'un tel message va à contre-courant des idées reçues et autres opinions communes transmises sans recul analytique. Je suis loin d'être convaincu qu'il est souhaitable de diffuser ce conte tant ses descriptions de l'avenir sont angoissantes. Je comprendrais donc que vous renonciez à le diffuser. Cependant vous êtes membres d'une équipe ayant en charge la gestion d'une région particulièrement apte à subir les dommages qui finiront par l'atteindre, et moi j'ai été doté par la Nature d'un tempérament incapable de renoncer à chercher une issue favorable même très improbable². Dès lors, je suis assez déraisonnable pour espérer que certains d'entre vous auront perçu la demande implicite d'examiner collectivement ces deux questions littéralement vitales : **1. Où va-t-on ... vraiment ? 2. Y a-t-il une voie pour anticiper cet incertain avenir ?**

Toutefois, en vertu même du caractère vitalement local de toute Vie, il est fort peu probable que vous me contactiez pour participer à un tel examen. Je vous serais alors très reconnaissant de me faire part de votre appréciation de ce conte apocalyptique.

Prenez soin de Vous

ⁱ Que les humains cherchent à faire porter par d'autres – humains ou machines – leurs propres dépenses énergétiques est **naturel** car conforme à cette Loi qui encadre TOUT changement : le Principe de moindre action (voir Wikipedia). Dès lors, dans certaines conditions favorables, il était inévitable qu'un jour l'épuisement d'une ressource énergétique (le bois), pousse certains à la remplacer par un équivalent, voire une ressource plus aisée à exploiter. Ce fut, successivement : charbon, pétrole et gaz.

ⁱⁱ Le moteur de l'Évolution darwinienne est d'une affolante simplicité : *qui Peut, Veut*. Et le plaisir qui en résulte assure le renforcement. Si l'opportunité d'économiser son énergie ou de se débarrasser de son prédateur (réel ou supposé) se présente, tout système vivant cherche à l'adopter. Avec la bombe GBU-57, Trump *Pouvait* bombarder les installations iraniennes, Trump l'a *Voulu*, ivre d'être au sommet du Monde. Un ordre social fondé sur la surveillance de chacun depuis des millénaires comme en Chine use *nécessairement* des technologies de traitement des données actuelles, etc. ...

ⁱⁱⁱ Les seuls ordres de grandeur concernant le charbon suffisent à la démonstration. Temps d'accumulation durant le carbonifère : +/- 60.000.000 d'années. Renvoi dans l'air de *la moitié* : +/- 200 ans. Division : 150.000

^{iv} Au plus fort de leur production guerrière, les USA sont allés jusqu'à mettre *quotidiennement* un navire de guerre à l'eau (« U-Boot, la menace fantôme », documentaire diffusé par Arte.

¹ Fondé toutefois sur des extraits d'un ouvrage d'ethnologie considéré comme un classique par les spécialistes.

² « Pour gagner il faut jouer » disait un slogan du Lotto, un jeu dont l'issue favorable est particulièrement faible.

^v C'est que l'homéostasie comme la Vie ne s'adaptent QUE *LOCALEMENT* et à court terme. Selon le contexte donc. Toutes nos anticipations visent prioritairement non tant à pré-voir, qu'à nous apaiser à l'instant de leur formulation.

Des notes i et v nous pouvons déduire la Loi naturelle suivante : *tout système vivant ou association de systèmes vivants s'efforce continûment de maintenir l'ordre qui le caractérise en élaborant des images de ses milieux internes et externes indispensables à son adaptation aux seules conditions locales effectuée avec une dépense minimale d'énergie, et, si ces images lui permettent de déceler une opportunité d'optimiser ses processus ou de faire ce dont il était incapable précédemment, de tenter de s'en saisir.*

^{vi} Voir « Une théorie scientifique de la culture », Bronislaw Malinowski ; Maspero, 1968 ; p.33 ; Accès libre sur le net

^{vii} <https://www.nature.com/articles/s41467-023-39810-w>

Mots-clés sur internet : science advances 9 février 2024 + amoc

<https://theconversation.com/le-gulf-stream-ne-seffondrera-pas-en-2025-voici-comment-le-sensationnalisme-naide-pas-la-science-ni-le-climat-211077>

^{viii} Voir site de l'Institut Français de l'Éducation. Mots-clés : école normale supérieure de Lyon + circulation thermohaline

^{ix} Voir « Do Kamo », Maurice Leenhardt ; Gallimard ; p. 224

^x Idem 228

^{xi} Idem p.177 et 178

^{xii} Idem p. 224

^{xiii} Idem p. 87

Fous alliés des eaux

L'histoire que je vais vous conter se transmet par tradition orale, de génération en génération. Cela se fait avant que nous quittions la hutte familiale pour nous installer plus loin pour notre vie entière. Je la tiens de mon arrière grand-mère. Je suis né sur la Tardoire. Quand il a été temps pour moi de quitter le berceau de mon enfance, j'ai choisi de remonter cette rivière. Je me suis aventuré sans le savoir dans le parc naturel du Périgord Limousin. Dans ma progression, j'ai exploré de nombreux bras de la rivière en piètre état avant de choisir des eaux singulières. Dans ce coin de la Tardoire, ce qui était fabuleux, c'est que des barrages avaient été réalisés avec des petits et moyens branchages, des pierres et de la terre. Je ressentais une étrange familiarité avec ces structures. Elles étaient très efficaces et rendaient ce modeste cours d'eau bien plus hospitalier pour moi. La végétation y était plus abondante et diversifiée et je me sentais moins en danger pour y prospecter ma subsistance. En remontant et ralentissant le niveau de l'eau, cela formait des marais et larges zones humides où j'avais énormément à manger : pousses de saules et peupliers pour mes préférés... Mais aussi toutes sortes d'herbacées, roseaux ou massettes. Ces ouvrages filtraient l'eau à merveille, retenant les sédiments et créant moult habitats. Je ressentais à quel point la qualité de l'eau était meilleure grâce à cela. Et je voyais les conséquences par le nombre d'habitants qui semblaient apprécier la rivière en transformation : truites, écrevisses, tritons, crapauds, grenouilles, martins pêcheurs, hérons, et cincles plongeurs. Je pouvais alors me nourrir de grands espaces, ne redoutant pas la présence des chiens, des loups ou des humains. Je n'avais pas idée de qui pouvait bien proposer ça aux rivières. Quand c'était nécessaire, je consolidais ces ouvrages qui me facilitaient la vie, et cela m'apparaissait comme spontané. Je m'activais quelques temps après le crépuscule pour aller colmater les brèches de ces structures car l'eau qui coule si fort les mettait en péril et provoquait en moi comme un réflexe inconscient de soin. Je ressentais alors la profonde envie de la maintenir autour de moi.

Un jour, je me mouvais à l'aube sur une partie de mon territoire peu abondante en nourriture. Mes belles quenottes attristées et les yeux embués, je progressais vers l'aval tandis que des bruits et des odeurs inhabituels m'invitèrent à me cacher. Des humains, en groupe, portant d'étranges accoutrements, se tenaient dans l'eau et gesticulaient tout en poussant des cris, me bloquant toute échappatoire. Pour éviter de me faire repérer, je m'étais réfugié entre les denses racines de deux peupliers et avais garni de quelques végétaux les racines pour me camoufler encore mieux. J'étais comme condamné à attendre, à l'affût, que ces humains s'en aillent, espérant qu'ils ne me débusquent pas, afin de fuir. J'étais intrigué. Qu'est ce qu'ils pouvaient bien vouloir venir faire ici ? Ce passage de la rivière était inintéressant de mon point de vue. C'est ce que j'aurais appelé une rivière uniforme et rapide. Inhospitalière. Malade. Le lit mineur était d'une largeur ridicule et la vallée, à cet endroit, des zones de prairie asséchées et de bois cramois. La rivière était très incisée. Il y avait comme des petites falaises qui encadraient le ruisseau. Cela semblait indiquer qu'elle était rentrée dans une spirale d'autodégradation mortifère, érodant le sol sous elle, faute d'être bloquée dans ce canyon... Peu à peu, par la simple observation, je compris ce qu'il se passait. Bien malgré moi, immobilisé par la stupeur, je me retrouvais à observer les activités de ces bipèdes maladroits. Mais peu à peu, je compris ce qu'il se passait. Ils étaient en train de proposer un barrage à la rivière. Je n'en croyais pas mes poils. Des humains qui discutent avec la rivière ? Ils sont devenus fous ? Ils regardaient patiemment la réponse de la rivière avant de continuer. J'étais ému de voir en cette réponse l'eau monter à mesure que la construction s'étoffait. Le moment le plus fabuleux fut de voir l'eau monter de part et d'autre et inonder la vallée. L'eau était tellement montée que mon observatoire avait été inondé, m'obligeant à bouger. Trois ouvrages de taille modeste, magnifiques, se tenaient là. L'endroit était méconnaissable. La rivière ressemblait à une succession de petits étang en lieu et place du rapide écoulement sans vie qui y précédait. Rien qu'avec du bois, des branchages et avec leurs mains, ils avaient tressé un ouvrage organique dont j'appréciais la portée écolo- pédagogique. J'avais faim et j'étais fatigué d'avoir observé. Mais j'attendis patiemment qu'ils aient fini pour sortir de ma cachette. Je commençais à prendre goût à l'adrénaline de l'observation des humains. Bien qu'excité par l'idée d'explorer leurs constructions, je choisis de rejoindre mon

terrier en grappillant un en-cas, quelque cresson d'eau, afin d'apprécier un repos mérité. Les jours suivant, je revint voir comment la rivière appréciait ces ouvrages. Je me délectais de la transformation de cet endroit. Je voyais la terre, en demande désespérée d'abreuvement, engloutir goulûment toute cette eau, la stocker entre ses particules de limon, sable et argile. La rivière, en inondant la vallée, s'est créé des bras supplémentaires. Ou parfois a recolonisé ses bras fantômes. Trace d'une époque lointaine où elle était libre. C'est étrange de voir la rivière se dédoubler ou se détripier alors qu'hier elle était rachitique et toute engoncée. Lors des crues, c'est là que ses réponses sont les plus fortes car les grandes eaux éprouvent les propositions des humains. Lors de la première grande crue, je craignais que ces propositions ne disparaissent. Que ce qui faisait mon confort-bonheur disparaisse. Quelle ne fût pas ma surprise : elles étaient encore là, et mieux, la vallée était une gigantesque retenue d'eau dans laquelle je puis me balader la crue terminée... Quel bonheur. Peu après, des pancartes fleurirent aux abords ce lieu. Avec des dessins marrant sur les rivières, il était écrit : « Ce site fait l'objet d'un projet de régénération des rivières vivantes – Mouvement d'Alliance avec le Peuple Castor – **SYMBA – Agence de l'eau Adour Garonne** ».

Tous ces événements m'avaient bouleversé. Un crépuscule, en arpentant une rive, je me posais des questions sur le temps profond des rivières. A quoi pouvaient ressembler les rivières ? Comment se sont-elles formées ? Est ce que partout où je suis installé, elles étaient aussi malades que sur celui que j'ai pu observer ? Et pourquoi sont-elles tombées malades ?

Puis, repensant à l'action des humains, une profonde gratitude envahit mon cœur, et ensuite une envie profonde de contribuer au soin du monde. J'avais déjà commencé à prendre soin de leurs ouvrages en les consolidant, mais il m'apparut soudain que je pouvais en être capable. J'étais confiant dans mes dents affûtées – des ciseaux à bois autonomes.

Alors, j'ai cherché un site où pouvoir m'exercer. J'ai observé patiemment où les petits sédiments s'accumulaient afin de positionner ma structure à l'endroit où elle avait le plus de chance de tenir. Puis je suis allé en amont chercher des branchages pour débiter l'ouvrage. À partir de cet instant, une puissance-savoir sortit de moi, comme si mes actions n'étaient plus simplement guidées par ma décision. Tous les mouvements des humains que j'avais observé avec admiration et attention, je les reproduisais, mais avec une acuité-précision que je ne me connaissais pas. Je voyais l'eau monter avec moi dans ce petit goulot d'étranglement que formait la Tardoire à cet endroit, entre Châlus et Champagnac-la-rivière. Là encore, je fis déborder l'affluent de la Charente jusqu'à hydrater la vallée attenante. Au comble de l'extase, j'entendis comme des petites bulles exploser et l'odeur du pétrichor me parvenait des terres en train de s'abreuver. C'était sûrement la terre qui se désaltérait de l'eau que je lui offrait. Les demoiselles-agrions volaient autour de moi dans une farandole sacrée. L'eau était partout autour de moi, et pourtant, une larme de vie passa en moi, différente. C'était comme sensation de caresse pure du vivant, reconnaissant ma place dans cette communauté hybride qu'on forme avec les humains, les plantes et les animaux, domestiques comme sauvages.

À l'image de l'eau, le temps s'écoulait doucement en moi. J'avais compris que je connaissais parfaitement ces techniques, qui demeuraient enfouies dans ma mémoire-génétique. J'appris à m'appuyer sur des barrages existants pour les rehausser. À proposer des mini-ouvrages sur les petits bras secondaires de la rivière afin de répandre encore plus l'eau et la vie. Tout ceci en ayant plus à manger en sécurité, bien sûr, ne l'oubliez pas ! Les humains de mon coin avaient du apprendre ces techniques en observant d'autres castors, ce n'était pas possible autrement. Je me rendais compte que mon espèce leur avait enseigné ces savoir être essentiels qui allaient bien au-delà des aspects techniques.

Depuis, certains humains nous considèrent enfin comme des alliés nécessaires pour prendre soin des rivières. Sans doute ont-ils passé un cap. Avaient-ils enfin compris quel interrelations on pouvait nouer avec les rivières. Qu'on pouvait ou devait accepter de leur laisser plus de place tout en gérant autrement les vallées. Qu'on devait considérer l'eau comme alliée, les rivières comme des entités vivantes capables d'expression. Les castors comme des êtres doués pour dialoguer avec elles, et dont on a besoin de s'inspirer pour **comprendre comment discuter et faire avec l'eau**.

aux parois des Eyzies
se peindront passés et perdus
eaux chevaux et chênes

HUMUSEE

Mon âme éparse voyage sous la terre, elle s'est diluée dans la terre féconde de mes ancêtres paysans. Mes restes se déploient parmi la vie grouillante du sol. Je suis tout à la fois araignée, vers, nématodes et mycorhize, au royaume de la rhizosphère. Je m'enroule autour des pivots des oliviers, ceux qui peuplent par centaines les pentes du *Poirier Bernard*. Je m'attarde contre les racelles des agrumes de *la Papalie*, ma mémoire volatile se souvient des fragrances acidulées et exaltantes. D'un endroit à l'autre de Saint Paul la Roche, je me laisse transporter au gré des nombreuses nappes phréatiques du Périgord vert. Plus que tout, j'aime me frayer un passage entre les racines des figuiers venus en masse dessiner un décor agricole abrité par des haies et une forêt dense et puissante. J'écoute ce qui se trame dans la dizaine de fermes collectives érigées stratégiquement aux quatre coins de notre vaste commune.

De tout mon saoul, je nage dans cette terre où mon âme arrête parfois sa course folle pour venir puiser un écho humain provenant du site de *la Roche blanche*. Elle vibre sous les pas de ceux qui y dansent les soirs d'été quand les cigales se sont tues. J'ondule à ma façon, dans un faisceau de quartz pur, bercée par cette musique offerte aux cieux. La musique qui rassemble. Je communie avec eux sous les étoiles et perçois le spectacle nocturne à travers les strates d'une vie souterraine foisonnante. Le même troc s'opère en surface comme sous la terre. Dessus, on échange légumes, fruits, graines et services. On célèbre l'abondance retrouvée, l'autonomie alimentaire, la dignité. Dessous, la matière organique s'offre contre de nouvelles récoltes, pour jouir d'un cycle vertueux infini.

Une part de mon essence flâne parfois aux abords du cimetière, parmi les fragments de mes frères humains. Je me mêle aux racines de toutes ces vivaces venues coloniser harmonieusement les tombes orgueilleuses laissées enfin aux mains d'une nature sauvage, à l'ombre des fruitiers et des cyprès. Les herbes hautes caressent ce qu'il reste de marbre. Ces plaques sinistres ne sont plus que de simples marches pour des gamins heureux de venir s'y percher et cueillir les fruits mûrs qui se balancent au dessus de leurs têtes. Une population d'insectes bruisse dans cet espace enfin habité par le vivant. C'est un jardin inouï où l'on murmure et chantonne à la mémoire de ceux qui sont encore emprisonnés là-dessous. Si l'on avait su qu'une époque formidable ferait la part belle aux morts et aux vivants, on aurait laissé les morts honorer la terre comme il se doit.

Quand mon âme a soif d'entendre les rires je vais me lover sous les piliers du séchoir et du four communal, là où l'on sèche les récoltes de figues, de prunes, d'herbes aromatiques ou de plantes médicinales. Là où le faire ensemble pétrit notre humanité pour la rendre enfin accomplie. Ici comme au rucher collectif, la vie s'est resserrée autour d'un maillage local où tout fait sens.

A mes heures solitaires, je reviens me concentrer au centre du verger familial, j'écoute ce que les arbres racontent. Leur dialecte est ponctué par les sonorités apaisantes

et régulières du goutte à goutte qui courent entre les cercles d'asiminiers et de noisetiers. Je m'amuse de voir les très jeunes pistachiers faire leur place parmi ce peuple éloquent. Je fais le tour de la cuve en béton enterrée, cette zone n'est pas des plus poétiques, elle recèle néanmoins de la précieuse eau de pluie contenue ici, comme dans les nombreuses cuves St Paulaises.

Je me poste parfois sous la dépouille de mon voisin, il dort paisiblement, nu, à la surface, sur son lit végétal. Peu à peu, sous son épaisse couverture de broyat à base de feuilles mortes, paille et herbes, sa peau se détache de son ossature, il opère tranquillement le retour à la terre tandis que son âme fait des allers-retours entre ciel et terre, attendant que le processus se déroule. La famille va bientôt venir se réunir autour de son cadavre composté, « humusé » dit-on maintenant qu'il est permis de ne plus enfermer les morts, puis elle va l'offrir au règne végétal. Nous la communauté des morts, nous circulons ainsi, poétiquement et humblement pour participer à cette vie retrouvée, consacrée chaque seconde, chaque heure à la terre qui se régénère en même temps que ses occupants.

Même la vermine qui gouvernait partout sur cette planète ensemence aujourd'hui la terre. Leur égo était tellement gorgé de sang et de pus qu'il est devenu un formidable compost, une offrande réparatrice, au service de la vie. A saint Paul la Roche, nous étions loin des charognards. Ici, le bon sens paysan nous a préservés longtemps. Assez longtemps pour se tenir prêts et accompagner ce basculement des consciences, celui là même qui a fait stopper les satellites, les avions, la tyrannie numérique et la dissolution de nos âmes dans une guerre au goût métallique de pétrole et d'argent, une guerre de mots, une orgie de concepts qui divisait toujours davantage, polluant les esprits comme la terre.

La terre a tremblé fort, la terre s'est secouée et a commencé à se débarrasser des armes, des billets de banque, de tous les jouets funestes des enfants fous furieux, malades de pouvoir, ceux qui se pensaient plus légitimes que le commun des mortels. La terre s'est retournée comme on vide la poche d'un pantalon trop longtemps porté, comme on la débarrasse des bouts de rien sales, jusqu'à la vider totalement. C'est la terre qui a décidé de notre sort. Le soleil a passé un peigne à poux dans la chevelure incandescente de son amie la terre, jour après jour. Ils sont tous tombés. Il a fallu peigner encore et encore pour anéantir la tentation dévastatrice. Le cœur de l'homme a retrouvé sa place. La crise s'est transformée en opportunité. Les adventices ont alors recouvert le bitume, les plantes partout ont poussé de manière insolente et déterminée. La friche a recouvert le vernis macabre posé sur toute chose, sur tout être. On a arrêté de construire des temples indécents pour les vivants et pour les morts, des tombeaux roulants toujours plus rapides sur des autoroutes meurtrières, assassinant la vie avant même le passage des bolidés courant vainement après le temps.

A Saint Paul la Roche, comme ailleurs, la forêt a marché, grondé, marché encore, grandi et gagné du terrain, les cimes nous ont guidés et protégés, ont rempli nos poumons d'espoir. La peur omniprésente s'est transformée en amour inconditionnel pour le vivant.

Il était autrefois,

20 août 2050, je viens de fêter mes 60 ans.

Nous sommes à Abjat, toute la famille est là et il paraît qu'à une époque le Bandiat passait plus bas. C'est la fin du mois d'août et encore une fois je suis dans un jour de doute...

Mon cœur est aussi sec que l'air et j'ai beau essayer de la retrouver, impossible de me rappeler de cette odeur de pluie sur la terre.

J'ai soufflé mes bougies dans un salon climatisé, tristement je me souviens d'une époque où l'on allait pique-niquer.

On partait le matin, il faisait encore frais, je me rappelle même d'une ou deux années, le lac était trop frais pour s'y baigner...

Aujourd'hui « les lacs » on ne peut plus y accéder, il paraît qu'ils sont beaucoup trop pollués.

On a commencé à en parler il y'a plus d'une vingtaine d'années, je me souviens d'un étang où tous les poissons étaient remontés.

Et puis ça a continué, de plus en plus chaque été, et puis petit à petit tous les lacs ont fermés.

Alors dans l'obscurité les gens se sont enfermés, dans des maisons aseptisés, fini de courir dans les prés, fini les balades en forêt,

C'est là, la première fois, que amèrement j'ai pensé : vivement la fin de l'été !

J'aimai voir mes enfants courir dans le jardin, un pelle et un bâton à la main, un coin de terre à creuser,

impossible qu'ils acceptent de rentrer tant que le soleil n'était pas couché.

Mais l'atmosphère s'est réchauffé, les températures ont augmenté... Le soleil a arrêté de nous colorer, il s'est mis à nous brûler.

Je me souviens d'un mois de juillet, j'ai même vu des gens suffoquer.

Certaines voix s'étaient élevées, souviens toi, Greta Thunberg ou Eleonore Pattery autant de jeunes tout plein d'envie qui avait dans le cœur l'écologie.

Malheureusement ça n'a pas suffi, à croire que la priorité de nos dirigeants n'était pas la santé de leurs enfants.

Alors mes espoirs, comme nos forêts sont partis en fumées, comme ça fait mal de voir que dehors il n'y a plus que du graviers.

Il n'est jamais trop tard.

Emancipé, je décide de quitter le foyer, je pars vivre ma vie à la découverte du monde et de l'inconnu.

Je m'installe en région bordelaise, fonde ma famille...

Les années passent. Le drame arrive.

Notre dernier refuge a été enseveli par des coulées de boues répétitives. Heureusement nous sommes tous sains et saufs.

Le paysage change. Il fait chaud.

Fuyant ce désastre, nous revenons sur les terres de mon enfance à la Coquille...

Les souvenirs sont lointains mais si différents. Triste de constater ce silence inconnu. Je me rappelle, ces longues promenades le long des berges de l'étang de la Barde à contempler le balai incessant des volatiles avec le cingle plongeur jusqu'au majestueux héron cendré.

Je me souviens la cardamine des prés se frayant un passage au milieu de la population des marais. Le reflet de l'eau animé des couleurs de cette flore riche n'est plus là. Le ruisseau de la Valouse, n'alimente plus les roues de l'ancienne forge.

La faune et la flore changent.

Nous, simples animaux, ne pouvons que subir ces aléas...

Subir ? NON !! Je ne subis pas, je m'adapte. Même simple loutre, je me bats pour ma famille.

L'étang est encore suffisamment poissonneux pour nous permettre de rester tous les quatre ici et la nature regorge de trésors inconnus.

Les arbres disparaissent, le soleil prend la place. Il fait chaud ici aussi.

Ce silence est inquiétant mais nous sommes là et nous allons mener notre propre combat pour la sauvegarde de notre site.

Le sonneur à ventre jaune nous souhaite la bienvenue. Il nous raconte les péripéties de ces dix dernières années. Le niveau de l'eau est bas, mais, restons heureux d'avoir de l'eau non polluée et à une température correcte. Les hommes en sont la clé. Conscients des enjeux, ils ont construit des zones humides, replanté des arbres, revu leurs cultures agricoles afin de minimiser la consommation en eau.

L'étang n'est plus le même. L'étang a changé.

La vie est là, la planète se remet doucement de ses blessures du passé.

-« Mes petites loutres, il n'est jamais trop tard pour prendre conscience, comprendre, protéger et agir. »

INSOUCIANCES

2050

5 La mer a monté
La dune du Pilas
Avance pas à pas
Les pins ont brûlé
La neige sur le Massif-Central
N'est plus tombée

2050

10 Tout le monde trouve normal
 Les gènes modifiés
 À Vichy, le dictateur élu Se
 prend pour l'Élu
 Et personne ne se dit plus Si
 j'avais su

15 2050

20 Dans le quasi désert De
Montignac-Lascaux On
appelle un fin ruisseau
La Vézère
Pour se souvenir
Pour l'avenir 2050

25 Dans des huttes Devant
des cavernes
Dans ce monde moderne
Quatre tribus luttent Contre
chaque jour trop bleu
Contre le feu 2050

30 Quand il fait trop beau
Sans qubits, robots
Fusion ou bioprothèses
Ni zombis ni obèses
35 Dessinent de jeunes humains
Sur de vieux dessins

JE N'AI PAS BEAUCOUP DORMI

Je n'ai pas beaucoup dormi et je travaille comme un âne et je ne suis pas très efficace. Dans un monde où la situation est ce qu'elle est.

Heureusement, ce soir c'est la fête ; mes amis m'ont invité à un anniversaire. Pas le leur. Pas le mien qui a eu lieu il y a 6 mois. Je suis né le 8 février 2021, j'ai donc vingt-neuf ans et demi, si vous faites le calcul. Je suis un bébé COVID, m'a-t-on toujours dit. Le COVID, c'était quand les gens étaient obligés de rester à la maison. Et, ils ne savaient pas quoi faire. Alors, ils ont fait des enfants.

Obligés de rester à la maison... Moi, je ne sais pas ce que c'est une maison. Enfin, si, ... C'était une grosse boîte en ciment, parfois en pierre, plus rarement en bois qui consommait énormément d'énergie. N'importe quoi. Enfin, toutes les maisons d'Abjat ont été rasées et les débris ont servi à constituer les digues qui nous protègent des eaux hostiles. Ces vieux matériaux n'auraient pas suffi : on y a ajouté du béton, des terres compactes, et ces nouveaux plastiques rigides et étanches.

Clac, clac, clac... Euh, ... Tac, tac, tac, plutôt. Le bruit incessant des ventilo-convecteurs qui ne climatisent plus rien du tout.

Il faut dire qu'on avait peur que le Climat devienne méditerranéen. Donc on avait mis des clim' partout, pour atténuer les surchauffes. Et, pour prévenir les feux de forêt, on avait rasé tous les arbres. Ce qui permet d'avoir assez de place pour installer des panneaux solaires qui alimentaient en électricité les climatiseurs. La boucle était bouclée, nous étions sauvés.

Le réchauffement climatique a eu des effets, mais pas ceux qu'on avait imaginés. Les océans s'étaient dilatés les eaux avaient monté, avec pour conséquence de rayer de la carte, par exemple, les Charentes. Le Bandiat était devenu un fleuve, ô combien sauvage, ô combien capricieux, ô combien inamical, et se jetait dans l'Atlantique à Varaignes.

Soumise à l'effet océanique, la commune d'Abjat est sous la pluie chaque jour. L'humidité constante provoque une baisse de la température plus spectaculaire que la meilleure technologie, si décarbonée soit-elle ; et, les nuages omniprésents empêchent le photovoltaïque de produire correctement.

J'ai travaillé dur, mais là, la journée est finie. Je quitte le tube souterrain dans lequel j'exerce mon activité professionnelle, vous imaginez aisément laquelle, je suppose. Je regagne la civilisation ce soir, car, ce soir c'est la fête ! « Me voilà ! Abjat-sur-Bandiat ; j'arrive !

Un groupe d'amis m'attend sur la butte artificielle, avant les Landes, après le cimetière pour participer au truc qu'il ne faut pas louper.

Le Parc naturel régional a cinquante ans et propose une grande fête pour l'occasion. Je ne sais pas ce qu'est un Parc naturel régional. Enfin, si... C'est une grosse boîte qui consomme énormément d'énergie... Ah, non, ça, ce sont les maisons. Quoi qu'il paraît qu'il y avait une maison du Parc... on m'a prévenu que cet anniversaire aurait dû avoir lieu deux ans plus tôt ; pour les raisons que vous savez, peu ou pas d'événements ont eu lieu en 2048.

Abjat est tout là-haut. Je grimpe, je grimpe, je grimpe. Je n'avance pas vite. La côte est rude, le revêtement en mauvais état ; il a toujours été mal entretenu, mais c'est pire à présent. Sur les bas-côtés, j'évite de laisser traîner mes pieds, des fois que je n'aurais pas vu un de ses reptiles invasifs

qui vous croquent la moitié des orteils. Et, puis, je n'ai pas envie d'avoir à me gratter toute la nuit. Car, il faut voir cette végétation...

Voici la végétation désormais : des tapis d'orties, d'où émergent avec difficultés des ronces et des chardons. Finis les grands arbres qui devaient border les routes autrefois et procurer de l'ombre aux marcheurs. Annihilés troncs, branches, feuilles, racines, à l'exception de quelques noisetiers sauvages qui subsistent. Voici la végétation désormais : des tapis d'orties, et derrière du maïs, dodu et trapu, des betteraves et quelques grappes disséminées sur des pieds de vignes atrophiés. Voici la végétation désormais : des tapis d'orties, de l'herbe brune qui pue et quelques plantes vivaces géophytes.

J'arrive enfin sur place, la foule se meut au milieu de petits îlots entre lesquels naviguent chargées et chargés de mission, qui ont su préserver une certaine biodiversité indigène (mais pas à Abjat, proprement dit) ; techniciens rivières qui doivent être millionnaires tellement le canton est irrigué par les ruisseaux et cours d'eau mutants, débordant d'énergie et souvent en crue ; clubs de randonnées nostalgiques des époques où ils partaient à la journée et en groupe ; animatrices culturelles réalistes, blasées et sans espoir ; prophètes millénaristes ; associations d'anciens élus ; offices de tourisme partenaires.

Sous un petit chapiteau bleu-nuit, un de mes amis tient un stand où il promeut ses stages d'automéditation et ses bouquins dans lesquels il analyse les raisons de, je le cite, « nos échecs collectifs ». Ce n'est pas un mauvais bougre, mon pote, mais il est persuadé qu'on est touché par une malédiction, et il faut qu'on trouve une manière de pouvoir expier nos fautes. Il n'en dort pas la nuit...

Les animations battent leur plein ; je peux assister à un spectacle innovant ; en tout cas, moi, je n'ai jamais rien vu de tel : à gauche, un dénommé Ratinòc, accompagné d'une guitare élimée, chante dans une langue qui m'est inconnue des chansons qu'on devine ambiguës ; de l'autre côté, un homme qu'on dit venu d'au-delà du reg ouest-limousin, de Cussac ou d'Oradour pour être précis, chaussé de sabots et vêtu d'une grande cape en serge bleu, disserte de la disparition des lions sur le continent (quel continent ? je n'en sais rien), piochant des mots dans ce qui semble être le même dialecte que son acolyte.

Il y a encore : des conférences gesticulées sur le cycle solaire et, de la musique engagée qui dénonce la dépendance de notre société au chocolat et les conséquences que cela entraîne, et des expositions sur de petits mammifères dont je n'imaginais pas qu'ils aient vécu ici comme les chauves-souris (savais-je même qu'il s'agissait de mammifères ?) ou les moutons, et plus tard des projections de moyens-métrages anciens, osés et interlopes datant de l'époque à laquelle certaines de nos dirigeantes actuelles, Éloïse Delsart notamment, étaient actrices. Et encore plus tard, de vieux conteurs et leurs légendes plus ou moins locales pour faire peur aux enfants et aux autres.

Je ne vois plus l'heure passer, le temps s'écoule avec célérité, il est tard sûrement. Il ne pleut pas, l'air est frais cependant. Je suis presque seul, les Abjacois sont rentrés peu à peu chez eux (oui, le gentilé d'Abjat est Abjacois et pas Abjatois, ne me demandez pas pourquoi), je commence à redescendre à pied.

Alors que je ne m'y attends pas, on saute sur mon dos !! Je ne peux voir à qui j'ai affaire. Qui est-ce ? Ses pattes sont velues et son haleine fétide et il s'exprime ainsi : « Oh... un marcheur ! C'est rare, mais je suis content que cela existe ! Tu n'as donc pas de véhicule, imprudent et ingénu jeune homme ? m'interroge-t-il. Vagabond, me lance-t-il, tu me porteras !

« J'espère que tu es bien échauffé ! après Abjat où nous devons repasser, nous irons à Champs-Romain, à Saint-Saud, à Pensol, à Marval, à La Chapelle, et jusqu'à Dournazac ! – Euh, ... cela ne m'arrange pas, lui dis-je...

« J'embrasserai les jeunes filles que nous croiserons ! - je doute que nous en ayons le droit, tenté-je de lui répondre.

« À l'aube, toutes nos fautes seront expiées ! me souffle-t-il en riant grassement ! »

Tandis que je ne parviens que difficilement à mettre un pied devant l'autre tellement il est lourd, il continue de parler. Il évoque le vin et le lait qui tourne, sans que je sache de quoi il en retourne. Il évoque les voitures anciennes et les trajets faciles qu'on effectuait pour se détendre les jours fériés, sans que je sache comprendre la moindre de ces notions. Il évoque les applications, les écrans, les réseaux qui captaient ses yeux chaque heure du jour, chaque heure de la nuit, sans que je sache à quoi il fait allusion.

Devrai-je encore écouter des inepties pareilles ? Devrai-je encore payer pour les fautes de mes aînés, dont je suis désormais plus victime que responsable ? Devrai-je marcher encore ?

Demain, je n'aurai pas beaucoup dormi, je travaillerai comme un âne, et je ne serai à nouveau pas très efficace. Sans que toutefois la situation soit meilleure, je pense.

JOURNAL INTIME

J'écris aujourd'hui le cœur lourd d'amertume
Ma ville , Périgeux à disparu .
Je me rappelle ces rues éclatantes de couleurs,
Ces parfums légers qui flottaient dans les airs
Ces souvenirs imprégnés dans chaque pierre.
Quelle chance j'ai eu de connaître cette nature
Presque parfaite ,ou chaque fleur semblait éternelle .

Assise autrefois devant la cathédrale saint-front
Je sentait la caresse du vent un souffle qui me paraît désormais lointain
Au fond de ma mémoire je conserve précieusement les images
De nos balades dans le jardin des arènes.

Aujourd'hui ce passé me semble irréel.
La pluie ne se fait plus entendre
Les rue sont vide les saisons ont disparu
Tout s'est effacé en un claquement de doigt
La terre n'est plus que du feu .
Jamais je ne reverrais ce paysage ce périgord d'il y'a 25 ans .

La Fleur disparue

Papa m'a souvent raconté comment il venait ici faire des ricochets, avec deux copains de Sainte-Croix-de-Mareuil. Ils fourraient de gros paquets de cailloux dans leurs poches. Puis ils partaient en rigolant vers ce bras de la Belle aujourd'hui tout sec. Le ruisseau n'était pas loin mais ils semaient toujours quelques cailloux en chemin.

Aujourd'hui j'ai eu 8 ans. J'ai eu le droit de sortir pour jouer. J'ai mis sur ma tête un grand chapeau à bord large en osier que maman m'a fabriqué. J'ai bien pensé à prendre ma gourde dans mon sac. Comme la Belle ne coule plus ici, pour remplacer les ricochets, je fais des tours de cailloux très hautes ou des châteaux.

Maman et papa m'interdisent de plus en plus de sortir. Pas pour me punir. Mais parce que les enfants peuvent tomber malades à cause du soleil et de la chaleur dès le printemps. Maman a très peur des « indolations ». C'est ce qui arrive quand on a trop chaud et ça donne très mal à la tête. Alors certains jours je dois rester à la maison. Je m'ennuie parce qu'on n'a pas de télévision. Mais j'ai le droit de fouiller dans le bureau de papa. C'est plein de bric-à-brac sur les plantes et les oiseaux et tout ça. Il y a des carnets qui ressemblent à des cartes au trésor. J'aime bien regarder entre les pages où il scotche des fleurs séchées comme un grand explorateur.

Quand je serai grand, je veux faire le même métier que papa. Il travaille au parc naturel du Périgord-Limousin. C'est lui qui entretient les sentiers, qui nettoie les panneaux et qui fauche les prairies. Une fois un copain s'est moqué de lui parce que son travail c'est comme faire le ménage. Je lui ai dit qu'il avait tout faux, que papa c'est un super-héros qui protège la planète. Il est venu à l'école d'ailleurs, mon papa, et il a expliqué à toute la classe pourquoi c'est si important d'aimer la nature. Il était tout joyeux de nous montrer des images du parc. Certains enfants n'étaient jamais allés se promener là-bas ! Et puis papa est devenu tout triste en nous parlant des fleurs qui ont disparu depuis le début de sa carrière. Surtout sa préférée, la « fritaire pintade ». Je crois qu'elle a eu trop chaud et qu'elle a attrapé une indolation. Ou alors elle a eu trop soif, comme les légumes de mon potager.

Près de l'ancien ruisseau, j'ai fait trois tours de cailloux et je suis déjà fatigué à cause de la chaleur. Je ne veux pas rentrer tout de suite. Il faut que j'aille me mettre à l'ombre des châtaigniers. Avec un peu de chance, je pourrais trouver des fraises des bois à grignoter ou quelques vers de terre à ramener au jardin.

Je crois que parfois maman et papa ont peur que je ne sois pas heureux. Ils disent que le monde a changé. Parce que je ne peux pas tremper mes pieds dans la Belle comme eux le faisaient à mon âge. Parce qu'à certaines périodes les cultures de céréales sont toutes grillées et on ne mange pas très bien. Parce que la maison a déjà été inondée deux fois par la pluie. Parce que le matin, on n'est plus réveillés par le chant des oiseaux depuis que la forêt toute proche a brûlé. Mais ils ne veulent pas partir. Leur monde à eux c'est Sainte-Croix-de-Mareuil où maman a son atelier de chapeaux et de paniers, c'est le parc naturel du Périgord-Limousin où papa prend soin de chaque plante qui vit, c'est ce bras de la Belle parce que même si c'est tout sec il leur rappelle la première fois que papa a fait danser maman avec les pieds dans l'eau.

Je ne veux pas partir non plus. J'aime mon village et les prairies autour. Je connais bien ce qui pousse ici. Je sais que j'appartiens à tout ça. Que j'ai ma place dans cette nature. J'ai encore du mal à comprendre pourquoi parfois tout est sec et parfois tout est inondé. Mais ce que j'ai compris, c'est que les adultes font tout ce qu'ils peuvent pour réparer la catastrophe. Ils apprennent à ouvrir leurs yeux et leurs oreilles pour écouter la nature et agir sans faire trop de bêtises. Ils ont laissé tomber les

inventions pleines de cochonneries. L'air sent moins mauvais. Les oiseaux vont bientôt pouvoir revenir, j'en suis sûr.

Mais c'est vrai que parfois j'ai l'impression que mon papa est triste. Je crois qu'il pense encore à la fritaire pintade qui est morte de chaud quand je suis né. Tout ça c'est un peu de ma faute parce que papa s'occupait de moi au lieu de s'occuper des prairies ce printemps-là. Depuis il colle des affiches sur les arbres pour retrouver sa fleur disparue. Il dit qu'il ne peut pas abandonner parce que chaque plante compte dans la nature. Il est certain qu'il doit en rester une vivante quelque part.

Moi je ne sais pas si elle existe encore mais je veux montrer à papa qu'il reste d'autres fleurs très jolies. Alors je m'éloigne des châtaigniers où je me reposais et j'ouvre grand les yeux pour trouver mon trésor. Il faut que ce soit spécial. Je cherche bien, une fleur vraiment belle. Maman la mettra sûrement dans ses cheveux ou sur son chapeau. Elle fera un sourire plein de soleil et ça deviendra la nouvelle fleur préférée de papa. Je fouille depuis quelques minutes mais c'est vrai qu'il y a peu de fleurs. Je suis déçu. Je me laisse glisser au sol.

C'est agréable d'être dans la prairie au soleil. Je sens que des insectes minuscules s'agitent tout autour de mon corps. De la nourriture pour les oiseaux, je me dis. Dans ma tête, je demande très fort que la nature me guide vers une jolie fleur. Je ne sais pas si ça va marcher. Quand je rouvre les yeux, je remarque un grand oiseau en haut du châtaignier. Je sors mes jumelles de mon sac. C'est un aigle botté, je l'ai vu dans un des livres de papa. Il n'a pas l'air d'aller bien. Son plumage brun est troué et sale. Il a dû avoir une indolation lui aussi.

Il s'envole mollement et fait quelques rondes dans le ciel. Il se met en chasse. En suivant son regard, je découvre une forme poilue dans la prairie. À cette distance, je ne reconnais pas l'animal. Je m'immobilise pour ne pas faire de bruit. L'aigle botté descend en piqué, les serres en avant. Le petit animal s'enfuit en faisant des bonds, sa queue blanche entre les pattes. Un levraut !

L'oiseau repart dans la forêt. Il a failli manger le bébé lièvre. Je tremble un peu. J'ai envie d'aller voir où est parti le levraut. Il a dû avoir très peur. Je me lève tout doucement. Je fais quelques pas prudents. Je ne connais pas bien ce coin de la prairie. Ça sent un peu la terre, comme quand il vient de pleuvoir. Je sens que mes pieds deviennent tout humides dans mes sandales. De l'eau dans la prairie ! Elle remonte du sol comme par magie. Le levraut est là avec deux autres bébés et sa maman dans un petit buisson. Il respire vite et ses petits yeux noirs sont vifs. Il met son museau dans le cou de la hase.

Je suis rassuré. Je me tourne pour rentrer à la maison. Un gros bourdon passe près de mon oreille. Un bourdon ? Il doit y avoir des fleurs qui l'attirent ! Je cours après lui et je le vois se poser dans une grande clochette colorée à 30 centimètres du sol. Qu'est-ce qu'elle est jolie ! C'est tout quadrillé blanc-violet. Ça doit être veniméneux avec cette couleur-là. Je ne m'approche pas trop. J'ai l'estomac qui commence à gargouiller, j'ai envie de rentrer à la maison. Il faudra quand même que je pense à parler de cette fleur à papa.

LA PETITE TOXINELLE

12 août 2050

Encore une journée caniculaire. Il n'a pas plu depuis au moins un mois et demi et, s'agissant de la consommation privée d'eau, les restrictions sont draconiennes. Depuis l'effondrement de l'Union européenne suite à l'arrivée au pouvoir de partis révisionnistes et négationnistes, la plupart des pays d'Europe se sont alignés sur les visions libertaires ou autoritaires des dictatures américaine et russe. L'environnement n'est plus une priorité politique et chacun fait ce qu'il veut et l'utilisation des pesticides, notamment, a connu une augmentation historique.

Encore une journée de désespoir pour qui pense avec amertume aux opportunités manquées dans le passé et au présent paralysé, car sans projet d'avenir. On produit maintenant, tant bien que mal, et pour maintenant. On consomme à court terme. On apprend désormais à l'école que le changement climatique est un phénomène naturel surfait. La presse informative – le journalisme indépendant et professionnel – a été remplacé par les organes politiques et les médias sociaux. Ces réseaux sont inarrêtables parce que non réglementés. N'importe qui peut balancer n'importe quoi et créer un courant de pensée qui, il y a encore deux générations, n'aurait pas quitté le comptoir de bar où les idées saugrenues avaient l'habitude d'être émises. C'est la dictature des brèves de comptoir...

Voilà pour la mise en bouche. Ici, dans la vraie vie, dans la campagne inondée pendant le bref hiver et grillée du printemps à l'automne, l'herbe est jaune paille et le sol dur comme du roc. Ceux qui ont un puits arrosent leurs potagers avec une eau saumâtre, croupie. Les hirondelles ont disparu il y a au moins une dizaine d'années. Les abeilles sont au bord de l'extinction. Elles ont été décimées par les nuées de frelons asiatiques qui rendent la vie non seulement difficile mais aussi relativement dangereuse. Et puis il y a les mouches. Une vraie plaie. La faune a changé au fil des ans avec la chaleur (on nous interdit de parler de réchauffement climatique). Tant d'insectes, d'oiseaux et de petits mammifères ont soit disparu, soit connu une raréfaction sans précédent. Finis les chants de passereaux les matins frais, le bourdonnement des pollinisateurs parmi les branches des arbres en fleurs, le clapotis des ruisseaux parmi les ajoncs ou dans les sous-bois. Les libellules ont cédé leur place aux moustiques tigres.

La Belle et la Nizonne sont aujourd'hui des *nauves*, des cours d'eau taris au plus fort des étés torrides. La Dronne peut être traversée à pied en certains endroits.

Les étangs, qui faisaient jadis la renommée du Périgord vert, sont à sec et il en va de même pour les nappes phréatiques. On constate ici et là l'apparition de dolines, ces affaissements de terrain circulaires qui révèlent un assèchement ou un dessèchement des sols. Les feux de forêt sont monnaie courante et il en va de même des feux de champs cultivés, souvent privés d'irrigation et d'arrosage, trop consommateurs d'eau. On a finalement l'impression que le tropique du Cancer a migré du Sahara vers l'Espagne toute proche. Les villages sont écrasés de chaleur et le contraste entre lumière et ombre est devenu aveuglant.

Il est 22 heures. Il fait encore 28°. Je me promène d'un pas lourd, cherchant désespérément du regard un signe rassurant, comme l'envol d'un papillon ou d'une libellule. Rien. Pas un crissement, pas un coassement, aucune stridulation. Tout est lourd, éteint et sec. Je longe une haie rabougrie garnie de mûres minuscules et dures. Elles seront desséchées avant la fin de l'été. Il faut désormais faire attention à ces insectes envahisseurs qui ont fui la désertification vers le nord : araignées venimeuses et scorpions ont commencé à s'établir dans la région. On nous interdit d'ailleurs de parler de biodiversité – ou de son absence évidente.

Je décide de rentrer à la maison. Ses vieux murs épais garantissent une relative fraîcheur : s'il fait 45° dehors, il fera 25° au rez-de-chaussée. Je plains les gens qui habitent en ville ou dans des

constructions modernes... Je marche tête baissée, mes pensées sont perdues quelque part entre désespoir et révolte. Le point de non-retour climatique a été franchi il y a une quinzaine d'années. Les partis complotistes – et leur électeurs – pour qui les avertissements en anticipation de ce qui est le présent n'étaient que du blabla d'écolo, mènent cette danse macabre qu'est le quotidien en cet été 2050. J'enrage et file un coup de pied dans un caillou qui ne m'a rien demandé. Et là, du coin de l'œil, j'aperçois enfin ce signe tant attendu !... Une coccinelle se balade sur une feuille de laurier, à quelques mètres de chez moi. Je m'arrête pour admirer ce petit bout de vie d'antan, plein d'attendrissement envers cette créature qui aurait pourtant toutes les raisons de m'en vouloir. Je lui parle doucement...

- *Et bien, qu'est-ce que tu fais encore là, toi ? Tu t'es paumée ? T'as loupé ton train pour l'Islande ?*

- ...

- *Ouais, je sais, on a merdé grave. Normal, après deux ou trois générations, on devient aussi cons qu'« avant ». Mais dis-moi, tu serais pas une petite « toxinelle » des fois ? Tu sais, genre je suis engraisée aux pesticides et ce qui ne tue pas rend plus fort ? Bon, ben salut ma belle ! Gaffe aux frelons quand ils auront bouffé toutes les abeilles !*

Laelynn

Laelynn était heureuse, elle l'était par nature. Elle se sentait pleine de joie, s'était ainsi depuis toujours. Et aujourd'hui, pour son dixième Printemps, elle l'était tout particulièrement. Elle se préparait à partir en forêt avec sa mère pour préparer la fête d'Ostara, qui concordait parfaitement avec le jour de sa naissance. Elle était née la nuit du 21 mars, lors d'une incroyable pleine Lune, liée à l'équinoxe de Printemps. Lorsque le jour et la nuit sont égaux, et que la vie s'éveille un peu plus, pour essaimer avec frénésie dans toutes les directions, de toute sa puissance prodigieuse et résiliente.

Son frère jumeau, Dillion, de quelques minutes son aîné et pourtant né la veille, préparait avec leur autre maman, le petit bûcher qu'ils allaient touter embraser ce soir pour l'occasion. Cela faisait déjà deux jours qu'ils échafaudaient, dans leur jardin-forêt, un magnifique montage en bois représentant un bel oiseau, niché au centre d'un mandala décoré de pierres, de branches, de feuilles, et d'anciennes bogues de l'Automne dernier.

La jolie famille habitait Dournazac, dans une petite maison typique du Périgord faite de bois et de pierres ocres, surmontée d'un toit en lauze. Elle était lovée au cœur d'une petite prairie, entourée d'un bois laissé en libre évolution. Cette Nature environnante était une bénédiction pour cette famille si proche d'elle. Ils vivaient en phase, en écoute, en bienveillance et en partage. « — Si on prend quelque chose, on doit aussi donner en retour et en conscience » leur disaient leurs Mamans. — Donner une part de soi avec intention, ou faire don de quelque chose qu'on a fait, et qui vient forcément à un moment de la Terre.

Depuis leurs plus lointains souvenirs, ils avaient toujours célébré ces fêtes païennes. Liées aux Saisons, à la Nature, au Vivant, à l'attention, à l'égard des « Autres-qu'humain-es » et des forces de la Terre qui nous dépassent et nous font. Se rattacher à ces rites anciens nous permet de retrouver notre place parmi les autres Vivants, au sein du rythme naturel. C'est ainsi que leurs deux mamans leur avaient appris la vie, baignée d'amour, de respect, de partage ; d'éco-féminisme en soi. Tout cela, entremêlé de traditions anciennes, que la "Modernité" s'empessa d'effacer...

La fête s'annonçait belle et conviviale, avec les personnes proches qui souhaiteraient y participer : ami-es, famille, voisin-es... L'air était pur, les esprits étaient légers, libérés de toute solastalgie. Comme si tous les maux de la Terre s'étaient résorbés. Plus de crise ni de réchauffement. Plus de ciel voilé par les fumées, plus de sols pollués ou assoiffés. Une appétence raisonnée, une sobriété recouvrée. C'est ce que Laelynn ressentait, et cela faisait tellement de bien.

A la nuit tombée, alors que la soirée battait son plein, vint le moment du bûcher. Après un instant de recueillement pour remercier la Terre Mère de ce qu'elle donnait, de ce renouveau si fertile qu'elle offrait, Laelynn et Dillion furent enjoins à embraser l'oiseau. Tel un phénix, qui allait renaître de ses cendres ; lorsque le Printemps vient embrasser l'Hiver. Très vite, la jeune fille sentit la chaleur du feu, entendit le crépitement du bois, respira la fumée qui s'en dégageait...

...

...Pourtant, malgré la chaleur émise par le foyer, c'est bien le mordant du froid qui saisit brusquement Laelynn, et la sortit de son si doux rêve, la ramenant à la si dure réalité... En ouvrant les yeux, tout en se redressant pour s'asseoir, elle vit Dillion alimenter le feu, tenant dans sa main une petite branche dont le bout était embrasé.

— Joyeux anniversaire soeurette. Lui dit-il, en tendant vers elle la brindille enflammée.

Lui souriant timidement en guise de réponse, elle jeta un coup d'œil autour d'elle, mais ne vit rien que du noir et des ombres dansantes sur les parois de cette grotte si sombre et froide, devenue leur refuge. Elle sentait l'air glacé qui s'engouffrait, accompagné de quelques flocons de neige qui arrivaient à virevolter jusqu'à elleux.

— Où sont les Mams ? demanda Laelynn.

— Parties braver le blizzard pour récupérer les collets qu'on a posés avant-hier. lui répondit son frère.

C'était un "mi-rêve mi-souvenir" dont elle venait d'émerger. Et cela la replongea un instant dans ce passé non si lointain, seulement quatre ans auparavant. Avant "l'Inversion". Elle se revoyait à cette époque, et se souvint du jour précédent son anniversaire et cette fête d'Ostara. Elle avait participé à un concours d'écriture organisé par le Parc Naturel Régional du Périgord Limousin où elle vivait. Nous étions alors en 2050, et le PNR avait demandé aux enfants résidents du Parc, d'inventer un futur désirable pour l'horizon 2075, face au dérèglement climatique qui n'avait cessé depuis. Et ce, malgré la remarquable implication des PNR pour tenter de changer les choses. Ils avaient compris depuis quelques années qu'il ne fallait plus placer l'Humain-e au centre des décisions, mais au cœur des Autres-qu'humain-es, qui faisaient partie aussi du territoire et des choix à adopter. Ils centrèrent leurs développements autour de l'Écologie, avec une agriculture exclusivement bio, en alliance avec les autres espèces. Créant une économie locale sociale et solidaire ; laissant des hectares d'espaces naturels en Libre Évolution, et bien plus encore.

Laelynn avait alors écrit au Parc que, pour prendre le virage écologique que tant de personnes attendaient, il faudrait une Femme engagée au pouvoir, qui changerait vraiment la trajectoire du pays pour la rendre plus juste pour tout le Vivant dont nous dépendons (plus de capitalisme, plus de patriarcat, plus d'injustice, juste la Vie). Et lors des élections un an plus tard, son vœu se réalisa. Et peu à peu, tout commença à aller mieux, un espoir était ravivé. Mais malheureusement, cela fut de trop courte durée. C'est toujours ainsi avec les humain-es, iels se réveillent trop tard.

Un terrible cataclysme arriva quelques mois plus tard : "l'Inversion". Tout s'était passé si vite. Leurs Mamans leur avaient expliqué que le réchauffement climatique, c'était comme une fièvre pour la Terre. Comme pour nous et notre corps qui, pour se défendre, chauffe, pour détruire virus ou bactérie mauvais pour nous. Et bien là, pour se défendre des mauvaises façons d'être des humain-es détruisant le Vivant, la Terre chauffa, chauffa, chauffa... Et alors que la majorité du Monde faisait fi de ce réchauffement et des alertes lancées par de nombreuses personnes sensibles à la Vie, la Terre réagit d'une façon qu'aucun-e ne pu prédire. Cette année 2051 - l'année de trop pour la Terre Mère - une subite inversion des pôles se produisit, dérégulant le climat comme personne ne croyait cela possible. Une nouvelle ère glaciaire en fut déclenchée après une série d'événements climatiques imprévisibles, si puissants et si rapides, que l'Humanité ne put rien faire, à part s'adapter aussi vite que possible pour tenter de survivre. Et voilà où nous en sommes... Aujourd'hui en 2055, Laelynn et Dillion fêtaient leur 15ème Printemps, même si ce dernier n'existait plus de nos jours. Seul un éternel Hiver était installé, plus ou moins intense selon les mois, et perdurait indéfiniment.

Laelynn se leva, réajusta son manteau et son écharpe, et prit le fusain qu'elle s'était taillé. Elle se dirigea vers l'une des parois pour dessiner, comme de lointains ancêtres bien avant elle ont pu le faire dans les grottes de sa région, semblable à la sienne. Elle dessinait ses souvenirs. Pour qui ? Personne ne sait. Cela lui rappelait un conte du Périgord que ses mères lui lisaient petite, "L'Éveil de Titloa". Et elle aimait bien l'idée qu'un jour, lorsque le froid et la glace s'en seront allés, quelqu'un les découvre, et apprenne des erreurs du passé pour que cela n'arrive plus jamais. Alors, on se souviendrait que l'Humain-e n'est pas le centre du monde, ni le sommet de la pyramide, mais bien confondu dans un cycle perpétuel, lié et interdépendant, parmi le Tout, parmi les autres terrestres, qu'il doit considérer, pour coexister. Elle en était convaincue.

Je suis l'aigle du Périgord

Je suis l'aigle, royal, né dans les vents du sud, Au-dessus
de Marval, où la lumière s'étale,
Je garde en moi le chant des siècles disparus,
Mais l'air a changé, lourd comme un mal qui râle.

La Dordogne s'étire, amaigrie par le feu,
Ses berges n'ont plus l'ombre, elles craquent sous le pas.
Le sable envahit tout, le fond devient le lieu
Où meurt le souvenir des truites et des nénuphars.

Les noyers ont jauni avant même l'été,
Le sol fendillé boit la chaleur en cendres,
Les blés se couchent nus sous un ciel irrité,
Et l'herbe se retire aux lisières des tendres.

J'entends les hommes dire : « Il faut s'adapter »,
Mais ils dressent du verre en lieu d'anciennes pierres.
Ils oublient les sources, les arbres, les clartés,
Et scellent l'avenir sous l'asphalte des guerres.

À Domme, les volets grincent comme des plaintes,
La pierre s'effrite au souffle du vent sans loi,

Les vieux jasant encore, mais leurs voix sont éteintes —
Même l'écho s'en va, même l'écho s'effraie.

Je plane dans un ciel trop vaste, trop brûlant,
Mes ailes cherchent l'air des saisons disparues.
Je suis l'aigle du temps, seul, muet, observant
Le monde qui s'efface, et qu'on n'a pas défendu.

L'arbre a pan dels pòbles – L'arbre à pain des pauvres

Sous un ciel de braise, le châtaignier soupire,
Ses branches se tordent, dans la chaleur qui déchire.
Le chancre s'attaque, et l'écorce se fane,
Une plaie qui s'étend, comme un poison qui plane.

Le cynips, en essaims, ronge les feuilles,
Un insecte venu d'un monde sans accueil,
Il dévore l'espoir, qu'un jour l'arbre guérisse,
Dans l'ombre grandissante d'un monde qui se déshumanise.

Les balanins perforent, le fruit devient amer,
Un petit coléoptère, symbole d'un futur austère.
Les graines pourrissent, et tout semble se fermer,
Tandis que l'humanité semble tout oublier.

Le vent est brûlant, le sol est devenu stérile,
Les terres épuisées, comme un souffle futile.
Les forêts s'éteignent, englouties par la peur,
Sous l'œil froid du fascisme, dévorant chaque lueur.

Mais à Cognac-la-Fôret, dans les bois solitaires,
Les racines tremblent, attendant le souffle de l'air.
Dans la cendre, une graine encore se cache,
Sous l'arbre blessé, l'espoir fait sa tâche.

2050, l'an des ruines et des tourments,
Un souffle nouveau naît, fragile, mais vibrant.
Le châtaignier, malgré le feu et la nuit,
Réveille sous la terre un espoir qui fuit.

La fin n'est pas encore écrite, ni tout à fait là,
Car sous la braise, l'arbre, encore, se bat.

J'ai renoncé à écrire à la main sur une feuille de papier par respect pour les arbres qui ne méritent pas de finir broyés.

Je vous remercie pour votre lecture, votre temps et votre initiative.

Carnet de voyage du père Igor

Plus une voiture ne circule en roue libre,
Les vélos les ont remplacées, on trouvé leur équilibre,
Ils en connaissent un rayon sur la pollution,
Donc c'est en pédalant que se déplace la population.

Le château est devenu un refuge,
Un palace pour les insectes, les animaux,
La végétation a prit sa place de reine,
Les fleurs poussent comme une douce rengaine.

Les arbres recouvrent le parc des arts,
Une immense forêt est venue le substituer,
Contre la réchauffement arrivé avec ses gros panards.
Ils forment une armée, un grand bouclier.

Nontron n'est pas à l'abandon,
Nontron ne s'est pas laissée aller,
Elle a mit sur elle sa veste de protection,
Contre le climat devenu un danger.

Et s'il tente de faire sauter les boutons,
En mettant le feu à chaque branche, chaque feuille,
C'est avec chaque habitant que nous replanterons,
Ces arbres qui font qu'aujourd'hui, nous respirons.

Le dernier optimiste

Jacques 1998 est un homme heureux. Il vient d'obtenir le renouvellement de sa licence d'optimisme lors de la répartition annuelle des états d'esprit. Nous sommes en 2050, et voilà dix ans que, chaque année, il fait le choix de ne pas adhérer au clan majoritaire des défaitistes, ce qui en fait un être à part sur notre petite planète. Un être unique parmi dix milliards de Terriens, sans compter les cyborgs, les humanoïdes et les êtres hybrides. Jacques 1998 est le dernier optimiste.

Comment en est-on arrivé là ? Oh, très simplement, par petites touches. Pour résumer, on pourrait sans doute revenir à cette année 2025 où l'on avait compris que l'on perdait la main sur la lutte contre le dérèglement climatique. Les Humains fondaient droit dans le mur, mais plus ils s'approchaient, plus ils accéléraient. On les prévenait depuis un demi-siècle, les pluies acides, la forêt amazonienne, les ours blancs, le continent de plastique, la fonte des glaciers... mais rien n'y faisait : soit ils n'y croyaient pas, soit l'effort à fournir leur paraissait insoutenable. Au contraire, même, ils avaient employé tout leur génie à consommer davantage, toujours plus d'énergie, de matières premières, de déchets et de gâchis.

En 2025, donc, il n'était déjà plus question d'ours blancs ou de petits insectes disparus des pare-brises. Déjà, on parlait de l'effondrement du Gulf Stream, d'océans en surchauffe, de points de basculements irréversibles. Mais voilà, les humains, tant qu'ils ne sont pas dans la mouise jusqu'au cou, ne voient pas l'intérêt de changer leurs petites habitudes. Alors ils avaient continué sur leur lancée.

Jacques 1998 est né, comme son nom l'indique, en 1998. Il avait un nom à lui, avant, mais depuis la réforme mondiale des patronymes de 2035, tout le monde dispose d'un prénom et d'un code-barre, et l'on a pris l'habitude entre nous de n'en conserver que l'année de naissance. On a rarement l'opportunité de connaître plusieurs personnes portant le même prénom et nés la même année. Pour ses rares amis — rares, car l'amitié a été fortement encadrée par la réforme de 2038 —, Jacques 1998 est aussi Jacques de Bussière-Galant, puisque c'est là qu'il est né et qu'il habite encore maintenant, à presque soixante ans. Oh bien sûr, les communes n'existent plus de nos jours, mais que voulez-vous, les habitudes ont la peau dure. Jacques est un retraité heureux depuis quelques années déjà. Les Humains ne travaillent plus guère depuis que les robots ont pris leur place à peu près partout, dans les commerces, les usines, les bureaux et les professions libérales.

Alors Jacques arpente les chemins du Parc naturel Périgord-Limousin, comme il l'appelle encore, même si son nom officiel est aujourd'hui Zone 46-89. Jacques aime grimper au sommet de Courbefy, d'où l'on voit les pas de tirs des fusées qui, chaque jour, ramènent de la Lune les minerais indispensables à la production d'électricité. Jacques aime observer les plantes, le mil, le sorgho, le poivrier, et ces beaux arbres qui ont trouvé là un nouveau refuge : ébène, palmier-dattier et cacaoyer. Oh, il reste bien quelques jacinthes des bois, des sureaux et même des coquelicots ici ou là, mais il faut vraiment être chanceux pour en croiser dorénavant.

Et pourtant, donc, Jacques est optimiste. Et il le faut bien, car si lui perd espoir, c'est l'Humanité toute entière qui désespérera. Jacques aime voir la lumière au bout du tunnel, le beau temps après la tempête — et Dieu sait qu'il en subit, des tempêtes, comme celle qui, l'année dernière, a emporté les dernières ruines du château de Châlus-Maulmont. Mais malgré tout, son Parc a résisté aux colères de la Nature. Les zones humides n'ont pas disparu, entre forêts et prairies. Bien sûr, pour les préserver, il a fallu déployer les fameux capteurs de brume,

l'une des plus belles inventions des années 2040, et accepter que de nouvelles espèces s'y installent, comme le scarabée-rhinocéros ou le crapaud-buffle, qui avaient migré en même temps que leur habitat naturel s'asséchait à des milliers de kilomètres de là.

Et puis il y a ces moules perlières qui se sont adaptées de manière inattendue aux changements du climat dans les ruisseaux de ce que l'on appelait avant la Haute-Dronne, et les tourbières qui capturent plus de CO₂ que jamais auparavant, au point que l'on cherche à les étendre aujourd'hui. Les salamandres, les tritons, les écrevisses, partagent sans jalousie leurs trous d'eau et leurs rochers creux avec leurs nouveaux voisins, dans une harmonie que l'on n'aurait pas osé espérer.

Jacques est optimiste, aussi, car il voit bien que mille projets sont menés ici et là, par pure nécessité, par idéalisme, ou par utopisme. À Cognac-la-Forêt, plus une goutte de pluie n'est renvoyée à la rivière sans avoir d'abord abreuvé les habitants et les plantations ; à Flavignac, des stations solaires rudimentaires fournissent l'énergie au moulin à manioc ; à Jumilhac-le-Grand, on a replanté une forêt primaire, on y voit réapparaître des insectes qu'on pensait disparus ; et à Saint-Bazile, les vergers inspirés des rizières permettent de combattre les sécheresses de l'été.

Et surtout, Jacques voit les enfants, devenus si rares depuis la mise en place du contrôle mondial des naissances, mais pleins d'idées, pleins de bonne volonté. Ces enfants qui voudraient revoir des papillons, comme leurs grands-parents à leur âge, des lucioles, des coccinelles et même des moustiques, oui. Un jour, ces enfants pourront à leur tour participer à la répartition annuelle des états d'esprits. Un jour, espère Jacques, ils pourront faire le bon choix, comme lui, le choix de l'optimisme.

LE DIAMANT DE MAREUIL

Ballade folk

Couplet 1

Une silhouette se détache sur les hauteurs,
Mon grand-père debout, appuyé sur sa canne.
Il contemple le chêne planté par son père,
Qui ne donne plus rien, comme une feuille qui fane.
La tristesse est venue remplacer la colère,
Quand le climat fit partir les truffes ailleurs.

Refrain

**Ton combat contre le climat,
Il ne sera jamais fini.
Mais crois-moi, je suis fier de toi, Grand-
père, je porte en moi,
Le diamant noir qui est ta vie.**

Couplet 2

Tu as planté tilleuls, noisetiers et chênes forts,
Tu as pris soin du sol et posé du paillage,
Dans les étés brûlants, jamais tu n'as cédé.
Toujours t'acclimater pour garder ton héritage,
Pour que dans la chaleur persiste l'humidité
Et que le diamant noir vive toujours et encore.

Refrain

**Ton combat contre le climat,
Il ne sera jamais fini.
Mais crois-moi, je suis fier de toi, Grand-
père, je porte en moi,
Le diamant noir qui est ta vie.**

Couplet 3

Je me souviens parfois, tu m'emmenais avec toi.
Ton berger malinois nous guidait le matin
Et tes mains me montraient les truffes et leurs veines blanches
Je marche sur tes pas, fidèle au vieux chemin,
Je veille sur les truffiers, racines et branches,
Pour entretenir l'âme du Périgord en moi.

Refrain

**Ton combat contre le climat,
Il ne sera jamais fini.
Mais crois-moi, je suis fier de toi, Grand-
père, je porte en moi,
Le diamant noir qui est ta vie.**

Pont

Qui t'aurait dit qu'un siècle entier tu lutterais,
Contre un ennemi invisible qui brûle les terres ?
Mais sur les coteaux de Mareuil tu t'es dressé,
Pour protéger nos bois et nos clairières.

Outro

Dis-moi grand-père comment tu as tenu,
En deux-mille cinquante le combat continue.

Le Grillon du Périgord et la Cigale de Provence

L'an deux mille cinquante, à Saint Saud la Coussière
Un Grillon, de retour d'un exil trop sévère,
Retrouvait son terroir qu'il croyait à jamais perdu,
Que les hommes, jadis n'avaient guère défendu.

À présent, la chaleur, souveraine en ces lieux,
Avait changé les champs, les bois et même les cieux.
Le Grillon, ébloui, chantait sous les fougères,
Heureux de voir son sol redevenu prospère.

Soudain, sous un grand chêne, une voix s'éleva,
C'était une Cigale, et de loin elle vint là.
« Là-bas, dans ma Provence, ardente garrigue,
Le feu court sur les pins, la colline s'afflige.

Les oliviers se meurent aux coteaux enflammés,
Les sources ont tari, les sols sont ébranlés.

Alors j'ai pris la route, espérant trouver à mon tour
Quelque contrée, plus clémente, pour un séjour. »

Le Grillon, surpris, répondit avec flamme :
« Ici aussi le soleil pèse sur nos âmes,
Mais les vallons verts, les ruisseaux obstinés,
Résistent encore aux excès des longs jours d'été.

Alors chante avec moi, partageons l'espérance ;
Tant que l'homme saura garder sa confiance,
Le PNR Périgord Limousin offrira ses fruits et ses couleurs,
Et nos chants rendront force et courage aux cœurs. »

Moralité

Si le climat se trouble et le monde se dessèche,
Il reste des lieux où la vie se protège,
Mais pour que l'avenir garde un bon parfum d'été,
Il faut à chaque instant apprendre à l'aimer.

Le Limousin, terre de résilience

Je suis un châtaignier paisiblement enraciné dans un taillis près de Jumilhac Le Grand. On dit que j'ai encore fière allure pour mes 200 ans. Avec mon allure débonnaire de patriarche, ici tout le monde m'aime bien.

J'en ai vu passer des générations et des générations de femmes, hommes, enfants.

Mon histoire et celle du Limousin s'entremêlent depuis des siècles. Nous, les châtaigniers, avons nourri les familles affamées lors des mauvaises années. Nous avons offert notre bois aux tonneaux qui conservent leur précieux élixir dans les caves bordelaises. Nous avons façonné ce pays et, en retour, il nous a protégés.

Aujourd'hui, en 2050, les étés sont plus longs, les orages plus violents et les hivers moins rigoureux. Grâce à ma propre résilience et aux précautions prises par les gens d'ici je me suis finalement bien adapté à tous ces changements. Je me plais toujours autant au cœur de cette campagne limousine têtue qui résiste. Je converse avec mes congénères feuillus ou résineux installés ici depuis aussi longtemps que moi. Mais je n'hésite pas à engager la conversation avec les nouveaux venus, chênes verts, palmiers ou oliviers. Ils me racontent leur vie d'autrefois plus au sud.

J'écoute avec ravissement le chant des oiseaux, le bruissement, à nul autre pareil, des cigales, les meuglements des vaches au loin. J'offre toujours avec plaisir mon ombre aux randonneurs épuisés. Ces rencontres sont des moments privilégiés de partage.

Ce fut le cas hier où j'ai vécu un moment extraordinaire ! Un jeune couple s'était installé sous ma frondaison.

Le garçon se mit alors à jouer de la flûte et la jeune fille commença, d'une voix mélodieuse, à fredonner un poème

C'était tellement beau que j'en ai gravé chaque mot sur mes cernes :

“Prêcheurs de la désespérance,
Repartez en silence.
Oui, le climat change,
Mais nous nous adaptons. Si
nous faire peur,
Est votre ambition,
Notre moteur est l'action.
Oui nous vous le promettons,
Un bel avenir nous assurerons
Face aux prédicteurs de cataclysmes,
Nous ne céderons pas au fatalisme,
A une vie simple et sans excès,

les gens d'ici sont familiers,
Des solutions ils sauront trouver.
Pour protéger la forêt,
Les déforestations il faut arrêter,
Nos rivières, nos lacs, nos fontaines
Sont un don du ciel,
Des pompages sauvages
Il faut les protéger
Les petites villes ombragées,
Il faut conserver,
Aux grandes métropoles,
Il faut renoncer,
Les prairies sont à choyer
L'élevage à maîtriser.
Et si demain,
Un olivier prend racine auprès d'un pommier,
Un mandarinier flirte avec un cerisier,
Une belle complicité ils sauront trouver.
Technocrates sortez de vos bureaux,
Des gens de notre terre, approchez-vous,
Et ensemble, relevons le défi,
D'une nature sauvegardée,
D'arbres respectés,
De rivières préservées"

J'aurais voulu que ce temps suspendu dure une éternité ...

Mais le jeune couple s'en est allé porter dans d'autres contrées son message de confiance et d'espérance.

Septembre 2025

Nouvelle : LE MONDE D'APRES

Les anciens racontent encore le jour où tout a basculé.

Pas une guerre, pas un virus. Non... une panne. Une panne immense, silencieuse, totale qui aura un impact sur la biodiversité et l'approche de l'homme et la nature.

Le 17 avril 2037, les monnaies du monde se sont effondrées comme un château de cartes brûlé par un souffle invisible. Les réseaux bancaires, numériques et même les échanges dématérialisés — tout avait disparu. Les routes commerciales par voie terrestre ou maritime, naguère saturées de conteneurs s'étaient vidées comme des veines asséchées.

On l'appela plus tard La Grande Extinction Monétaire.

Dans les grandes villes, ce fut le chaos. Un parfum de fin du monde rappela aux anciens un vieux roman, Ravage de René Barjavel. L'auteur racontait déjà comment, dans un futur imaginaire, la civilisation s'écroulait en quelques jours sans électricité. Ici, c'était la réalité : camions à l'arrêt, avions cloués au sol et rayons de supermarchés vidés en deux jours.

Pourtant, dans les collines boisées du Périgord-Limousin, les choses prirent une autre tournure.

Les fermes, déjà habituées à vendre en direct à prix libre, se remirent à troquer œufs, fromage et légumes contre vêtements, outils ou soins. Les marchés redevinrent le cœur battant des bourgs.

Dans le Périgord-Limousin, ce coin de terre qui se croyait jadis préservé des excès de la mondialisation, le choc fut rude malgré tout... mais fécond. Les premiers temps furent marqués de stupeur et de peur : plus de médicaments venus des laboratoires, plus de supermarchés débordant de fruits calibrés. Puis, peu à peu, les habitants redécouvrirent ce qu'ils avaient oublié : la lenteur, la proximité, la richesse des savoirs enfouis.

Les vieux métiers relégués au musée retrouvèrent une nouvelle vie. On réhabilita les Forges d'Etouars et les tisserands se retrouvèrent à Varaignes pour y créer une corporation moderne. Dans le petit hameau de Nanteuil près de Busserolles, le four à pain reprit du service grâce à l'ancien boulanger qui vivait sur place. La coutellerie de Nontron retrouva ses heures de gloire pour répondre à la demande locale.

Les champs abandonnés découvrirent la permaculture et on privilégia le respect de la terre sans labours intensifs. Le lin et le chanvre, peu gourmands en eau, réapparurent comme des trésors. Les marchés se transformèrent en véritables carrefours d'échanges : les monnaies locales, la *June*, le *sou périgordin* — circulaient de main en main. Mais le plus souvent on préférait troquer, un sac de noix contre des bottes réparées, un soin énergétique en échange de deux stères de bois.

Le climat, lui, changeait aussi. Le ciel retrouvait sa transparence. Les pluies acides disparaissaient peu à peu. Les forêts de chênes et de hêtres se repeuplaient d'oiseaux. Certains disaient même qu'à l'automne le brame des cerfs s'entendait plus fort, comme si la nature reprenait ses droits.

Dans les villages, on ouvrit des maisons de santé appelées désormais maisons de guérison. Là, un médecin formé à la médecine traditionnelle prenait l'avis d'une guérisseuse qui soignait grâce aux plantes. A quelques pas, un praticien en acupuncture accueillait un consultant et pour rééquilibrer son énergie vitale. Les habitants venaient de plus en plus y chercher un conseil avant d'être malades. On découvrait que la prévention et une vie saine valait mieux que les pilules.

L'éducation, elle aussi, s'était métamorphosée. Fini les salles de classe bondées et les programmes dictés d'en haut ; les élèves apprenaient d'abord à faire, à débattre, à cultiver, à réparer. On valorisait

leurs dons qu'ils soient pour le bois, les mots, la musique ou la mécanique. L'objectif n'était plus de former des citoyens soumis, mais des êtres libres, conscients et capables de sens critique.

Pour retrouver du confort, il fallait remplacer l'énergie fossile et électrique. Un groupe d'ingénieurs, artisans et rêveurs s'étaient réuni dans une ancienne gare près de Saint-Yrieix-la-Perche. Dans le bruit des enclumes et l'odeur du cuivre chauffé, ils ont redécouvert de vieux carnets de recherche. Ces carnets contenaient des découvertes scientifiques cachées pour asservir l'humanité et non pas la servir. Sur les établis, on trouvait des schémas signés de noms légendaires, notamment Nikola Tesla.

Ils parlaient d'« énergie libre », de capteurs aériens d'électricité ambiante, de moteurs à eau capables de tourner sans carburant fossile. Des rumeurs affirmaient qu'en printemps 2043, un mât de cuivre avait éclairé un village entier. Ce mât, planté sur une colline, captait l'électricité dans l'Ether comme on cueille un fruit mûr.

Au fil des jours, les routes désertées virent circuler d'étranges véhicules : des charrettes légères mues par de petits moteurs pulsés, sans fumée ni bruit. Les lampadaires des places s'illuminaient à nouveau grâce aux vents électriques invisibles qui traversaient le ciel périgourdin.

Enfin, cette communauté solidaire ressentit le besoin d'écrire les règles qui seraient le socle de l'organisation de la vie sociale. Le seul but était avant tout de protéger l'individu et non pas le soumettre à des règles arbitraires. Le Périgord-Limousin, ni tout à fait Périgord ni tout à fait Limousin, dessina ses propres frontières. Les frontières naturelles furent déterminées, non par sur les cartes administratives, mais selon les rivières, les collines et les communautés humaines. La première constitution régionale naquit, s'inspirant des assemblées vikings d'autrefois, où localement chaque voix comptait et où les règles naissaient du consentement. On y parla de justice équitable, de responsabilité partagée, de respect de la terre-mère et de la parole donnée

Et, peu à peu, la réputation de la communauté Périgord -Limousin se répandit à plusieurs lieues à la ronde. Les voyageurs traversant la Dordogne ou la Vienne racontaient qu'une région offrait une vie sans peur. Dans cette région, la monnaie était un outil, pas une chaîne. On y cultivait les champs et les esprits.

Les autres territoires, d'abord sceptiques, se mirent à prendre exemple sur le Périgord-Limousin. La Bretagne, la Catalogne, les Alpes furent les premiers à suivre l'exemple. Une confédération de régions libres prit forme, tissant un réseau de solidarité et de paix.

En 2050, nul ne regrettait vraiment le monde ancien. On voyageait moins et on possédait moins, mais on respirait mieux et on riait davantage. Les soirs d'été, sous les étoiles brillantes, on chantait autour des feux. On racontait aux enfants le temps où l'argent dominait tout. Car ici, on savait qu'on avait survécu à la panne du siècle non pas grâce à l'or ou aux chiffres, mais grâce aux mains, à la terre et à cette mystérieuse lumière que les inventeurs du temps jadis avaient su apprivoiser.

Le Périgord-Limousin était devenu un archipel de petites communautés autonomes. Elles étaient reliées par des sentiers, des échanges humains et un réseau d'énergie propre inspiré par Tesla. On consommait ce qui se trouvait à moins de vingt kilomètres. On réparait au lieu d'acheter. Chacun cultivait son jardin avec patience et respect.

Le Périgord-Limousin, ce territoire oublié des atlas d'autrefois, était devenu un phare : la preuve qu'après l'effondrement, il pouvait y avoir une renaissance.

LE PAYS DES PLUIES

Après avoir longtemps vécu dans une forêt du littoral, Gala la renarde accompagnée d'un jeune couple avec leur petit avaient compris que leur sécurité demandait d'aller vers le nord ouest, vers le pays des pluies.

Elle se rappelait de terres humides et florissantes dans son enfance. Le pays des pluies, c'est là qu'il fallait aller. En dépit de son grand âge, elle se faisait fort de les guider en s'appuyant sur ses souvenirs et son odorat toujours infailible.

Ils avaient été pourtant heureux là bas. Les lapins pullulaient dans les dunes et en été les touristes laissaient partout de la nourriture, restant de leurs pique-niques. Une aubaine facile à trouver, il suffisait de sortir le soir pour ne pas les rencontrer et de se fier à son flair. La journée, on pouvait se terrer dans le sable à l'ombre des vieux chênes houx.

Tout avait changé avec les incendies rapidement propagés par les résineux. La forêt s'était réduite et les vacanciers ne se risquaient plus autant sur la côte. Il était temps de partir, eux et leur renardeau. Ils avaient suivi Gala.

La prudence imposait de suivre les cours d'eau le plus possible. Ailleurs, l'herbe était craquante sous leurs pas et le gibier rare. L'eau, c'est la vie. Les arbres peuvent résister sur les berges longtemps mais ils voyaient bien que le niveau était bas et les flaques bien rares. Il fallait avancer.

Le pays des pluies, la terre promise, serait elle vraiment semblable à ce qu'on leur avait dit ?

Au fur et à mesure de leur avancée, ils avaient remarqué que les maisons des humains avaient changé. Il y avait des maisons presque enterrées avec juste des ouvertures sur un côté et les toits végétalisés les rendaient presque invisibles de loin. Ils avaient trouvé étrange que les humains prennent exemple sur les renards pour s'abriter.

Quelques éoliennes brassaient l'air, rabattant vers la terre un air encore plus chaud. Il fallait éviter aussi de s'en approcher. Beaucoup étaient à l'arrêt. L'air était sec et immobile depuis plusieurs jours mais ils savaient par expérience que ça pouvait changer d'un instant à l'autre avec des tempêtes de plus en plus violentes et des orages dont l'eau regagnait les rivières presque sans humecter le sol durci.

Remonter le cours des rivières était la seule option possible.

C'est à Saint Saud Lacoussière au bord de la Drone qu'ils s'étaient arrêtés. En dépit de sa faible profondeur, la rivière semblait toujours alimentée et sautait de cascade en cascade. les énormes rochers qui la bordaient faisaient des cachettes sûres, fraîches et sèches. Les gibiers qu'ils avaient l'habitude de traquer étaient aussi venu se mettre à l'abri dans les forêts du bord de l'eau.

Toutefois, il voyaient bien des arbres morts, maladie ou sécheresse sur les flancs sud. Il n'y avait plus de châtaigniers. Ceux qui restaient peinaient à repartir de leur base mais inexorablement, les feuilles se recroquevillaient et devenaient cassantes

Contrairement aux régions traversées, il n'y avait pratiquement pas de maisons très près de l'eau. Les récentes inondations avaient rendu les humains prudents. Il y avait aussi maintenant des maisons qui opéraient des rotations avec le soleil comme des tournesols. Elles semblaient recouvertes de plaques brillantes et tournaient lentement, offrant leurs ouvertures à l'ouest le matin puis au nord en plein midi puis à l'est et enfin au sud pour la nuit.

C'était une invention récente et très prisée des humains à ce qu'il semblait. Ils pouvaient travailler dans leurs maisons sans sortir aux heures les plus chaudes.

Les champs étaient encore cultivés . Il y avait beaucoup de machines qui semblaient travailler toutes seules sans personne dedans. Le sol calcaire avait été creusé pour que l'eau qui dévalait les collines lors des orages puisse être retenue dans des citernes géantes pratiquement fermées et d'où les machines puisaient de quoi arroser les cultures.

Quand ils passaient en Limousin le paysage changeait encore. On pouvait voir des vaches brouter des étendues herbeuses où la terre argileuse au dessus du granit limitait les infiltrations. Il y en avait peu. Depuis plus de vingt ans, les scientifiques avaient mis au point des sources de viande en cultivant des cellules mères. Les amis des animaux avaient applaudi à cette découverte mais on conservait des troupeaux pour maintenir les races de base vivantes. Le lait était passé de mode, le beurre aussi mais le surplus était encore transformé en crème ou en fromage auxquels quelques attardés tenaient absolument. Assez curieusement, alors que le cheptel bovin avait diminué, les moutons continuaient de brouter des zones plus arides, se contentant de chardons et d'épineux dont personne n'aurait voulu. On était revenu à l'usage de la laine en hiver et du lin en été. Les tissus synthétiques avait été abandonnés quelques années plus tôt. Les chevaux de trait qui avaient pratiquement disparu avec l'apparition des tracteurs avaient réapparu en raison de leur puissance, de leur capacité à débarder en forêt, de la faible pollution dont on aurait pu les rendre coupable, en raison de leur crottin tellement recherché comme engrais et de leur lait en excédent utilisé pour faire des savons et des produits de beauté.

Ce n'était pas le problème des renards.

Plus inquiétant pour eux était l'arrivée quotidienne d'humains différents. . Ils arrivaient du nord ou du sud, décharnés, affaiblis, en quête eux aussi d'une terre accueillante. Pour eux aussi, des abris provisoires avaient été creusés dans les collines et les anciennes maisons de bourg réhabilitées. Toutefois le provisoire arrivait à sa limite d' accueil. Les nouveaux arrivants n'étaient plus accueillis avec joie. L'eau était rare et fragile, la nourriture encore plus. Pour la première fois Gala avait vu des hommes se battre et des barricades commencer à se construire.

La fin de la solidarité pour les humains et peut être la chasse à tout ce qui bouge. Quelle autre solution pour demain ?

Les renards avaient vite compris ça. Ils se faisaient invisible pour pouvoir profiter de ce lieu idyllique. Ce qu'ils souhaitaient, c'était juste vivre une vie près d'une eau glougloutante dans une forêt giboyeuse et fraîche avec des abris surs. C'était ce qu'ils avaient trouvé. On était en 1950 et l'avenir était imprévisible mais pour l'heure qui était chaude, il était temps de faire la sieste.

Journal – 17 avril 2050, Périgord

Aujourd'hui, j'ai marché toute seule sur le petit chemin derrière la maison bleu. C'est à ce moment-là que je réalise que les ruelles de Sarlat sont toujours aussi belles, même en 2050, même quand tout change autour. Les arbres sont si grands qu'ils me font sentir minuscule, et le vent avait comme une odeur de pommes de terre sarladaises, avec l'ail et le persil qui me rappelaient les repas d'autrefois. J'aurais tellement voulu que mes parents soient là pour le sentir aussi.

Parfois, j'ai l'impression que je vais les revoir au détour d'un virage, comme si rien n'avait changé. Mais après, la réalité me tombe dessus et je m'écroule. Je me suis assise par terre, dans l'herbe encore mouillée, et j'ai pleuré. Pas des petites larmes discrètes, non. J'ai pleuré comme une enfant qu'on a laissée toute seule dans un monde trop grand.

J'ai serré fort mon carnet contre moi, comme si c'étaient leurs bras. Je me demande si eux, là-haut, ils voient mes larmes. Est-ce qu'ils m'entendent quand je leur parle à voix basse ? Je leur ai dit que je les aimais encore plus fort qu'avant, que même si le monde devient futuriste avec ses voitures qui volent et ses écrans partout, moi je reste une fille du Périgord leur petite fille du Périgord, avec un trou immense dans le cœur.

Ce trou, je crois que je vais le porter toute ma vie. Mais peut-être qu'un jour, la douleur se transformera en quelque chose de plus doux, comme une cicatrice qu'on touche du doigt. Pour l'instant, je déplore à chaud larme, mais au fond de mes larmes, il y a un peu d'eux, et ça me réchauffe.

Le trou du Papetier

- Bonjour, fit l'hirondelle ! Enfin un endroit propice pour me reposer ! J'ai tellement soif !
- Bonjour, lui répondit la grande aigrette blanche qui, les pattes dans la vase d'un l'étang presque asséché, s'apprêtait à gober une rainette mutante. C'est rare de voir une hirondelle au sol.
- Depuis qu'il n'y a plus de fils électriques, on s'adapte ! Tu as élu domicile dans le secteur de Dournazac ou bien tu es en transit ?
- Je commence à être vieille. Alors, je pense finir ma vie ici, dans cette belle contrée verdoyante et sauvage.
- Tu crois que j'y trouverais un coin pour nicher, me nourrir et élever mes oisillons ? Nous ne sommes plus si nombreuses. J'ai l'impression que notre espèce disparaît. Je voudrais bien la perpétuer. Sinon, les humains vont subir l'invasion des moustiques avec leurs piqûres et les maladies qu'ils leur provoquent.
- Penses-tu ! Ils les éliminent à grands jets d'insecticides pulvérisés en ville comme à la campagne ! Tu vas avoir du mal à chasser ! Par ici en revanche c'est préservé. De cette pollution-là et de bien d'autres.
- Et pour nicher ? On trouve quelques avant-toits ? Des granges ? Des étables avec de bonnes vieilles poutres en bois ? Partout on détruit nos nids d'une saison à l'autre. Du jour au lendemain même ! On commence à bâtir, proprement, avec de la boue séchée et hop ! Un coup de balai, voire de karcher, et tout est à refaire. C'est tout juste si on n'est pas obligé de pondre par terre !
- Je compatis ! Tant de choses ont changé depuis vingt ans ! Avec les panneaux solaires, les toitures ne sont plus très accueillantes sans doute ! Pourtant les humains qui habitent dans ce secteur respectent et préservent autant qu'ils le peuvent leur environnement.
- Comment font-ils ?
- Eh bien, par exemple, ils veillent à entretenir ce qu'il reste d'arbres et plantent des variétés plus résistantes à la sécheresse et à la chaleur.
- J'ai remarqué qu'il n'y avait plus de châtaigniers, en effet. Par quoi sont-ils remplacés ?
- Ils sont morts de maladies et ne sont plus adaptés au climat trop sec. Pourtant j'aimais bien le parfum de leurs fleurs que les abeilles butinaient jadis ! Tu as dû découvrir de nouvelles plantations de fruitiers méditerranéens comme les abricotiers, les amandiers et même les oliviers.
- En effet ! Il vaut mieux ça que l'abandon des sols à des broussailles dans lesquelles le feu prendrait facilement ! J'ai survolé tant de terres calcinées en venant ! Alors, toi qui sembles bien connaître les environs, où me conseilles-tu d'aller pour me reproduire en toute sécurité, autant que possible ?
- Je connais, tout près d'ici, un petit paradis préservé de la pollution.
- Avec de l'eau ?
- Oui : la Dronne, cette rivière emblématique du parc Périgord-Limousin serpente encore entre de gros rochers. Son débit est restreint, mais je vais souvent me tremper les pattes dans les vasques du Trou du Papetier. C'est vert et ombragé, chose rare maintenant. Tu aurais vu il y a vingt ans, la première fois que ma mère m'y a emmenée ! Dans l'onde fraîche vivaient des truites et même des moules perlières. Les frondaisons denses grouillaient d'insectes de toutes sortes.
- Ah effectivement, tu es vieille !
- Pas loin de vingt et un ans. Et, franchement, je n'ai jamais trouvé de pays plus agréable !
- Et, excuse-moi d'insister, pour mon nid, donc ?
- J'allais y venir. La ferme des Gandilles, à quelques battements d'ailes, est depuis quelques années habitée par une famille de jeunes personnes très soucieuses de préserver la biodiversité. Elles ont conservé la grange traditionnelle, cultivent un potager en permaculture, vivent en autonomie presque totale. Des résistants ! Ils ne sont pas les seuls sur ce territoire devenu idyllique.
- Ce qui veut dire que j'y trouverai de la nourriture ? De la terre vivante ? De l'eau non traitée ?
- Tu as tout compris. Tu as des chances d'y être accueillie comme une messagère providentielle. Ils vénèrent les quelques oiseaux qui subsistent. Tu ne devinerais jamais comment ils évitent d'arroser leur jardin pourtant luxuriant.
- Ils collectent le peu d'eau de pluie dans des récupérateurs ?
- Bien entendu, mais elle devient si rare ! Non : au lieu de gâcher l'eau de leur puits dans les toilettes, ils recueillent leur urine et la recyclent.
- Tu plaisantes ?

- Pas du tout : ils l'utilisent en tant que fertilisant. Ainsi, aucun gaspillage ! Ils disent que c'est de l'or liquide au potager. Ils s'offrent même le luxe de cultiver des rosiers qui n'ont jamais été aussi productifs !
- Je me demande si je dois te croire ; ça m'a l'air trop beau pour être vrai !
- Jadis, dans le fumier employé pour amender les champs, ils utilisaient bien celle des animaux ! Donc, pourquoi serait-ce utopique ?
- Peut-être... Je n'étais pas de ce monde. Je ne sais pas... Comprends ma méfiance !
- Ils disent même que l'odeur de l'urine humaine repousserait les indésirables au jardin.
- Et dire que c'est si simple et gratuit ! Je suis époustouflée par ce que tu me racontes. À tel point que je doute, pardonne-moi !
- Si tu as assez de forces pour me suivre, je t'y emmène.

L'hirondelle retrouva des congénères déjà installés sous les toits des Gandilles.

- Depuis des lustres, nous passons l'été ici. À tel point que nous envisageons de nous sédentariser, gazouilla la plus ancienne de la communauté. Cela nous éviterait ce long voyage où nous risquons notre vie. La nourriture devient rare et les éoliennes nous mettent en péril.
- Par là, on n'en voit pas.
- Exact ! Raison de plus pour apprécier ce territoire protégé.
- Tu peux bâtir à côté de nous, il y a de la place, ajouta une juvénile.

Tandis que l'aigrette rejoignait la rive de la Dronne, un mâle remarqua la nouvelle arrivée et entama son vol de parade nuptiale. L'espèce en voie de disparition pouvait espérer donner la vie à une nouvelle génération. De jolies têtes brunes et blondes, émerveillées, contemplaient le ballet gracieux des hirondelles dans le ciel des Gandilles.

L'écho des bois disparus

Sous les chênes anciens du Périgord profond,
Je marche, chevreuil frêle, mémoire à vif au fond.
L'air brûle mes naseaux, jadis embaumés d'ombre,
Le sol craque, poussière où la rivière succombe.

Sarlat s'étire au loin, murs dorés sous la flamme,
Mais les toits luisent d'ardeur, sans fraîcheur ni nuage.
Les hommes ont semé des pierres sans repos,
Et l'été désormais s'installe comme un fardeau.

Je cherche dans les bois le murmure des sources,
Elles ne sont plus que cicatrices, sèches routes.
Le chant des rossignols s'est éteint au matin,
Seul résonne le cri des corbeaux incertains.

En 2050, je compte les saisons,
Elles s'effacent trop vite en un même horizon.
Les truffes se raréfient sous la terre aride,
Les forêts rétrécissent, mon abri se dévide.

Un souffle de chaleur lèche mes flancs tremblants,
Les collines verdoyantes deviennent du blanc.
Moi, chevreuil du Périgord, témoin sans pouvoir,
Je porte dans mes yeux un adieu à l'espoir.

Pourtant je marche encore, mémoire en héritage,
Dans l'écho des noyers qui gardent leur courage.
Si l'homme tend sa main à la terre en péril,
Peut-être qu'un printemps renaîtra dans Sarlat, fragile

LES AILES DE L'ESPOIR

Depuis plusieurs décennies déjà, des générations avant moi avaient quitté l'Ethiopie, mon pays d'origine, pour se rendre en Europe... Terre d'asile.

Ce qui avait toujours guidé les migrations de mes ancêtres, étaient la difficile quête de l'eau. Vingt cinq ans plus tôt, parcourant des milliers de kilomètres, une rumeur était parvenue jusqu'à eux. Le territoire du Parc naturel régional, Périgord-Limousin semblait être une destination rêvée. Une terre promise avec ses 2682 km de cours d'eau et ses 5050 hectares de zones humides. Mes aïeux s'était alors installés sur trois communes, celles de Saint-Auvent, Saint-Cyr et Saint-Laurent-sur-Gorre...

C'est à l'été 2050 que je suis arrivée dans cette région, et sembla-t-il, tout avait alors tellement changé ! Cela faisait bien trois mois et demi que la pluie n'était pas tombée... Les après-midi, les températures ne descendaient pas en-dessous des 45°C... L'été était très long, l'air extrêmement sec, la lumière aveuglante et les nuits avec des chaleurs tropicales...

Le magnifique étang de la Pouge avait diminué de presque un tiers. Le débit des cours d'eau était réduit à plus de la moitié. Les quelques poissons qui restaient, résistaient. Un parterre de feuilles séchées recouvrait les chemins alentours... on aurait dit que l'automne avait déjà pointé son bout de nez. Les arbres luttaien pour garder leurs élégantes silhouettes. Les hêtres avaient quasiment tous dépéris et laissaient place à de nouvelles essences : des pins parasols, des chênes sessiles. Le petit pommier de l'étang, avait quant à lui, tenu tête tant d'années aux brûlures du soleil jusqu'à cet été, où ses dernières pommes desséchées crevèrent sur le parterre poussiéreux. Il n'a plus jamais été productif. A côté de lui, un abricotier donnait ses premiers fruits... Ah ! les fameux abricots du Limousin !

Les Limousines elles, avaient migré vers d'autres pâturages, plus au Nord, vers la Bretagne... Dans les champs alentours, exposés plein sud, poussaient silencieusement des oliviers. Les récoltes de cette année, vont être exceptionnelles, et le fameux or liquide de la Pouge, aux saveurs et aux arômes uniques, gagnait déjà en renommée mondiale.

Si je suis présente ici, dans le Limousin, ce n'est peut-être pas une mauvaise chose. Tout n'est peut-être pas perdu ! Je ne me suis pas vraiment présentée. Je suis originaire d'Ethiopie. Je me nomme Thimétris Kirby et j'appartiens à l'ordre des Odonates. En fait, on pourrait penser que nous migrons volontairement, mais en réalité, c'est plutôt notre aire de répartition qui est modifiée... Nous n'avons pas vraiment le choix... on sélectionne notre nouvelle zone d'habitat en fonction du soleil, de l'eau et de la présence de nourriture.

Si je me suis installée dans ce bel étang de la Pouge, c'est parce que ce lieu a su être plutôt bien préservé face au réchauffement climatique. Toutefois, et c'est tant mieux, l'étang peu profond et aux eaux chaudes, permet la reproduction de notre espèce. Pendant longtemps, nous revenions chaque été, mais désormais, notre installation est pérenne, car les températures élevées améliorent notre quotidien.

Grâce à diverses mesures drastiques, les hommes ont su entretenir, tant bien que mal, les zones humides environnantes de l'étang. Et ils ont également réintroduit, les haies, pour délimiter les parcelles agricoles. Ma présence ici, révèle donc la bonne qualité de l'écosystème des lieux. Les canicules à répétitions sont inévitables mais je suis là également pour chasser les moustiques qui prolifèrent, les taons et les autres nuisibles. Si je peux vous être utile, Humains, j'en suis bien heureuse !

Les odonates, auxquelles appartiennent les libellules et les demoiselles, représentent symboliquement le message de la transformation, du changement et de l'adaptation. Nous sommes sur terre depuis des centaines de millions d'années. Nous avons survécu à tout un tas de catastrophes. Mais face au changement climatique, il y a urgence !!! C'est pourquoi, je remercie chaque humain de son implication dans la préservation des milieux naturels et de la sauvegarde de nos espèces.

Peut-être que chaque ville de France, pour ne pas oublier notre message d'espoir face aux dérèglement climatique, pourrait à l'un de ses ronds-points d'entrée de citée, ériger une sculpture immense à notre effigie... un peu comme dans cette jolie ville, située aux portes du parc !

Les coulées

La première coulée a eu lieu en 2026. Nous avions juste dix ans. Elia et moi avons été profondément marqués par l'évènement. Au moins autant que les vieux du bourg et des villages alentour qui « {n'avaient} jamais vu ça ». Combien de fois j'ai entendu cette phrase depuis...

Nous habitons tous les deux le bourg de Jumilhac. Elia vivait dans une vieille bâtisse du centre que ses parents avaient retapée avec des matériaux « sains et éco-sourcés ». Ils avaient quitté leur vie citadine lyonnaise quelques mois avant la grande épidémie de Covid. Elia et son grand frère étaient de purs produits néo-ruraux. On ne venait pas du même milieu. Et je l'ai bien aimée, tout de suite. Moi, mes parents bossaient sur Saint-Yrieix et avaient fait construire sur les hauteurs de la commune. Une maison moche avec une jolie vue. Mon père est vite parti et j'y habite encore avec ma mère. En un quart de siècle, on a réaménagé un peu les espaces et rénové des choses. Exposition plein sud. C'est ce qui se faisait. Aujourd'hui, c'est un four l'été et un frigo humide l'hiver. On tient avec ce qu'on a.

On venait souvent se balader ici avec Elia sur le chemin du Pont de l'Isle, juste en contrebas du lieu-dit du Rat. Arrivés à la rivière, on tournait après les renouées pour remonter le sentier sur la rive opposée et se baigner à l'abri des regards. On restait là tous les deux à se marrer, sous le bruissement des feuilles d'aulne, les pieds dans l'eau aurifère. Le jour de 2025 où les grands engins sont arrivés, il faisait froid mais on y était. Et on a été scandalisés. Puis on a fini aussi dévastés que le terrain qu'ils ont laissé derrière eux. La forêt de résineux qui séparait la route départementale de la rivière avait été tombée en quelques semaines. Ne restait plus qu'un cimetière de racines et de branches et des ornières comme des trous d'obus. Entre la chaussée et l'eau en bas, plus que trente mètres de dénivelé et de rien. Et ça n'a pas loupé !

Mars 2026, plus rien ne retenait le sol et une pluie d'orage un peu plus forte que les autres avait fait dévaler quelques mètres cubes de terre dans la rivière. Deux ans plus tard, et malgré des renforcements, c'était le premier vrai drame... Nouvelle pluie d'orage de fin d'hiver, nouveau glissement de terrain. Sauf que c'est la route qui est partie cette fois. Et y avait deux voitures à ce moment-là qui passaient. Trois morts. Et une retenue d'eau en prime dans le cours de l'Isle qui menaçait encore plus les berges, le pont et les rares habitations en aval.

Elia était d'abord terrorisée puis, petit à petit, tout entière absorbée par ce qu'on commençait à nommer « les coulées ». Les deux premières d'une longue série dans le coin. En grandissant, elle allait presque les attendre comme on attend le bus par ici : ça peut durer longtemps et parfois rien n'arrive ! Elle essayait de trouver des spots intéressants pour ses observations et m'emmenait avec elle les soirs d'orage. Je te laisse imaginer la tête de nos parents quand on rentrait. Moi, j'y allais moins pour revenir trempé et voir des couches de sol dévisser que juste pour passer du temps avec elle. Les coulées la rapprochait des cailloux et la faisait glisser un peu plus loin des gens. Et moi j'essayais de la retenir un peu. Pour le moment...

L'hiver, Elia allait skier dans les grandes stations d'altitude alpines avec ses parents. Reste de leurs habitudes lyonnaises. Elle revenait fascinée par la montagne et – paraît-il – de plus en plus douée pour le hors-piste. Elle m'a quitté vraiment pour la première fois l'été de ses dix-huit ans. Saison en refuge. Puis cinq ans de géologie à l'université de Grenoble, de refuges encore et de formations ont passé et elle s'est aguerrie fermement à l'alpinisme. Elle est devenue ensuite guide et secouriste en haute-montagne. Elle est douée Elia.

Quand elle est revenue de ses montagnes il y a dix ans, en 2040 – elle avait toujours eu en tête de revenir d'ailleurs – elle vibrait d'espaces et de nouvelles rencontres. Moi, je végétais comme le pays désœuvré dans lequel on se trouve. Plus d'industrie ou presque. L'agriculture a pris son virage, mais un peu tard. Et le secteur du tourisme est maintenant délaissé en raison de son impréparation. La fraîcheur des forêts et des étangs ont eu de l'effet au début des années 2030. Puis la guerre de 36, les moustiques porteurs de dengue, trois énormes incendies dans les secteurs de Champs-Romain, Vieillecour et Saint-Estèphe et enfin les coulées en vallées de la Dronne et de l'Isle ont eu raison de l'embellie. Et Elia qui revenait et qui tranchait avec cette morosité. Elle était gonflée à bloc et bien décidée à faire bouger les lignes. Les catastrophes du coin, elle en ferait son beurre et proposerait des treks à des touristes en mal de sensations fortes ! Moi, l'engouement pour ces activités, ça m'a toujours

mis mal à l'aise.

Rapidement, elle a initié des randonnées sur plusieurs jours à la découverte des forêts brûlées. C'est son best-seller encore aujourd'hui. Elle y enchaîne des passages en zones carbonisées entrecoupés d'autres en forêts plus anciennes. J'aime maintenant la suivre pour l'écouter parler de la végétation renaissante. On y retrouve souvent des plantes pionnières voire invasives comme l'ailante glanduleux, très commun dans nos coins car à l'aise pour pousser sur les sols acides et pour coloniser les terres à nu ou anthropisées. Et puis pousse encore et toujours le robinier pseudo-acacia dont le bois remplace aujourd'hui quasiment tous les piquets de châtaignier d'hier. Le châtaignier lui, il a d'abord bien résisté dans certaines zones plus humides mais une troisième vague de cynips, ce petit hyménoptère venu de Chine au début du siècle, a provoqué la dernière hécatombe à la fin des années 2030. Et avec elle, les derniers feuillardiers ont presque disparu, certains tentant des trucs avec l'ailante justement, puisqu'il pousse partout. A la lumière des derniers vestiges de forêts du début du siècle, Elia attire l'œil du touriste ou de l'ignorant sur les nouvelles plantes pionnières et caractéristiques des terrains de brûlis : de rares cistes qui tolèrent mal les terres acides, des bruyères où la callune ancestrale est tout doucement remplacée par des espèces plus méridionales, des *Banksia* et des *Leucadendron argenteum* échappés de pépinières et se retrouvant dans les zones les moins sujettes aux rares gels hivernaux, les conifères comme les pins et les séquoias, et enfin les premiers chênes-lièges cultivés ou naturels.

Mais attends, on arrive dessus là ! On va commencer à faire vraiment gaffe ! Sors les baudriers et les casques et donne-moi la corde s'il te plaît. Je vais la fixer sur ce tronc-là. Et je vais laisser la mallette ici et préparer l'appareil. Ce sera la place du premier capteur.

Et tu vois justement, l'autre activité star d'Elia, c'est la traversée de coulée. Elle y conjugue tous ses kifs : marches d'approches, analyses topographiques, techniques d'alpinisme et pures sensations fortes. Tout ça à seulement deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer ! Là encore elle s'est fait sa réputation, rapidement. Des touristes plus aventureux que tous ceux qu'on avait vus jusqu'ici ont déferlé, bien aidés par les pluies torrentielles et la multiplication des coupes franches aussi absurdes que celle de 2025 dont je t'ai parlée tout à l'heure. Les propriétaires continuaient de prendre ces décisions mercantiles à l'opposé des directives publiques qui avaient enfin vues le jour contre ces saignées à blanc. Faut dire qu'on se chauffe qu'au bois maintenant vu les coupures d'approvisionnement électrique et les pénuries définitives de gaz et de fioul. Et le bois coûte cher... Certains touristes ou fous du coin s'aventuraient seuls sur les coulées encore instables. Et Elia a repris du service dans les secours. Elle coordonne depuis huit ans une équipe de bénévoles dont je fais partie. On a sorti une quarantaine de personnes blessées ou coincées et extrait neuf cadavres. Les pierriers et les glissements du coin, ce sont des carrières de pacotilles comparés aux monstres des Alpes, mais ils n'en sont pas moins vicieux.

Du coup, on utilise ce géophone. C'est un système de détection des victimes avec capteurs sismiques. Un peu comme un détecteur de victime d'avalanche pour les coulées de pierres et de terre. Si la victime ensevelie est consciente, le moindre grattement ou cri, même infime, est amplifié par le détecteur et transmis par un bip dans ce casque audio et par une barre sur l'écran. Si la victime est inconsciente, c'est fini avant même d'avoir commencé... J'aurais préféré te former sur un autre endroit qu'ici, sous le lieu-dit du Rat, et sur une autre mission... J'en tremble. Reste ici. Tu gères la sécurité et je vais aller placer deux autres capteurs plus loin en travers de la coulée, dans le prolongement du premier. (*Quelques minutes passent...*)

On va démarrer l'écoute. A mon signal, tu vas taper sur la grosse pierre à ta droite avec la massette. Et moi je vais crier. Plus aucun bruit ensuite pour que j'entende un signal de l'appareil si elle est consciente et qu'elle nous répond. T'es prêt ?

– Oui !

– Vas-y ! (*coup de massette*)Eliaaaaaaaaaaaaaa !
.....(*un bip dans le casque audio*)

Ça a bipé putain !!! Eliaaaaaaaaaaaaaa ! On arrive !

Voici un texte décrivant l'été 2050 à travers les yeux d'un chat, en pleine canicule :

L'été de la Grande Chaleur,

Le soleil de 2050, ah, ce soleil ! Ce n'est plus le même que celui de mes arrière-grands-parents, de ce que j'ai entendu miauler dans le jardin. Eux, ils connaissaient les siestes sous des arbustes frais, les chasses aux papillons l'après-midi. Moi, Minou, descendant d'une longue lignée de ronronneurs professionnels, je connais surtout la fournaise qui colle à la moustache.

Quand j'ouvre mes yeux verts, c'est le même tableau chaque matin : une lumière aveuglante qui traverse les rideaux même les plus épais. Et la chaleur, cette chienne de chaleur, elle est là, omniprésente. Dès le lever du jour, les carreaux de la cuisine sont déjà tièdes sous mes coussinets délicats. L'air vibre, lourd, immobile. Mes humains, ces créatures bipèdes si souvent incompréhensibles, s'agitent. Ils parlent de "records", de "dôme de chaleur", de "crises sanitaires". Moi, je vois juste leurs fronts luisants et leurs soupirs qui s'étirent.

Mon royaume habituel, le jardin, est devenu un désert aride. L'herbe, autrefois si douce pour mes roulades, est maintenant une paille jaunie et crépitante. Les massifs de fleurs, jadis explosions de couleurs et d'odeurs enivrantes, sont réduits à des tiges noircies. Les oiseaux se sont tus, ou du moins, leurs chants joyeux ont été remplacés par des cris rauques et espacés. Même la petite mare où je buvais parfois est une flaque boueuse, et les grenouilles, ces délices sautillants, ont disparu. Je me souviens de l'odeur de terre mouillée après les orages d'été... maintenant, il n'y a que l'odeur du sec, du poussiéreux, et parfois, cette étrange odeur de brûlé quand le soleil tape trop fort sur le bitume.

Mes journées sont réglées par la quête incessante d'un peu de fraîcheur. Sous la table du salon, c'est intenable. Derrière le canapé, c'est pareil. Le carrelage de la salle de bain est mon seul refuge, là où l'ombre persiste un peu plus longtemps. Je m'étale de tout mon long, ventre contre le froid relatif, essayant de me fondre dans le sol. Mes siestes, autrefois si profondes et réparatrices, sont maintenant des sommeils légers, interrompus par le vrombissement incessant des "climatisations" de mes humains, ces machines bruyantes qui soufflent un air froid mais sec, presque agressif.

L'heure de la gamelle est un événement. Mes humains veillent à ce que mon eau soit toujours fraîche, renouvelée sans cesse dans un bol en céramique qui semble conserver un semblant de froid. La nourriture, même mon pâté préféré, est moins appétissante. La chaleur engourdit tout, même l'instinct de chasse. Mes proies habituelles, les lézards, sont devenus rares, et je n'ai plus l'énergie de les poursuivre. Je les regarde d'un œil las, préférant me recroqueviller dans l'ombre la plus profonde.

Les nuits n'offrent guère de répit. L'air est encore chaud, imprégné de la chaleur du jour. Parfois, une douce brise effleure ma fourrure, mais elle est tiède, presque décevante. Mes humains dorment mal, je les entends se retourner, soupirer. Ils parlent d'un été "historique", d'un "point de non-retour". Moi, je ne comprends pas ces grands mots. Je sais juste que ma fourrure, si chaude en hiver, est un fardeau en été. Et que le monde que je connais, le monde où les chats paressaient au soleil sans craindre de griller, semble avoir disparu.

J'attends l'automne, avec ses jours plus courts, son air vif et ses feuilles tombantes. J'attends le retour des chasses dans les sous-bois humides et des siestes sur des plaids douilletts. Mais chaque année, mes humains ont l'air plus inquiets. Et moi, Minou, je sens dans mes moustaches vibrantes que

quelque chose d'important a changé. Ce n'est plus seulement l'été, c'est l'été de la Grande Chaleur.
Et je me demande ce que les étés de 2060 me réserveront.

Signé : Môa.... Et IA....

Saint-Paul-la-Roche, 10 février 2050

La mea cara,

Com vas ? Déjà longtemps sans donner de nouvelles... Je prends enfin le temps de t'écrire. Ici l'amandier commence à fleurir et les hirondelles arrivent. J'ai hâte de récolter les avocats et les mangues ce printemps ! La vie s'écoule doucement au gîte. En mars, on va accueillir une musicienne, qui suit la migration des oiseaux à vélo. Elle est partie du sud de l'Espagne et arrivera bientôt au village ! Elle chantera des chants andalous, occitans, arabes et séfarades. J'ai hâte de l'entendre et de danser au café asso... Ça sera samedi 8 mars, ça serait chouette de t'avoir. L'occasion de faire la fête entre femmes ;-)

J'ai testé une nouvelle recette de pain à la farine de grillons, je te l'envoie ! Cet hiver, j'ai replanté beaucoup d'arbres dans la forêt du village. L'incendie de l'été dernier a été dévastateur : quel enfer ces troncs calcinés... Les pompiers volontaires ont mis trois semaines avant de l'éteindre. Le ciel était rouge orangé, il pleuvait des cendres, l'angoisse quoi. J'ai plutôt mis des châtaigniers, ça pousse bien ici, et puis j'adore faire de la crème de marrons. J'ai mis aussi des oliviers et des arbousiers, Périgord is the new Méditerranée ! Zelda est décédée en janvier... Elle a attrapé cette saloperie de Zika. Ces moustiques tigres, quelle plaie. 104 ans, elle aura eu une belle vie. C'est toujours triste une amie qui nous quitte. La célébration était très belle : avec ses proches, on l'a humusée dans le coin qu'elle voulait, sous un grand chêne, tu sais, pas loin de l'Isle avant qu'elle soit à sec. On l'a veillée jusqu'à la nuit, le ciel était magnifique même avec les satellites, on voyait bien Orion, Jupiter dans le Taureau, Mars dans les Gémeaux. Dire que les recherches continuent pour aller sur Mars... Incroyable que le robot Nature y ait trouvé des preuves de la vie !! Quand je pense que cette planète était couverte de lacs... Tu crois qu'un jour, la Terre ressemblera à la surface de Mars actuelle ? Ça me fout le moral à zéro. Ici tout est trop lent même si le village se repeuple avec l'exode urbain. On a retrouvé les commerces d'avant : boulangerie, quincaillerie, cordonnerie, épicerie, maréchal ferrant... Le collectif de la mairie prépare la fin du gaz et du pétrole en élevant des chevaux et des bœufs. J'avais lu ça dans un bouquin de Fred Vargas il y a plus de 20 ans, tu t'imagines ?! À l'époque, tout le monde trouvait ça risible... J'apprends à monter sur Kalinka, une jument de trait marron avec des pattes d'éléphant noires. Quand j'y pense, peu à peu, je me rapproche du mode de vie de ma grand-mère : le potager, les circuits courts, le troc, l'entraide... Tu te rappelles son foie gras poêlé ? Et son accent occitan ? Elle m'avait appris à danser la bourrée. Comment se passe l'évacuation d'Oléron ? C'est horrible, cette inondation... On le savait et qu'on n'a rien fait pour l'endiguer. On vit dans un tel déni. Je me demande comment vous allez obtenir réparation. Tu as tellement bien fait de t'installer à Tarascon avant la naissance de Jade. Comment va-t-elle d'ailleurs ? Tu m'avais parlé de son projet d'union transnationale pour lutter contre le changement climatique. On manque tellement de coordination globale... Et les robots ne vont pas

nous y aider ! Tous ces métiers disparus : ouvrière, caissière, traductrice, ingénieure et j'en passe... Tu penses que les machines nous extermineront un jour, que la science-fiction deviendra réalité ? J'ai eu des nouvelles d'Éva. Elle est toujours très active dans l'accueil des personnes réfugiées, en particulier indiennes et pakistanaïses. Tu penses bien, des températures de plus de 50°C, c'est littéralement invivable, le corps ne peut plus évacuer la sueur. Les groupuscules fascistes sont très virulents chez elle, quelle abjection cette idéologie, ça m'écœure. Ils recrutent surtout des jeunes paumés et malléables auxquels ils donnent des armes et du pouvoir. Je fais toujours partie de mon groupe de géobiologie. Je t'en avais déjà un peu parlé je crois : on se déplace dans des lieux chargés en énergie, ça a commencé avec la Roche-Blanche. L'origine du quartz est toujours inconnue, même si c'est sans doute une roche métamorphique. Pendant longtemps, on a cru à une météorite. Le déroulé est toujours le même : on entre dans le lieu, on ferme les yeux, on se présente aux gardiennes, les entités qui veillent. Certaines d'entre nous clair-voient, pour chacune, c'est différent, moi ça me fait des torsades lumineuses qui prennent des formes variées, une femme, une chouette, une lune. Je sais, ça paraît dingue. Tu devrais essayer. La nuit tombe et je vis comme les poules pour économiser l'électricité. Je te laisse ma belle.

Plen de potons, Amada

*

24/12/20250

Chère Aliénor,

Ces quelques mots depuis BRANTÔME-EN-PERIGORD où je prépare, avec quelques amis, la 130ème Félibrée qui aura lieu ici demain.

Autrefois, nos arrières-arrières-arrières-grand-parents fêtaient l'Occitanie et ses traditions en Juillet !

Tu imagines !?...une fête l'été ! avec 60° à l'ombre... (Ah Ah)

Non, désormais on fête ça pour Noël. Enfin à la place de Noël (devenu trop compliqué, pas assez consensuel).

Bref, demain, 25 Décembre 20250, la météo prévoit un petit 35°5 qui nous permettra de goûter aux joies du défilé (le Corso), qui aura lieu sur la splendide coulée vitrifiée de plastique recyclé bleu-vert installée à l'emplacement de la rivière (quel joli mot), la DRONNE (aujourd'hui ils volent, les drones, mais avant elle coulait, la Dronne, dans » un trou de verdure » ...donnant au village un faux-air de feu Venise, engloutie il y a quoi ? 10 ans déjà...).

Mes enfants seront là, l'ainé va avoir 92 ans, et ma mère aussi, qui va souffler ses 143 bougies-LED !

Des fleurs en 5D ont été imprimées et flotteront au-dessus des rues, portées par le souffle des climatiseurs extérieurs installés par la Communauté de Communes (merci à eux).

Mon frère viendra en RENAULT-TESLA avec quelques « fake truffes », achetées au marché noir de BOURDEILLES. (Chut...) Elles sont en polycarbonateméthyltungsten-bio ! (Un délice).

J'aime tellement cette région, j'ai hâte. L'Abbaye, mise sous cloche il y a 5 ans, résiste bien aux assauts des touristes Japonais qui viennent en masse depuis 2030, date de l'ouverture de la ligne directe TOKYO/MAREUIL- EN-PERIGORD. Ils repartent tous avec des petits châtaigniers clonés en souvenir...c'est charmant.

Bon, je te laisse, je vais me connecter à ma Pierre-Levée-Batterie pour être chargée à bloc demain.

Je t'embrasse et espère te voir pour les jeux olympiques à CHAMPAGNAC DE BELAIR en 2070, on pourra fêter ensemble notre retraite, si l'âge de départ n'est pas repoussé pour la 12ème fois ?!...

Ta vieille-vieille-vieille amie

L'ombre de mes mots

Saint Pardoux-la-Rivière, 10 juillet 2051

Maman si t'avais vu
Nos terres mises à nu
Aux étendues arides
De poussière et de vide...

En tant qu' dernier paysan
Du village à présent
J'ai bien dû m'adapter
Pour ne pas couler.

J'ai vendu mes bovins
Car pas assez de foin,
Même en Périgord Vert
Mutation d'atmosphère !

Je récolte des citrons
Des olives, des melons
Arrosés d' flots divins
Puisés dans un bassin.

Car au printemps parfois
Quand déluge s'abat
Ou lors d'un gros orage
Notre sol est en nage.

Mais la plupart du temps
Dans son lit de souffrant'
Notre Dronne endormie
Implore ciel racorni.

Rares pluies ensablées
Nous narguent en juillet,
Des orages destructeurs
Nous font trembler de peur.

Pour s' divertir l'été,
Sauter sur les galets
Sorte de nouvelle danse
Est devenu tendance.

Je nettoie mes parcelles
Mais aussi toutes celles
Qui présentent danger
Pour éviter brasiers.

Autour de ma maison
J'ai brisé le béton,
J'ai planté des cyprès
Pour chaleur éloigner.

Tu sais ma douce mère,

Saint Pardoux la Rivière
A blanchi tous ses toits
Et c'est plutôt sympa.

Le vélo c'est pratique
Et le van électrique
Lui me sert de taxi
Pour mener gens d'ici.

J' balade les visiteurs
Toujours de bonne heure
Car quand il fait trop chaud
Nos vies sont au repos.

La commune a convié
Hirondelles à nicher
Sur des sous-toits pratiques
Pour détruire les moustiques.

Le Spardos lui survit :
Un moment de sursis
Pendant une soirée
Passée à s'abreuver.

L'ombre de mes mots
Ne sera pas de trop
Pour retrouver l'espoir
De verdure revoir.

Mon cœur enflammé
T'envoie de doux baisers
Bercés par des saveurs
Aux parfums novateurs...

Ton fils qui pense toujours à toi

Les réverbères s'allument un à un au passage du vélo. Sous les pneus de Thémis, un goudron capte les rayons solaires le jour, pour alimenter l'éclairage de la piste cyclable la nuit. Une lumière douce et furtive, indispensable pour l'œil pas encore bien éveillé. Avec les chaleurs accablantes, les artistes de Nontron ne travaillent plus désormais qu'en horaires nocturnes pendant l'été. Elles étaient des dizaines à la dernière rentrée pour réclamer un éclairage sécurisant, derrière la fronde menée par l'apprentie feronnière de 21 ans. Après elle, le halo bleuté s'évanouit et la voie verte qui traverse le parc retrouve la pénombre. A une centaine de mètres, la vélotaffeuse perçoit la même suite visuelle, signe qu'un autre biclou vient dans son sens. C'est déjà le sixième ce matin. « Eeeeh, ça vous dirait de tenir votre guidon?! », hurle-t-elle quand les sacoches de voyage du cyclotouriste manquent de se prendre dans sa roue avant. Avec la mauvaise foi matinale, le fait qu'elle roule au milieu de la voie n'a évidemment rien à voir avec l'incident.

C'est samedi et Thémis profiterait bien d'un repos réparateur. Mais puisque l'État n'attend pas la concertation publique, l'insurrection ne patientera pas le lever du soleil. « *Décret paru au Journal officiel. AG cette nuit 4h. Pas assez d'orzo pour tout le monde* ». Le message a circulé sur plusieurs groupes d'artistes et citoyens du Périgord-Limousin. Il y aura du peuple. Sur son dos, Thémis porte ce qu'elle a pu moudre de cette nouvelle plante cultivée dans le Parc, pas toujours bien acceptée en substitut du café. Le parvis du Pôle expérimental des arts est plein et la griserie de la foule masque l'essoufflement causé par l'ascension nontronnaise. Les quelques mots reçus par les habitants ont suffi à en mobiliser plusieurs centaines, et même en pleine nuit, pour ainsi permettre aux artistes de ne pas décaler leur rythme de vie. Ici, la défense et la promotion des métiers d'art est devenu une cause commune. Les attaquer est vécu comme une insulte. « *Le décret du gouvernement prévoit la fin de l'extraction du fer à destination des ateliers feronniers en été et en automne, afin de tout donner à la future raffinerie de métaux ! Le débat public ne sera qu'une mascarade, ils veulent détruire nos métiers au nom de l'industrie des batteries !* » A la tribune, Guillaume donne de la voix. Le plus vieux maître feronnier de la ville a été le premier informé ce vendredi 12 août 2050, à la veille du week-end férié et quelques jours à peine après la fête du couteau. Affront suprême.

« *Arts - à - terre, femmes en – co – lère !* », scande à cinq reprises la jeune périgourdine avec ses collègues et amies. Le soleil envoie ses premiers rayons, le maire de la commune enchaîne au micro : un recours va être déposé devant le tribunal administratif. « *Il y a peut-être encore un espoir alors* », tente Gina, qui vient de s'installer comme céramiste en bord de Bandiat. « *Rien du tout, ils torpillent ce qu'ils veulent, classe Thémis, sous sa capuche et sa tignasse rousse. Le Pôle a mis quinze ans à créer sa boucle locale du fer. L'État il te sort trois rapports, deux signatures et il fait tout sauter* », balaye-t-elle. Il y a une vingtaine d'années, à l'aune du nouveau projet de Parc, le Périgord-Limousin s'est engagé dans la circularité, pour ne plus faire venir de l'autre bout du monde des ressources ici utilisées par les artisans et artisanes d'art. Après des débats houleux, une mine de fer a été rouverte dans le nontronnais. La dernière avait fermé vers la fin du 20^e siècle. Face aux risques environnementaux et sanitaires, les prélèvements restent limités à deux tonnes par an. Et surtout, les collectivités investissent dans une unité de recyclage pour valoriser la matière en fin de vie auprès des ateliers de ferronnerie ainsi que de la coutellerie d'art. Mais voilà, depuis trois ans, pour accélérer la fabrication de véhicules électriques, la Commission européenne oblige les états membres à mobiliser 10 % de leurs ressources minières connues. Et en particulier le trio lithium-fer-phosphate utilisé dans la nouvelle génération de batteries. L'État français a ciblé le Périgord-Limousin pour cracher du minerai, sans quoi Bruxelles taillera dans les aides de la Politique agricole commune. Entre les lobbys de la Charente viticole et de la Noix du Périgord, le PNR se trouve bien isolé dans la région.

Sur scène, Léo, le président du collectif des naturalistes du coin énumère les principales espèces menacées par la mine XXL : engoulevent, sonneur à ventre jaune, fadet des laïches et molinie bleue, lérot, triton... rien que pour celles déjà recensées. Avant de descendre, il reconnaît le visage renfermé d'une femme qui passe ses nerfs à aiguïser son canif. « *Thémis, l'interpelle-t-il au micro. Tu as déjà mené une lutte, je crois qu'on a besoin de t'entendre.* » De la surprise à la colère de voir cet écolo se permettre de la siffler, Thémis en passe ensuite par la timidité et le sentiment d'imposture. Tout se bouscule mais trop tard, Gina l'a poussée. Machinalement, elle grimpe les trois marches pour se tenir

face à la foule et au soleil. Il va falloir improviser. Elle replie la lame dans son manche en buis et saisit le micro en adressant un regard réprobateur à Léo. « *Ouais, à vrai dire, je suis un peu comme vous, complètement sidérée par la nouvelle. J'ai pas... fin je veux dire, j'ai déjà organisé une lutte et porté des revendications, mais là j'ai pas de solution quoi.* » Elle s'en veut d'autant bafouiller mais, en même temps, elle n'a rien préparé. Et puis quoi ? Qu'est-ce que la révolte de 300 pecnos du Sud-Ouest va changer au rouleau compresseur de la transition énergétique ? Elle aperçoit alors, dans les tous premiers rangs, son maître d'apprentissage, Ernest, qui lui a appris la sculpture sur métal et l'orfèvrerie. Elle a passé des soirées entières à écouter son récit de la relance de l'extraction locale du fer et de la survie des métiers d'art. L'héritage du maître âgé de 55 ans l'émeut trop pour qu'elle s'en tienne-là.

« *Je ne suis pas née dans le Parc mais je lui dois beaucoup*, se reprend-elle. *Vous êtes nombreuses et nombreux à vous être battus pour que nous artistes ayons un avenir ici. Ça ne peut pas s'arrêter-là. Ces deux derniers étés, nous avons accueilli des milliers de personnes pour les initier à ce qu'on sait faire de plus beau. Si nous n'avons plus accès la ressource en été, c'est tout le projet du Parc qui s'effondre. On intéresse l'État que lorsqu'on a des ressources à exploiter. Dans une pure logique de prédation, il voudrait nous écraser alors qu'on s'est adapté à un chaos climatique qu'on n'a pas voulu ? L'art ne vaut pas moins que les bagnoles. Je sais pas ce qu'on va faire parce qu'en fait on est déjà là, debout à quatre heures du mat'. La société que vous avez voulu fonctionne, s'auto-alimente, s'organise ensemble. Quoi de mieux pour prouver notre réussite ? Mais ouais, s'il faut bloquer, on bloquera. S'il faut barricader, on le fera. Et s'il faut céder, vous ferez quoi ?* » Réponse à l'unisson de l'assemblée : « *On ne cédera pas !* ». L'intervention est suivie de longs applaudissements, ce qui a toujours gêné Thémis. Ses parents l'ont nommée ainsi en hommage à la déesse de la justice alors il fallait bien s'attendre à attirer quelques regards. Des ateliers s'organisent ensuite : rédaction d'un manifeste, écriture de chants, analyse juridique du décret, broderies de slogan.

« *C'est comme ça qu'on va leur montrer de quel fer on se chauffe alors ?* », lance Ernest à son apprentie occupée à servir des boissons chaudes au bar du Pôle. « *Faut bien que tu forges jusqu'à la retraite, qu'est-ce qu'on va faire de toi sinon ?* », lui renvoie-t-elle. Il n'a rien commandé mais le voilà déjà servi. « *Tu sais Thémis*, enchaîne-t-il pour effacer un rire irrémédiable derrière sa dense moustache poivre et sel. *Tout ça me fait dire que la réouverture de cette mine n'était peut-être pas judicieuse. On l'a voulue mais ce qu'on y gagne aujourd'hui, c'est d'attirer la lumière sur nous et sur les ressources de notre sol. Si on n'avait pas fait toutes ces études géologiques, personne ne saurait qu'on se tient là debout sur une vaste veine de fer.* » L'orzo que vient de lui servir Thémis n'est pas aussi amer que ces paroles. Elle frappe le socle de la cafetière sur le plan de travail : « *N'importe quoi. Vous auriez jamais pu imaginer ça à l'époque !* » Au fond, elle sait qu'Ernest a raison. Le bruit de la salle grouillante la rend encore plus irritable. Après une chaude accolade, elle reprend son vélo et s'extirpe de la foule pour gagner le plateau au-dessus du village. A un kilomètre de l'entrée de la petite mine en activité, elle aperçoit un drôle d'oiseau qui sort des broussailles. Un corps rond, des pattes fines, un plumage moucheté couleur sable et un bec courbé à faire pâlir Edward aux mains d'argent. Elle fait quelques recherches sur internet : il s'agit d'un courlis cendré. L'application du Parc lui apprend que l'oiseau n'a pas été observé dans la région depuis 2024, au nord de la Haute-Vienne. Et que son retour pourrait aussi signer l'abandon de tout projet d'extension industrielle, puisque la nouvelle charte du Parc stipule que toute espèce menacée qui réapparaît doit être protégée sans condition. A quelques mètres du volatile, elle se pose et retrouve enfin un peu de calme. Un lourd sommeil s'abat sur Thémis, persuadée qu'à son réveil, rien ne pourra arrêter la lutte.

Moi, le Feu

Je suis né d'un espoir, je suis né d'un combat d'une nature
chaude, d'un éclair dur, d'une main fière
Je suis né dans le noir, je suis né ici-bas
A l'aube, sous d'anciens murs, dans une odeur de pierre.

Autrefois je vous aidais, je réchauffais vos mains Autrefois je
vous sauvais, du noir et du venin
Vous qui m'appeliez l'adorable feu
Vous hurlez maintenant devant mes yeux.

Aujourd'hui, plus rien ne semble m'arrêter
Je dévore, sans cesse
2050 années pour ne plus espérer
Des plaines, des forêts

Mais je ne suis pas méchant vous savez
Oh non je n'ai pas changé
C'est vous qui m'avez fait et Condamné à
vous consumer.

J'en pleure.

Mais je sais que rien n'est jamais fini
Que si les pluies ont fui et que le sol est noir
Je sais aussi qu'il n'est pas trop tard.
J'ai vu les oiseaux fuir sans direction
Mais au-delà de ma fumée, retrouver l'horizon.

Entendez-moi terres du Limousin
De Mareuil à Saint-Junien
Il reste des poèmes et des lueurs
Il reste des graines et des couleurs.

Que mes larmes deviennent pluie
Que mes flammes éclairent la nuit
Que vos âmes dansent la vie

Je renaîtrai d'un espoir, je renaîtrai d'un combat
Ce sera votre gloire, toujours, ici et là-bas. Vous trouverez l'amour dans mes cendres
Et enfin un dernier geste tendre.

Mon dernier jour

Assis sur ma terrasse, j'ai la bouche sèche, les yeux douloureux, le corps et l'esprit fatigués. La fumée est lourde dans l'air, comme tous les jours.

Il fait déjà 40 degrés à six heures du matin, trop chaud pour bouger, trop chaud pour faire quoi que ce soit.

J'entends les termites ronger le bois pourri qui m'entoure. Elles ont évolué pour devenir immunisées contre tous les traitements répulsifs et elles deviennent plus fortes de jour en jour.

Il n'y a plus de chants d'oiseaux.

L'air aride et vicié qui m'entoure sent ma propre sueur et les créatures en décomposition qui ont tenté d'échapper aux rayons du soleil sous ma terrasse.

À quand remonte ma dernière lessive ou mes derniers vêtements propres ? Je ne me souviens plus.

Un serpent frôle mon pied. J'ai perdu ma peur d'eux maintenant. Ils sont comme nous tous, essayant de survivre par tous les moyens. La peau de son dos est sèche et squameuse. Il a des plaies et des coupures sur toute sa longueur. Lui non plus n'est plus de ce monde.

Mes yeux se posent sur la carapace de ma piscine autrefois glorieuse. Le liner flotte au vent, le plastique est toujours d'un bleu vif. Je ferme les yeux et me souviens de l'eau fraîche, des bons moments passés avec mes amis et ma famille, des rires.

Cela semble si loin, mais c'était hier.

Où avons-nous tous fait fausse route ? Les signes étaient là il y a des années. Nous n'avons tout simplement pas écouté. Tellement absorbés par la vie de rêve. Totalement obsédés par la technologie, l'image, les réseaux sociaux et nos téléphones. J'étais aussi mauvais que tout le monde.

Je lève les yeux vers le paysage noirci et brûlé. Là où s'offrait autrefois une magnifique vue sur des champs luxuriants regorgeant de récoltes abondantes, de bétail en bonne santé et de magnifiques fleurs sauvages, de chênes verts et de châtaigniers, il ne reste plus qu'un champ aride et brûlé.

Mon regard se porte vers la colline en direction de l'église Saint-Nicolas de Courbefy, en ruine. Elle est entourée d'arbres et de végétation calcinés. Le village là-haut est désert, incendié, avec des bâtiments abandonnés infestés de vermine.

Plus personne ne veut de voisins, on veut juste être tranquille. Interagir avec les autres ne fait que causer tant de problèmes.

J'avais 60 ans en 2025. Nous savions tous que le climat changeait, il y avait tant d'avertissements. Mais en tant qu'êtres humains, nous n'avons pas écouté ce que la nature essayait de nous dire. Peut-être que ce n'est que maintenant, vingt-cinq ans plus tard, que nous réalisons l'impact profond de notre ignorance sur nos vies.

La guerre en Europe fait rage sans fin, les souffrances de l'humanité semblent sans fin. Ici, dans le Limousin rural, nous sommes à l'abri du pire. Mon grand-père serait horrifié que la guerre fasse à nouveau rage ici en France. Les gens ne semblent pas pouvoir vivre en paix ensemble, où que ce soit dans le monde.

Il y a eu une autre bagarre dans le village de Ladignac hier soir. J'entendais les cris et les hurlements d'ici.

Qui aurait cru que l'eau serait plus précieuse que toutes les richesses du monde ? Ça n'avait pas l'air bon. Des coups de feu ont été tirés, puis le silence s'est installé.

Je rêve d'eau fraîche et claire, d'une longue douche chaude, de pluie pour me rafraîchir l'âme, mais je sais que ce n'est qu'un fantasme, ça n'arrivera plus jamais. On dit qu'on ne regrette qu'une fois qu'on l'a perdue. C'est vrai que l'eau me manque terriblement.

J'ai décidé qu'aujourd'hui serait mon dernier jour sur terre.
J'ai enterré mon chien hier, mon meilleur ami, mon compagnon de toujours. Alors maintenant, je suis complètement seul.

J'ai des pilules, beaucoup de pilules, elles sont toutes périmées, mais je pense que si j'en prends autant que possible, ça fera l'affaire.
J'ai accumulé une bouteille de whisky pendant des années pour les faire passer.

Cette vie n'est plus pour moi. Je n'arrête pas de me dire que les gens sont bons, mais je n'y crois plus. J'ai le moins de contacts possible avec les autres.
Tous les gens qui me sont chers sont partis. Je suis si heureux de ne pas avoir donné naissance à des enfants. Pas de petits-enfants ni d'arrière-petits-enfants pour survivre dans ce monde de fous.

Je viens de vider les dernières gouttes d'eau de mon puits, il n'y en aura plus.
J'ai été chanceux, si tant est qu'on puisse appeler ça une chance de vivre dans ce monde infernal.

Le soleil tape encore plus fort, je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai vu un ciel bleu.

Mon esprit s'évade vers des moments plus simples et heureux. Dîners entre amis, sorties à la plage, pluie et arcs-en-ciel.

Je dévisse le bouchon du whisky et bois une gorgée à la bouteille.

Le liquide est un choc pour mon corps. Je suis tellement déshydraté que l'alcool pénètre rapidement dans mon organisme.

Les plaquettes de pilules sont à mes côtés. J'ouvre lentement une plaquette.

Certains diraient que c'est une façon lâche de s'en sortir. Mais pour moi, en cet instant, il n'y a pas d'autre choix.

Je bois à nouveau une gorgée à la bouteille et je commence à avaler les pilules.

Je vous souhaite le meilleur à tous ceux qui restent.

J'espère que votre monde et votre vie s'amélioreront, mais je n'y crois pas.

Il est trop tard, le mal est fait et nous n'avons plus que nous-mêmes à faire. blâmer ...

Mon enfant,

Aujourd'hui tu as 24 ans.

Dire que ce grand corps fort, libre et joyeux est sorti du mien.

Je me revois à l'heure de mes 30 ans, me questionnant, doutant, rêvant. Est-ce je peux faire un enfant, moi.

Un nouvel être dans ce monde. Ce monde si décevant parfois, incertain quand à l'avenir, toujours vivable mais jusqu'à quand ?

Est-ce que ce sera le chaos, la sécheresse, est-ce que les gens auront ériger plus de murs entre eux, est-ce qu'on se battra pour de la nourriture, de l'eau ?

La fin du monde quoi, la loi du plus fort, toujours plus fort. Mais ce scénario à la Mad Max n'était pour l'instant qu'un film, une idéologie au service d'un monde capitaliste et patriarcale.

Tout était possible, donc.

Le meilleur comme le pire. Tout était là pour alimenter mes pires angoisses.

L'incertitude, une belle saloperie pour les anxieux de la vie. Ne pas savoir.

Que va-t-il se passer demain ?

Et pourtant les lendemains sont souvent comme hier, sans grands changements bouleversants. Nous sommes fait.e.s d'habitudes et de répétitions.

Mais, et si. Toujours ce, et si.

Mais alors, mes doutes n'étaient peut-être pas tant sur l'avenir du monde que sur ma capacité à être un parent dans ce monde.

Est-ce que j'arriverai à insuffler assez de confiance et d'espoir en l'avenir ?

Pourquoi se reproduire alors ?

Pour laisser une trace, une nouvelle ligne dans une généalogie. Pour faire quelque chose de plus grand que soi. Pour donner un nouveau sens à une vie. Pour voir s'épanouir un petit être et l'accompagner du mieux qu'on peut.

Est-ce que c'est égoïste ou au contraire l'essence même de l'altérité ?

Pour répondre à un diktat de la société de réarmement démographique, ou pire pour faire plaisir à mes parents.

Voilà toutes les conneries qu'on se raconte encore encore.

En fait, j'en avais tellement envie. Tout simplement. On ne peut pas lutter contre une évidence.

Alors c'est arrivé ! Tu es arrivé.e. Plus tôt que prévu.

Et cette énergie de vie jaillissante m'a donné une force dont je ne soupçonnais pas l'existence. Une raison encore plus solide d'espérer et de m'engager pour défendre une vie vivable sur cette terre.

Tu n'étais encore qu'un nouveau né, que déjà présent.e dans les blocages, les AG, les manifs. Des risques, j'en ai pris d'avantage après qu'avant ton arrivée.

C'était maintenant ou jamais de tout changer.

On avait déjà commencé dans notre manière de vivre, ma coloc comme un clan, les projets collectifs, l'entraide entre copaines, le jardin, la récup'.

Le terreau était déjà là, fertile.

Tu as grandi au milieu d'autres adultes et enfants, tu as appris de chacun.e d'elleux.

Tu en as saisis le plus beau.

Quand je repense aux moments les plus difficiles, ce sont ceux qui ont marqué un tournant décisif.

La grande tempête de 2037. Un mois et demi coupé du monde sur notre colline de St Paul la Roche, sans électricité, avec toutes les routes inaccessibles. Tu en parles pourtant comme un de tes meilleurs souvenirs. Un mois sans école, un mois à manger comme des seigneurs pour vider tous les

congélateurs du village, la rencontre de nouveaux.elles voisin.e.s, des escapades à cheval pour aller prendre et transmettre des nouvelles.

Tout le monde a compris qu'on ne pourrait s'en sortir que toustes ensemble, ou plutôt la ressenti jusque dans sa chair.

Au delà de nos querelles politiques, de nos différents, de nos stéréotypes, on était toustes là pour donner des coups de main, réparer, tronçonner, partager des repas...

Inutile d'appeler le Samu, les pompiers ou EDF, les services de l'État avait à faire ailleurs dans les villes surtout, les plus touchées par le manque d'approvisionnement en eau et en nourriture.

Il a fallu se débrouiller par nous-mêmes et on a plutôt bien réussi.

En a découlé toute une série de changements en cascade : des habitant.e.s des villes sont venu.e.s construire des cabanes en campagne (on ne manquait pas de bois !), des cultures vivrières partout, des réseaux de solidarité en pagaille, des paysans et paysannes en nombre, des décisions prises localement par des assemblées citoyennes pour la gestion et le partage des ressources...

Tout ceci est encore en chantier bien sûr, on balbutie, on teste, on s'agace...

Mais c'est l'effervescence que j'attendais tant.

Et quand je te vois si à l'aise, si débrouillard.e.s, si confiant.e.s, si intelligent.e.s,...

Tellement à l'écoute de tes émotions et de tes besoins, ouvert.e et communicatif.ve, sensible envers le vivant qui t'entoure, serein.e avec ta spiritualité.

Et surtout tellement plus doué.e pour décider et faire avec les autres.

Toi et ta bande, avec vos milles idées et astuces à la minute. Il y a largement assez d'énergie pour dépoussiérer ce vieux monde.

Nous, générations X,Y, Z, né.e.s au siècle dernier, on est déjà dépassé.e et c'est tant mieux !

Est-ce que tu existeras un jour ?

Mort du réchauffement

(Vers libres)

Je suis de retour
Sur la terre
Morne de mon grand-père.
Enfant, j'y ai joué plus d'un mauvais tour.

Mais, Coquille n'est plus.
Cette ville s'est perdue.
Elle brûle,
Sous les incendies
Qui, comme des pustules,
Sont devenus les scies
Permanentes de l'environnement.

La région est un foyer,
Dans laquelle les habitants
Ont dû s'adapter.

Il y fait plus de 40 degrés
Toute l'année.
Et l'hiver n'est guère mieux.
Mais personne n'est soucieux
De ce qui se passe loin des cieux,
Car ceux-ci éblouissent tous les ans,
Ceux qui vont de l'avant,
En brûlant en passant,
Ceux qui migrent vers le Nord.

Moi, j'apprends que mes grands-parents sont morts,
À cause du réchauffement climatique,
Qui est comme une tique,
Qui s'étire et grossit,
Et fait vivre les habitants en autarcie,
Enfermés sous les combles,
Et qui meurent dans l'ombre.

Noctambules

Quelque part dans le parc, une chouette hulule tous les soirs vers 23 heures en cet été 2050 chaud et suffocant. Le parc du château de Rochechouart n'échappe pas à la sécheresse qui sévit depuis cinq semaines dans le bocage limousin. Pour Orion, notre chouette hulotte, l'eau manque et la nourriture n'est plus au rendez-vous comme avant. « À quoi bon ? À quoi bon défendre mon territoire pour ma prochaine progéniture ? » se dit-il.
« Vont-ils mourir de faim dès la première année ? » Il aimerait garder espoir.

Orion attend que le calme revienne au château car dans le Périgord-Limousin, les activités culturelles et sportives se font entre 20 heures et 23 heures pour la santé de chacun. Il aime rendre régulièrement visite au musée par une entrée oubliée lors des rénovations, entrée que nous garderons secrète. Les chouettes sont expertes pour trouver les cavités, et ce passage se transmet depuis des générations. Ce mâle de sept ans aime faire de petites incartades dans les salles du musée d'art contemporain. Il se hasarde au milieu des installations qui ont maintenant pour unique thème « la relation de l'espèce humaine à la biodiversité ».

« Voyager au cœur du vivant, explorer le vivant, vibrer de tous ses sens avec le vivant... » Les politiques ont échoué ; il ne reste plus que le rêve et l'espoir. Il ne reste plus que l'image du vivant, la pensée du vivant, la beauté idéalisée du vivant. La chouette hulotte sait trop bien tout cela. Elle sait aussi que l'humain est bavard et orgueilleux, alors elle n'attend plus grand chose de cette espèce... Mais au crépuscule, lorsqu'elle fait résonner son chant hérité d'une tradition millénaire, elle ne peut s'y résoudre et part admirer ces installations d'humains appelés « artistes ».

Le silence est en place, la lune embrasse les installations de sa lumière intense et douce. Les œuvres s'expriment alors par de légères vibrations colorées et sonores au passage d'Orion. Ces vibrations apaisent et soulagent la chouette. Orion se prend à rêver de toutes ces images projetées autour de lui, il se surprend à croire que oui peut-être ses petits auront de quoi manger car la sécheresse n'aura pas totalement menacé la diversité des rongeurs et autres batraciens.

Puis au milieu de la nuit, au détour d'un bosquet, alors qu'il survole La Graine pour retrouver sa dame parmi les chênes — seul un léger filet d'eau se maintient encore dans la rivière — Orion reconnaît une lumière qui s'échappe d'une maison ouverte sept jours sur sept. La chouette hulotte n'en comprend pas bien toutes les activités mais elle y voit des humains prêts à donner de leur temps pour sauver des vies (il y a quelques années, son frère aîné est d'ailleurs revenu en pleine forme grâce à eux). En tout cas, des chauves-souris et des petits rongeurs y sont soignés... Bien avisé ! Gardez-les pour moi ! Je ne serai pas loin lorsque vous les libérerez !

Dans le même temps, allongée dans l'herbe afin de profiter un peu de la fraîcheur du jardin, Léa prend sa pause. Le bénévolat est réconfortant mais épuisant. Léa voit passer une ombre... Un hululement se fait alors entendre, plutôt proche du centre de sauvegarde des animaux. Elle attend cette présence tous les soirs, elle attend ce couple de chouettes hulottes qui lui tient compagnie. À l'écoute de ce son puissant, un son qui vibre au plus profond de son être, elle ressent son appartenance à l'univers, elle sait qu'elle est à cet instant en relation directe avec cette chouette et avec elle-même. Elle se sent alors apaisée et soulagée.

« Demain, le réveil sera dur » se dit-elle. Il faudra quitter la maison à 5 heures 30. Les temps de travail sont répartis uniquement sur la matinée en été et en automne. La majorité des citoyens travaille de 6 heures à 13 heures. Les écoles suivent le même rythme. Depuis déjà douze ans, les vacances scolaires sont réparties sur l'année par rapport aux prévisions météorologiques. Le travail sur toute la journée ne reprendra pour tous qu'en hiver. À 5 heures 30, notre couple de chouettes s'endormira en oubliant de se soucier de l'avenir. L'appartenance à l'univers, pour notre chouette hulotte, c'est une évidence ; vivre dans l'instant et s'adapter aussi. Mais jusqu'à quand ?

Noir miroir

Partout alentour,
Le silence gluant
Du vide oppressant,
Un aller sans retour
Dans le demi-jour

Le décor du Périgord
Se dessine à bras le corps,
Dans le fusain, le Limousin
A perdu ses doux raisins

Deux mille cinquante :
Le passé hante
Le massif d'épouvante,
Où les odeurs de menthe
Ont pris la tangente
Des rivières rouge sanglant

Des prés qui brûlent
Sous la canicule,
Des forêts décimées
Par la sécheresse enfumée,
La neige en été,
Les étangs de chiendent,
La tourbière amère,
Les incendies maudits,
La légende des landes,
Les vagues effacées,
Les collines écrasées

De la faune et de la flore,
Il ne reste rien

Les nuages anthracite s'agitent
Dans des couleurs de Magritte,
Les loutres insolites ont pris la fuite,
Dans des vallées de dynamite

La nature est détruite
Dans le chaos composite
D'une vie interdite,
Brûlée dans le zénith
D'une météorite

Le monde est fou,
Le monde est mort,
La bombe humaine
A frappé fort

Ocellé

- Papi, papi ! Tu viens, on va chercher des lézards ocellés ! S'extasiaient les enfants.
- Mes grandets, j'arrive, ne courez pas si vite !
C'est dans les vignes, surplombées par le magnifique château de Jumilhac-le-Grand, que ce grand lézard s'épanouit de nos jours.
Autrefois méditerranéen, avec le réchauffement climatique, sa population est remontée vers le nord, où il s'adapte à de nouveaux territoires.
- Tu as bien pris ton appareil photo grandette ? Et ton carnet pour écrire grandet ?
- Oui, papi, je n'ai rien oublié et j'ai même pris le livre sur les lézards, dit-elle. Et son frère d'acquiescer d'un signe de tête.
- Alors allons-y ! On va retourner près des vignes. À chaque fois, ça me rappelle ma jeunesse près de Nîmes, dans la garrigue. Je ne vous ai jamais raconté ?
- Non, tu n'as jamais rien dit papi, répondit grandet.
- J'ai toujours cru que tu venais d'ici, renchérit grandette.
- Et bien non, j'ai passé une bonne partie de ma vie en bas, dans le sud, à Bouillargues plus exactement, un petit village. J'étais dehors toute la journée, tant il y avait à découvrir. C'est là que j'ai appris à connaître les lézards ocellés et tant d'autres choses de la nature. Mais maintenant, il fait tellement chaud là-bas, qu'il n'y en a plus...
- Pourquoi il n'y en a plus ? Attends avant de répondre, je vais écrire ce que tu me dis. Un sourire joyeux, peut-être légèrement teinté de tristesse, se dessine sur le visage du grand-père.
- C'est bon, je peux y aller ?
- Oui, je suis prêt, mais ne parle pas trop vite, que j'ai le temps de tout noter, ajouta grandet.
- Hahaha, rigole le papi. Et bien, c'est parce qu'il fait trop chaud qu'on ne trouve plus d'ocellé où j'ai grandi... Autrefois, c'était autour de la mer, qu'il faisait si chaud, avec des températures comme on a ici maintenant, où ça n'est plus exceptionnel que le thermomètre atteigne les 40 degrés. Et même s'ils aiment les lieux secs, avec des températures de plus de 40 degrés, jusqu'à 45 même, ça n'est plus de son goût.
- Mais si ça ressemble à où tu es né, Jumilhac, c'était comment avant ? questionna grandette.
- Je n'y suis pas venu souvent, avant d'habiter là, mais je me souviens que c'était vert, tout vert de partout, à perte de vue. En marchant ou en faisant du vélo, on voyait des prairies où les vaches broutaient en été et des cultures de céréales ou de maïs. Et aussi, beaucoup de grandes forêts avec des grands chênes et plein d'autres essences d'arbres. Il y avait également une profusion de ruisseaux ou rivières. Et puis, il faisait froid en hiver, parfois très froid. Maintenant, même les hivers sont doux et l'eau se fait rare ! Viens, on va s'asseoir ici, avec un peu de chance, on devrait en voir.
- Ça a beaucoup changé alors papi. Est-ce que ça va continuer ? Répondit-elle.
- Vu comme c'est parti, ça risque de changer encore, et dans quelques années, ce sera différent. Tout change très vite maintenant, dit le grand-père dans un soupir. Il faut retenir que nous avons l'expérience des gens du sud pour s'adapter, et c'est une grande chance !
- Et comment on fait pour s'adapter ?

- Tu es bien curieux grandet ! C'est très bien ceci dit pour comprendre l'environnement dans lequel on vit. Pour te répondre, pour s'adapter, il y a plein de choses à faire. Vous voyez les grosses citernes vertes que l'on croise, quand on se balade ?

- Oui, il y en a beaucoup le long des chemins. C'est pour quoi faire ?

- Ce sont des citernes qui contiennent de l'eau, comme ça, si un incendie démarre, cela fait une réserve d'eau pour essayer de l'éteindre en attendant les camions. Et c'est pareil pour les grandes zones sans arbres le long des routes, c'est pour éviter que les feux avancent trop vite ; ça s'appelle des coupe-feu ! Ce sont deux exemples pour les risques d'incendies parmi tant d'autres. Deux exemples d'adaptation face au changement.

S'ensuit un silence durant lequel chacun scrute l'horizon. Le grand-père songeur et ses petits-enfants, tout un tas de question au bout des lèvres. Il n'a nullement le temps de parler, car, comme prédit, un jeune lézard ocellé fait son apparition.

- Papi, regarde ! chuchote son grandet, en désignant un gros rocher.

Juste en dessous, une tête écailleuse, verdâtre, apparaît. Le reptile sort doucement de sa cachette pour se placer au soleil, entre les ceps de vigne. L'émerveillement se lit dans les yeux des enfants et la fierté dans ceux du grand-père. Fierté de ressentir toute la curiosité, la sensibilité de ses petits, face à la nature et au bouleversement du climat.

Grandet tente un dessin de ce jeune lézard. Pendant ce temps, sa sœur prend quelques photographies.

C'est en étant attentif à son environnement, en prenant le temps de le connaître, que nous sommes à même de mieux nous adapter. Et peut-être bien d'anticiper certains changements. C'est cela que le grand-père essaie de transmettre à ses petits-enfants ; une génération en devenir qui verra changer de nouveau Jumilhac et toute la Dordogne et au-delà.

Qui sait comment sera le climat et le paysage en 2075 ?

Pas de Terre, sans vers de terre !

Rien n'a changé : les « Vont très vite » (les voitures) et les « Quant à soi » (les smartphones) règnent et nous transforment en savants géants mais les « Pensent à ma place » (les IA) ont régulées, vérifiées et bridées ces accélérateurs. Ainsi, c'est surtout le statu-Co qui règnent pour le plus grand soulagement du capital, définitivement inattaquable. Tout va bien. Tout est sous contrôle.

Dylan, la cinquantaine fût un grand spécialiste mondial des vers de terre. Il y a 25 ans c'est à Châlus qu'il avait pris sa décision de tordre le cou à une vie fausse et superficielle dans laquelle il ne pouvait pas se reconnaître. Son dialogue profond avec les lombrics lui apportait tellement qu'il ne voulait surtout pas trahir le lien qu'il entretenait de mieux en mieux avec eux. Le voilà de retour avec son camping-car désormais électrique, qui poursuit ses 25 ans d'itinérance à travers la France pour proposer aux municipalités ou autres collectivités territoriales ses composteurs qu'il vend et installe avec une opiniâtreté indéfectible pour la cause environnementale dans le traitement des déchets et la certitude qu'il y a à maintenir une vraie biodiversité.

Pas facile car les crises économiques, écologiques et éthiques perdurent et hélas s'accroissent aux quatre coins de la planète. La transition écologique n'a jamais officiellement démarré !

Le Parc Naturel Régional Périgord -Limousin n'échappe pas à cette situation, à la fois il à changer : il est plus municipal et il y a beaucoup moins d'eau l'été : elle y devient aussi rare que les euros ! Par exemple nous avons vu fleurir des grandes toiles étanches- récupérateur d'eau qui optimisent chaque ondée. Certains sont manuels, d'autres automatiques mais tous ont vu leur capacité de stockage se multiplier.

Et à la fois rien à changé, l'équation et le déni sont toujours les mêmes et la force et la nécessité de se réconcilier avec la nature reste très minoritaire dans ce pays démocratique. Bien qu'un peu plus électrique et un peu moins thermique, les « Vont très vite » sont toujours aussi présentes et plaisantes... Eternelles alternatives aux distances kilométriques.... Le plan « électriques-Vélos », bien que recommandé par l'ensemble du corps médical, n'a pas pris. L'étiquette d'utopie lui fût rédhibitoire et la flemme d'appuyer sur les pédales fut malheureusement la plus forte !

Pour son retour au Parc, après 25 ans, Dylan ressent l'obligation d'embrasser un arbre au sens littéral du terme de le serrer dans ses bras et qu'il soit le plus large possible !! Lui reviens alors en mémoire, un cèdre de l'Atlas perché dans le jardin des Arts dans les contreforts de Nontron : Est-il toujours là ?

Ouf ! Oui... Ni l'abrupt du relief, ni les canicules successives ou les très violents orages, ni même une végétation de plus en plus tropicale, n'ont eu raison de lui. Le lien de Dylan à ce large conifère, lui fait bien fou : en laissant sa vue portée à des kilomètres, à la fois au loin et à la fois en dessous, lui permet de dépasser les années puis de faire sens et de faire corps avec cet environnement unique.

Le Parc Périgord-Limousin comme La France tient son rang et ça tombe bien car après les « Vont très vite » et les « Quant à soi », ce sont bientôt les « Vis pour moi » qui vont faire leurs apparitions et plus que jamais alors, peut-être enfin, la reconnexion au vivant sera une évidence...

« Heureusement qu'il est encore là », ce dit notre ami Dylan harmonieusement et naturellement reconnecter à l'animal qui nous est le plus utile... Pas de Terre, sans vers de terre !

PERIGORD ETERNEL

Sous le ciel aux couleurs blond rouge démentielles
La main de l'homme sème le froment substantiel
Dans son champ qui espère un souffle providentiel
Le long du Bandiat, devenu confidentiel.

L'ombre du noyer devient son refuge partiel.
Sur sa tête, en ballet, tournoient des corneilles,
Assourdissantes, tout comme l'absence des abeilles
Qui nous régalaient jadis de leur précieux miel.

La flore s'est adaptée, résiliente et plurielle,
La faune diversifiée et extrasensorielle.
L'horizon nous assure d'un joyau émotionnel,
Alors on boit l'espérance en calice cironstanciel.

L'héritage paysan, trésor exponentiel,
Se fait base de tout bon sens, de toute merveille,
Assurant le feu dans l'âtre, les fruits dans la corbeille
Et le goût originel du raisin en bouteille.

Abjat, en Périgord, fragile mais à la veille
De périliter sous les brûlures du soleil
Trace un autre monde, attitude révérentielle,
Pacte où l'homme et la nature écrivent l'essentiel.

Périgord-Limousin d'automne

Le ciel le beau ciel bleu recouvrait les ombres
C'était en ce chaud mois d'octobre
Les gens profitaient de l'été indien
Encore présent chacun cherchait le sien

Chacun cherchait le lien
Chacun cherchait le sien

Une couronne pourpre envahit mon ciel vide
Vide de toute espérance lucide
Ce soir dans le tunnel de l'amour
C'était décidé amour rimerait avec toujours.

Averses sur les chemins de traverse

L'astre se couche ici-bas
 Là
Où les feuilles folles tournoient
Dans une farandole frénétique
 Fantastique
Accompagnée du seul vent silencieux
 Et anxieux
 Elles y rougeoient
 Elles se fourvoient
 Puis elles louvoient
 Et se noient
Dans une petite mare arrosée par les pluies sombres
 De novembre.

Promenade bucolique de Garçou, chien limousin .Septembre 2050.

Sous mes pattes, un chemin désormais poussiéreux, jonché de feuilles mortes dès les premiers jours de Septembre.Ce tapis confortable pour mes coussinets est quand même déprimant pour mes narines gourmandes de saveurs.

Après la poussière aride et fade, ce craquement de cigales m'exaspère les papattes comme les qualifie ma maîtresse.

Je m'irrite la truffe à tenter désespérément d'exhumer de bonnes odeurs d'humus, de champignons, de châtaignes moisies. Foin de tout celà. Et foin est le terme qui convient. J'en gémis. Des petits cris plaintifs que ma princesse interprète comme une impérieuse envie d'être libéré de ma laisse.

« Attends qu'on soit vraiment sortis de Saint-Auvent, je te libèrerai dans la vallée », chante-t-elle, croyant répondre à ma détresse.

Les cigales dans les arbres qui ne polluaient pas mon espace sonore il y a encore quelques années et leur écho feuillu me prennent les tympanes en étau.

La vallée ! Un gouffre noir aussi poussiéreux et aride que mon chemin de croix.Pour atteindre cette vallée, nous devons cheminer dans des prairies de fougères jaunies qui me grattent le ventre.

Les gros mammifères roux qui y paissaient en nombre ont, pour économiser l'eau, quasiment disparu.Elles m'effrayaient bien un peu mais elles coloraient le paysage d'un terre de Sienne d'aquarelliste.

Lavande, thym , serpolet, oliviers bordent la Gorre. On se croirait dans une pub pour un savon du Midi ! Un maigre filet d'eau dans lequel je peine à prendre un bain d'empereur romain ou plutôt gallo romain. Pourquoi cette image antique, Garçou, vous entends-je interroger ?

Il faut vous dire que ma maîtresse et votre, son serviteur, foulons les dalles de la voie antique qui menait à Lyon.Ce granit millénaire me laisse de marbre.J'ai hâte de passer le pont car ma déesse aux doigts de rose me libère sur sa bosse médiévale.

Je descends comme un fou me mouiller le ventre. Las, aucune écrevisse ne vient me chatouiller l'épiderme. Quelques fougères osmondes me font la révérence, royales.Jusqu'à quand ?

Puisque champignons délicieusement odorants, lézards verts facétieux et petits rongeurs bondissants ont quasiment disparu de mon paysage et de mes loisirs favoris, il me reste le grand large, l'humidité tentatrice, le bain de l'étang de la Pouge. Hum, miam miam ! C'est autre chose que le bain moussant de Mamie à la lavande !

Ce lieu conserve quelques vestiges de mon ancienne vie du chasseur terrier que je fus.

J'y taquine encore quelques amphibiens et suis de mes yeux envieux et fascinés le vol de bruyants migrants.

Mon univers se rétrécit. Il ne me reste que la fugue à l'étang pour retrouver une humidité amie, pour me débarrasser de cette poussière toute méridionale qui encombre mes chemins limousins.

Dans les eaux tièdes de la Pouge, j'oublie tout. Au loin, s'agitent ma maîtresse, les humains avec leurs activités mortifères pour ma vie de chien de chasse sans gibier du bocage limousin.

Qui vivra, verra!

Il y a environ 50 ans, soit une demi-vie à l'échelle humaine, j'ai commencé à m'inquiéter des conséquences des choix humains. Les conséquences de la révolution industrielle ont commencé à prendre des proportions grotesques. Tout devait être possible et accessible à tous. Le système économique a pris des formes plus extrêmes de capitalisme. À cause de la cupidité et de l'égoïsme, l'être humain ne se concentre plus que sur son propre intérêt et sur le profit à court terme.

Qui vivra, verra!

L'ancienne méthode à petite échelle devait être transformée en production de masse, méthodes industrielles et standardisation. L'augmentation d'échelle permet de maximiser les profits pour la petite élite de la population humaine. Et grâce à sa stupidité volontaire, l'homme peut maintenir cela toute sa vie.

Qui vivra, verra!

J'ai commencé à prendre des mesures. D'abord de petites taquineries, puis des avertissements plus nombreux, mais toujours sporadiques. Des avertissements sous forme de changements dans les courants océaniques, de modifications dans les mouvements des courants-jets ou d'ouragans portant des prénoms de filles et de garçons. Cette approche s'est avérée inefficace. Il était temps de passer à des mesures plus sérieuses.

Qui vivra, verra!

J'ai été aidé par les humains même qui ont rendu leur couverture étouffante des gaz à effet de serre de plus en plus épaisse. Cela m'a permis de réchauffer les courants océaniques pendant certaines périodes et de provoquer davantage d'ouragans. La température des zones rurales a augmenté naturellement, provoquant des canicules. Tout cela a entraîné des périodes de sécheresse plus extrêmes et davantage de nuages orageux, avec pour conséquence des inondations de plus en plus fréquentes.

Et qu'ont fait les humains ? Ils ont surtout continué sur la voie qu'ils avaient empruntée, mais qui était sans issue.

Qui vivra, verra!

Et les gens, de plus en plus avides, s'attaquent les uns les autres. La stupidité de la foi engendre l'oppression et l'intolérance. Les guerres éclatent plus souvent. Continuez comme ça, j'aurai moins de nettoyage à faire! Votre existence a fait son temps. Le dernier éteindra-t-il la lumière à cette fête ?

Qui vivra, verra!

Bon, le moment est venu de prendre des mesures plus sévères. Si l'homme ne veut pas écouter, il devra en subir les conséquences. Qui s'y risque s'y piège. L'homme, véritable fléau pour tout ce qui pousse, fleurit, court, rampe, vole, nage, etc., s'avère être l'intelligence la plus stupide qui soit. Et je vais provoquer davantage plus de tremblements de terre, d'éruptions volcaniques, et l'homme plus d'incendies de forêt, plus de maladies comme le Covid, plus d'inondations, plus d'ouragans, plus, plus, plus et encore plus de mort et de destruction. Finalement l'extinction totale de l'humanité. Ainsi, l'homme connaîtra ma colère, mais bon, cela ne durera pas longtemps à mon échelle de temps. Malheureusement, avec la disparition de l'homme, beaucoup d'autres formes de vie mourront également. Mais finalement, je vaincrai. Je vois ma nature, avec toute sa résilience, se rétablir, changer, s'adapter. Et surtout, elle pourra reprendre sa place. Les maisons des hameaux autour du petit village de Thiviers, comme Négrondes, seront reprises par la nature. Reprises par tout ce qui pousse, fleurit, court, rampe, vole, nage, etc. L'homme a l'heure et moi j'ai le temps. Encore 4,5 milliards d'années devant moi. Ça c'est la perspective pour 2050.

Qui vivra, verra!

Signé, La Terre

Rémus et Romulus

En ce mercredi 29 juin 2050, enfants et adultes, bien à l'abri de leurs capes solaires, observent derrière leurs lunettes noires la vue imprenable que leur offre le Grand Puyconieux à Dournazac. Le pays des feuillardiers et ses taillis de châtaigniers semblent flotter dans l'air déjà brûlant du matin. Les montres connectées aux poignets des enfants, prêtées à chacun d'eux, dès leur arrivée, par le PNRPL, leur donnent en temps réel toutes les informations nécessaires au bon déroulement de cette sortie scolaire : température et taux d'humidité de l'air, indice UV... sans oublier bien sûr leur propre température corporelle et leur degré d'hydratation. Le réchauffement climatique a obligé les humains à s'adapter, à mettre en place des stratégies pour se protéger. Les petits élèves de Rochechouart se sont levés dès l'aube pour vivre en toute sérénité leur matinée de découverte des Monts de Châlus et pour grimper sans risque de « surchauffe » le dénivelé de 498 mètres qui les mènera au sommet. Heureusement, avec ses trente-quatre degrés à 9h du matin, cette journée d'été ne sera pas la plus chaude de l'année. Heureusement aussi les corps se sont peu à peu habitués à ces pointes de chaleur estivales. David, l'animateur du parc, fait signe aux enfants de se regrouper autour de lui et de s'asseoir en cercle.

- Bonjour à tous, je m'appelle David. Je vais vous demander de bien m'écouter, d'être vraiment attentifs à mes paroles car, vous le savez, nous ne pourrions pas rester ici plus de quarante minutes. Si on s'éternise vos montres sonneront, ce qui signifiera qu'il fait désormais trop chaud et que notre état de santé peut se détériorer. Alors, observez, écoutez, et essayez de comprendre ! Vous m'avez vu, tout à l'heure, sortir de mon quad, ces deux drones. Je vous les présente : voici Rémus... et voici Romulus. Le premier appartient à la BAF, la Brigade Anti Feu, que nous avons créée voici maintenant cinq ans, suite au gros incendie qui a ravagé votre belle forêt de Rochechouart. Lui et ses « frères » survolent tous les sites boisés du PNR durant tout l'été. Ils envoient directement, sur nos ordinateurs au central de la brigade les données qu'ils récoltent. Ce sont des gardiens fantastiques. Ils nous ont évité de nombreux problèmes. Romulus et ses acolytes, quant à eux, survolent les mêmes territoires afin de répertorier toutes les espèces animales et végétales qui y vivent. Grâce à l'Intelligence Artificielle installée dans ces appareils, nous sommes informés heure par heure de l'état de la faune et de la flore de notre Parc. Certains arbres, certaines essences sont en grosse difficulté face au réchauffement climatique. Romulus et les drones de sa génération les repèrent et diagnostiquent rapidement leur état de dépérissement. En fonction de leur architecture, de la mortalité de leurs branches, de leur manque de ramification pour les feuillus ou d'aiguilles pour les résineux. Mais pas question d'éliminer trop vite les sujets malades. Peut-être peuvent-ils encore nourrir les jeunes pousses auxquelles nous accordons notre confiance. Il est vrai, aussi, hélas, que nos sapins, nos hêtres et nos châtaigniers

souffrent des températures excessives de nos étés brûlants. Ils commencent à migrer vers le nord. Mais ils libèrent ainsi de la place pour des arbres génétiquement résistants, qui, bénéficiant de plus d'espaces, bénéficient également de plus d'eau. Ainsi notre Grand Puyconnieux s'allège et se transforme. Le nom de « pays des feuillardiers » ne sera bientôt plus qu'un clin d'œil historique à ce territoire. Mais ce qui importe, c'est que vive ce site ! Romulus et ses copains détectent les emplacements propices à de nouvelles plantations. Puis ils nous proposent des variétés susceptibles de s'y sentir bien. Le chêne sessile, le chêne pubescent, certaines variétés de noisetiers par exemple... Des espèces qui résistent au manque d'eau et aux grosses chaleurs l'été, à quelques rares gelées qui subsistent l'hiver. Pas question pour autant de dénaturer notre paysage. Vous ne trouverez ici aucune essence exotique ! Votre professeur a organisé ce stage pédagogique de cinq matinées afin que vous compreniez mieux les enjeux du réchauffement climatique. Vous pouvez admirer le PNR d'aujourd'hui, fier de ses paysages parsemés d'éoliennes ; vous pouvez le comparer, grâce à des photos et des vidéos, à celui d'hier ; et surtout vous pouvez imaginer celui que vous créerez demain. Car si la séance d'aujourd'hui est en passe de se terminer, je vous rappelle que vous revenez demain pour planter avec nous, puis les jours suivants pour vous initier au pilotage et au fonctionnement des drones. Ainsi, nous espérons faire de vous des Rémus et des Romulus parés à préserver non seulement le PNRPL, mais tous les espaces naturels que vous rencontrerez dans votre vie. Vous êtes les fondateurs d'un nouveau monde.

Resistance

Sur l'une des poutres de ma charpente, j'ai un tatouage : 1872. Cela signifie que depuis 178 ans, je vous protège, vous, mes habitants successifs. Sans recours à la climatisation, fidèlement, été après été, je vous maintiens confortablement à 25 degrés, entre mes épais murs en pierre locale extraite des carrières du Vieux-Mareuil.

Mais en cet été 2050, portes et fenêtres fermées, j'ai bien du mal à vous garantir moins de 30 degrés ! Et, moi-même, je souffre ! Mes murs, pourtant si naturellement blancs, peinent à repousser la chaleur. J'ai l'impression que, comme mes jeunes compagnes en parpaings, je vais me fissurer sous le plomb du soleil.

Face à moi, l'église qui trône fièrement depuis le 12ème siècle est sertie d'un bitume qui repousse l'humidité en ses murs. Elle semble si fatiguée de porter son clocher que, les jours de cafard, j'écoute résonner l'angélus comme si c'était la dernière fois.

Mon jardinet, autrefois si vert, malgré son orientation plein sud, n'est plus que terre aride où un pauvre pied de lavande tente vaillamment de se maintenir là où les roses et la mousse prenaient le relais des violettes au mois de mai.

Les insectes qui peuplaient son sol et émerveillaient les enfants, gendarmes le jour, vers luisants la nuit, ont également cédé leur territoire. Les fourmis charpentières rentrent dans mes fissures pour s'attaquer aux bois neufs et les lézards ont disparu...

En contrebas, la bien nommée Belle n'est plus qu'un passage sec où les souvenirs de pêche aux gardons et aux brochets s'étiolent dans les vieux cerveaux des derniers natifs du village.

J'ai chaud, je craque, je vais m'écrouler... je me réveille en nage. Non, je ne suis pas une maison, je suis sa propriétaire. Je peux donc contribuer à repousser l'inexorable. Nous ne sommes qu'en 2025 : la grande communauté des hommes peut encore agir d'ici 2050 pour ce territoire, plein des ressources d'hier, des espoirs d'aujourd'hui et des victoires de demain, qu'est le Parc naturel régional Périgord-Limousin.

Retour aux Sources

La Fon Pépy était une des Sources de Saint-Jean de Côte qui coulait dans mon enfance, dans les années 80 et qui ,malheureusement, est actuellemnt tarie...

**"Mon Eau est ton Eau.
Ton Eau et mon Eau."**

Le Serment des Sources.

C'est en le prononçant devant témoins que l'on devient Sourcelier ou Sourcelière, liés a une Source, Gardien ou Gardienne de son intégrité, Porte-Parole de sa vérité dans le monde humain, vecteur de sa puissance.

Je m'appelle Kaëly.

Aujourd'hui j'ai prêté serment, dorénavant je parle pour la Fon Pépi.
Je me sens très honorée de porter la puissance d'une Source Miraculeuse.
Je sens son Eau dans mes veines, sa force qui m'inspire, sa joie qui me meut.
À la prochaine lune, j'aurai l'honneur de danser son essence.

J'aime ma Source comme on aime un amant, plus, même.
Nous sommes une entité hybride. Je fais partie d'elle.
Comme un champignon n'est que l'expression aérienne d'un réseau micellaire souterrain, je suis l'émanation humaine de ma Source.
Mon Amour pour elle est total. Addictif. Intoxicant. Extatique.

Depuis mon enfance, je bois à la Fon Pépy.
Son Eau, exclusivement, a abreuvé mon corps.
Pour devenir Sourcelière, j'ai été élevée dans une intimité quotidienne avec la Fon Pépy.

J'aime ces instants des premières lueurs de l'Aube où, avec mes initiatrices, nous venons faire nos ablutions, nous immerger dans ses flots, converser, nous harmoniser avec son Essence avant de recueillir la Boisson pour la journée.
La chaleur paresseuse de la nuit qui imprègne encore mon corps contraste avec le froid piquant, stimulant de ma Source.
En automne, comme maintenant, une brume cotonneuse sature tout de sa légère humidité. La lumière caressante du matin éclaire les feuilles de ronce rougies par la chaleur de l'été qui mélangent leurs couleurs à celles jaune doré des chênes...
Je me nourris de ces moments de passage, l'aube, l'équinoxe... les cascades écumeuses qui étanchent ma soif.

Les Sources sont des enseignantes. Par leur fréquentation nous apprenons à harmoniser les flux... Ceux de l'eau bien sûr, mais aussi tous les autres. les flux de la force vitale qui nous traverse tous et toutes, de nos émotions, de nos interactions entre humains et avec le reste des vivants.

Nous avons toujours été là bien sûr, nous autres, sourceliers et sourcelières... Mais nos savoirs s'étaient perdus...

Même si secrètement, certaines Sources faisaient encore l'objet de prières et de rituels, dans l'ensemble, les humains avaient cessé de s'en remettre à nous pour accorder leurs flux et ceux de leurs communautés.

Pendant quelques millénaires nous nous sommes éloignés du point d'équilibre.

J'ai de la chance de vivre cette époque.

D'avoir connu l'instant de grâce où la Fon Pépy a rejailli.

Les chemins de Pèlerinages sont à nouveau fréquentés. Les Pierres se dressent à nouveau sur les Vortex.

Petit à petit on se souvient des rites anciens... et on en crée de nouveaux.

C'est organique. Le mouvement, les rituels sont inscrits dans les configurations topologiques, il n'y a qu'à se laisser porter...

On voit éclore toutes sortes de lieux de vie et d'accueil en bordure des chemins.

Les caravanes ambulantes de troubadours, de baladins, de conteuses et de circassiens colportent les nouvelles d'un terroir à l'autre.

Ça fait un quart de siècle à peine que les humains ont renouvelé leur Alliance avec les Sources...

Ça a commencé, à l'automne 2025, par l'Invocation de la REM, La Source Mère, le cœur de notre Territoire.

Puis le dragon de Razac s'est éveillé.

Depuis, le monde a déjà tellement changé...

Des rumeurs commencent sourdre, à s'insinuer dans les esprits et dans les coeurs... il se pourrait bien que la Magie soit de retour.

Et le Petit Peuple aussi.

Des observations furtives, des traces de leur passage et même quelques rencontres, en témoignent.

**“Mon Eau est ton Eau,
Ton Eau est mon Eau”**

Je suis Kaëly-Or et ce soir, Fon Pépy, sous la Lune Pleine, de concert avec les autres Sourceliers et Sourcelières du Périgord-Limousin, je danserais ta Danse et je porterais ton Chant jusqu'aux tréfonds des coeurs humains.

Rochechouart en 2050

Sur la place du château,
Il y a un tapis de jets d'eau
Où fusent des éclats de rire,
Tout le monde vient s'y rafraîchir.
Le mât a disparu ainsi que les drapeaux
Laissant place à une tonnelle où il y fait moins chaud,
Des plantes grimpantes
Y sont devenues permanentes.
Autour de la maison de santé,
Tout est végétalisé.
Des toiles sont tendues
Au-dessus de la grand-rue.
Nos belles allées
Sont bordées de caroubiers.
Les hirondelles ont décidé
De rester toute l'année.
Les oiseaux sont par milliers
Tellement nous avons d'arbres fruitiers.
Est arrivé le chant des cigales,
Qu'il est agréable d'écouter leur doux récital.
Nous avons beaucoup de monde en été,
Une nouvelle forme de tourisme est arrivée,
Il n'y a presque plus de maisons à acheter
Tant notre ville est agréable à y séjourner.
Nous sommes devenus la ville de Haute-Vienne la plus fleurie
Et la plus mellifère aussi
Grâce aux efforts du rucher de la Météorite
Dont l'emblème comporte une marguerite
Ainsi qu'aux amis des fleurs
Qui ont su créer des rues et des jardins de mille couleurs.
Le lavoir a de l'eau maintenant,
Vieux et jeunes viennent y discuter familièrement.
Les soirées ne sont plus moroses,
Nous sommes passés à autre chose.
Ici tous les endroits ont une âme.
A Rochechouart notre château est notre sésame.

Seuls

- « - Tu écris ?
- Oui beaucoup. Des poèmes, des haïkus...des petits textes aussi.
- Tu écris à qui ?
- ...
- Ils te manquent n'est-ce pas ?
- Tu m'embêtes avec tes questions !
- Pardon Belette, c'est idiot de ma part... Viens contre mon tronc...Voilà.
- C'est ridicule ce surnom, tu sais bien que je n'aime pas... Est-ce qu'ils lisent ce que j'écris ?
- J'ai promis.
- Tu leur as parlé ?!
- En quelque sorte...Eteins cette cigarette, tu vas mettre le feu à tout Puycheny !
- Et pourquoi pas à tout St Hilaire tant que tu y es ?! Après tout, il n'y a plus personne Tom.
- Tu m'oublies !
- Pardonne-moi, tu as raison vieille branche... Cette situation me met dans tous mes états... Raconte-moi plutôt.
- Comment décrire ce carnage ? Une bataille entre individus d'une même espèce, si ce n'est pas malheureux... Et tout ça pour quoi ? Du bois, encore et encore... Pour remplacer votre pétrole... Ma forêt transformée en champ de bataille, mes camarades desséchés, abattus, brûlés, malades... Les ajoncs et les bruyères qui n'arrivent plus à renaître. Et la pluie...la pluie qui ne tombe plus...
- ...et tous nos hommes disparus. Je sais tout cela. Mais...après. Raconte-moi ce qui s'est passé après.
- Oh ! Ça... Comment te le décrire ?
- Avec tes mots.
- Il n'en existe pas... J'ai bien un ressenti, des odeurs, un souffle, une vibration, des couleurs... Mais des mots, non. Pas un seul.
- Quand je suis à court de mots j'écris des poèmes... Essaie peut-être !
- Je ne suis pas sûr que... Belette ! Attends ! Belette ! Tu vas où ?... Zut, qu'est-ce que j'ai dit moi ?... Courir comme ça à son âge, non mais vraiment, on n'a pas idée... Belette ! ...Tiens, elle a oublié son carnet... Et si... ? Oui, ça pourrait marcher... »

En haut, tout en haut de Puycheny, reposait un carnet ouvert dont les pages semblaient dialoguer avec la cime du dernier chêne. Le promeneur peut y voir, non pas des mots, encore moins des poèmes, mais des volutes, des couleurs, des formes mouvantes. Et pour peu que le cœur soit attentif, on y distingue des vibrations, des odeurs et peut-être même un souffle. Des souffles.

Elle me disait souvent que j'avais été élevé aux topinambours du XX siècle, histoire de dire que j'paraissais pas conscient de faire partie de la génération Y et que j'suis rétro. Ironique pour une vannière qui en cultive.

Je me rappelle encore quand elle est arrivée avec sa bande de néoruraux bouffeur de graines bien-penseur, avec leurs idéaux écolo'anti-chasse, adeptes du greenwashing. Rien que de les regarder, j'avais la frousse qu'un poil dans la main ne me pousse.

Moraliste et ablasit*¹ ! Voilà ce que je me disais de ces gosses de riche, ça je m'en souviens bien, j'avais raconté au pépin*² en sortant mon coutel*³ durant le dinar*⁴ pour marquer ma réfraction.

C'est souvent que Mathilde venait faire la parleta*⁵ quand elle venait acheter ses cabecou*⁶ à la maire*⁷ tandis que j'aidais le vihel*⁸ aux foins à ce moment-là. J'avais repéré ses heures. Je prenais ma pause, quand je voyais arriver sa citadine citroën bleue, pour me rapprocher l'air de rien et la voir de plus près. Je prenais l'air occupé, juste pour me montrer, et entendre un peu. Elle causait décroissance et collectif, comme les autres, mais semblait plus ouverte. Elle était toujours anguleuse, jamais tranchée. Attentive. Curieuse. Nuancée.

Puis un soir que je remplaçais la pépina*⁹, Mathilde s'est ramassée dans les ortega*¹⁰ en sortant d'son suppositoire à yaourt. Elle s'est bien espatarrée*¹¹. Je me suis moqué qu'les citadins ne savaient pas différencier l'ortie de la fougère. On a ri. On s'est plus. On s'est vu plus souvent. J'aimais bien l'écouter épiloguer sur tout.

Plus tard, elle m'a bouléguer*¹² pour que je vienne avec elle à une conférence de bourges préoccupés pour revoir mon point de vue sur l'agriculture. J'avais beau lui expliquer que c'n'était pas à destination des agriculteurs ces réunions-là, elle m'a convaincu avec un argument du genre que j'parlais encore l'occitan comme gage inavoué de ma résistance au changement. Elle aimait bien m'embrouiller la Mathilde. Je voulais lui montrer que j'étais moderne. Au fond c'était comme une transgression sociale, je me sentais comme un maïssou*¹³. Puis finalement j'étais déjà au courant de presque tout, et d'accord sur la moitié. Mais c'n'était pas pour apprendre qu'elle m'avait embrigadé là, non. C'était pour échanger d'abord. C'est depuis là qu'on s'est plus quitté et que petit à petit, j'ai dû co-construire avec sa troupe de drôles. Fin de printemps suivant j'étais à moitié à l'ostal*¹⁴ au GAEC**¹⁵, l'autre moitié du temps chez les nouveaux Chalaisiens à l'Ortal*¹⁵, ainsi baptisé la SCI** de leur collectif.

Pendant plusieurs années je suis resté le cul entre deux chaises avec ces deux vies entremêlées. Faut dire qu'il ne restait plus que moi à l'ostal pour soutenir les deux vieux, et que de l'autre côté, ils avaient beau faire des efforts pour me charmer, ils n'avaient pas tous réussi à m'amadouer. Ils étaient sympas, respectueux et amusants mais je les trouvais parfois tellement excentriques dans leur petit paradigme romanesque illuminé de chimères acrobatiques. Surtout Margaux, elle était de loin la plus loufoque. Bien qu'elle était - et reste encore aujourd'hui - celle que j'aime le plus charrier sur sa vision de ce qu'elle tient pour vrai.

Et puis le covid a emporté Pépina et le frangin est redescendu de la grande ville. À cette époque le sorgho n'avait pas encore remplacé les champs de maïs, mais la lavande faisait déjà la moue depuis longtemps et s'éclipsaient quand les pluies les submergeaient l'hiver et qu'elles ne s'en remettaient pas. Je m'en rappelle bien parce que Pépina en mettait partout à La Pougé quand on était gosse, et ce printemps-ci je n'avais pas pu recouvrir son cercueil de ses favorites. Augustin est retourné sur Poitiers, à sa vie avec Béa et à son garage.

On était plus que tous les deux à l'ostalada*¹⁶ sans mamé*¹⁷. Comme toujours, à partir de mai on

s'occupait des foins, pépin à la botteleuse pour les moyennes densités et moi je les empilais en château de carte pour les faire sécher avant de vendre ce qui n'était pas pour nos bêtes pour les chevaux de la voisine et les brebis de la ferme du comté fleurette où je croisais Margaux qui y faisait la parleta.

Puis en juillet, Pépin passait la moissonneuse et moi j'allais vendre le blé à la minoterie de St Saud. Cette année-là, on n'a pas eu peur de l'humidité, une terre sèche comme les couilles à topin pour dresser une paillasse bien rêche pour les bêtes. Une terre aride à en faire fissurer les murs au point que j'ai dû installer un fissuromètre. Je m'occupais désormais de la traite des chèvres pour remplacer memè*¹⁸ tous les matins, et pepè*¹⁹ s'occupait de former les cabécous, on a réduit le créneau de la vente directe jusqu'à l'arrêter. Heureusement Mathilde s'occupait de les vendre à la boutique du collectif, et de les apporter à la boutique des producteurs de Thiviers. Puis Aurélien de l'Ortal – qu'il m'amuse d'appeler l'Ortalien

- en vendait sur le marché en même temps que son kambucha et autres productions du collectif. J'avais moins le temps. J'étais toujours fourré à la Pouge, et beaucoup moins à la Jalinie. J'avais moins de temps pour Mathilde surtout. Mathilde que j'aidais auparavant à agrandir son oserais. À y installer ses ruches et ses fleurs. Et moi qui avait pensé à quitter le GAEC quelques années plus tôt, je me sentais un peu comme dans un trapèze*²⁰. Je me sentais usé, et je dormais mal à cause de ces fichues calor aumentada*²¹ et le satané tsoin-tsoin des cigales. À croire qu'elles fuient les feux du sud, jamais elles s'étaient aventurées par ici, j'ai sortie la tapette tue mouche fascagat*²² au cas où j'arrive à choper ces deux vicieuses pour mettre fin à ce sempiternel écho.

Augustin s'est mis à revenir de temps à autre, puis à redescendre tous les mois dans le secteur pour soutenir le vioc. C'était salubre, il faut dire que ça lui a foutu un coup au pépin quand mémé est partie. Il s'est mis à biberonner du pousse-rapière*²³ tous les soirs comme le paternel le faisait de son vivant quand on était mioches. Puis moi, j'étais content de retrouver mon p'tit frère. On levait le coude tous les trois en pensant à elle et en parlant du GAEC. Les deux inséparables Mathilde et Margaux se joignaient à nous parfois, elles apportaient à manger à La Pouge plusieurs fois par semaine. Ça me touchait de ne pas être seul à m'occuper de pépin. Surtout que j'avais été pas mal absent ces derniers temps. Quand Augustin était fin soul, il draguait la chapelière conteuse que ça avait l'air d'amuser ; on en profitait avec Mathilde pour s'abstraire au clair de lune et consumer encore un peu plus notre attachement.

L'été suivant, Augustin a divorcé, et réduisait considérablement son activité là-haut. Quand on ne levait pas le coude à l'Ostal avec l'ancian*²⁴, on allait trinquer à l'Ortal, surtout les mercredis c'était plus calme parce qu'une moitié du groupe était au Touroulet. Avec le frangin on se demandait quoi faire du GAEC. L'Ortalien a proposé de combiner définitivement les terres du GAEC et de la SCI. Celles de La Pouge et de la Jalinie. Quelle marrade sur le coup! Il nous a parlé de son projet social, de structure d'insertion par l'activité économique. Ça ne me parlait pas. Ajouter encore une nouvelle dimension à leur lieu. On finit par ne même plus savoir c'qui y foutent, à tout mélanger. Ce n'est pas réaliste ai-je répondu. À cela il m'a rétorqué cette phrase que je connaissais bien, que j'avais déjà entendue dans la bouche de Mathilde: « La réalité n'est rien d'autre que ce que l'on en fait. Elle n'est pas figée, elle est modulable, changeante, influençable ». Je n'écoutais qu'à moitié. Hors de la bouche de Mathilde je n'avais que faire des propos pseudo philosophique et j'avais rangé d'office cette utopie dans le registre des fantaisies. Mais Augustin qui cherchait à revenir ou à fugir*²⁵ Poitiers a tendu l'oreille ce soir-là. Il voulait fermer son garage et cherchait semble-t-il un nouveau but à sa vie. Moi, j'avais la fuite dans les idées, depuis un long moment. J'étais bloqué au même endroit depuis longtemps, et je me suis rendu compte que j'étais dans l'attente depuis toujours à m'agrolir*²⁶. Je me suis souvenue qu'elle m'avait déjà parlé de salariés en insertion dans ses idées de développement du collectif et des polycultures. Je regardais Mathilde qui dansait au crépuscule entre le feu de camp et ses tournesols - à côté de l'autre fantasque de Margaux - pendant que les autres complotaient. Je ne m'étais même pas rendu compte que la conversation était devenue sérieuse et que d'autres du collectif s'étaient attroupés. J'étais hypnotisé. Rien à foutre de faire du social, c'est une évidence, je n'étais là que pour elle. Ma polida*²⁷ soldadiera*²⁸.

Aqueth **saunei** que vatz vertadièr*²⁹. L'Ortal sera nostre Ostal.

****GAEC : Groupement Agricole d'Exploitation en Commun**

**** SCI : Société Civile Immobilière. Il s'agit d'une multi propriété. Un achat immobilier avec plusieurs propriétaires.**

Leissic occitan français :

*1 ablasit : avachi, flasque. Minable quoi !

*2 pépins, pépin, pépina : Ce sont les anciens. Grand-parents, grand-prère, grand-mère. Mot affectueux.

*3 coutel : couteau

*4 dinar : déjeuner, repas du midi

*5 faire la parleta : faire la causette

*6 cabecou : petit fromage rond au lait de chèvre

*7 maïre : la mère du genre « chef de famille » (ici la grand-mère)

*8 le vihèl, la vièlha : vieux, vieille

*9 , pépina : grand-mère

*10 ortega : orties

*11 espatarrée : tomber d'une façon avachie / s'étaler

*12 bouléguer : secouer comme un prunier, brasser, secouer les habitudes

*13 un maïssou : un gosse

*14 à l'ostal : la maison

*15 à l'Ortal : là où grandissent les rêves des jardiniers en même temps que les graines mettent leur bout de nez dans la lumière de notre soulel. Ici « L'Ortal » sert de nom propre. C'est le nom donné au collectif Chalaisien.

*16 l'ostalada: pour désigner tous ceux qui vivent dans la maison

*17 mamé (ou mamet) : mémé

*18 memè : mémé

*19 pepè : pépé

*20 trapèla : traquenard (tracanard), piège

*21 calor aumentada : chaleurs accrues

*22 fascagat : tapette née en Ayveron, aussi dit « fait cager » nom donné au grand-père créateur

*23 du pousse-rapière : un vin jeune dans lequel les anciens versaient une goutte d'armagnac parfumée à l'orange amère.

*24 l'ancian : l'ancien

*25 fugir : fuir

*26 s'agrolir : s'avachir

*27 polida : jolie

*28 soldadiera : femme engagée (il existe de multiples façons de dire « femme » en occitan !)

*29 Aqueth **saunei** que vatz vertadièr : Ce **rêve** se réalisera

Sous le Soleil Ocre : Chroniques d'une Résilience

« *Joyeux anniversaire, Pascal ! Soixante-dix-sept printemps... le temps file, n'est-ce pas ?* » La voix douce et métallique de Nôos-7 résonne dans ma cuisine fraîche. Le robot humanoïde a déjà ajusté la température et la qualité de l'air. Devant moi, sur la table, un unique croissant de sarrasin et une tasse de café d'orge fumant.

« *Soixante-dix-sept ans, Nôos, et toujours le même ciel incandescent dès l'aube de juin* », je murmure en regardant par la fenêtre. Dehors, le soleil de 2050, digne de Nîmes il y a un quart de siècle, martèle déjà les chemins de terre ocre qui remplacent l'asphalte, trop brûlant pour nos étés interminables sur Cussac.

« Le programme de la journée est chargé, Pascal », reprend Nôos-7. « Réception de la mini-centrale au thorium et installation à la place des anciennes batteries. Puis suppression des panneaux solaires et des éoliennes du toit pour la végétalisation. »

Un frisson d'excitation me parcourt. La centrale au thorium. Une promesse de résilience. Dix ans plus tôt, tempêtes hivernales et sécheresses estivales ont anéanti le réseau électrique national : lignes aériennes arrachées, centrales nucléaires à l'arrêt par manque d'eau et d'uranium. Les campagnes, le Périgord-Limousin en première ligne, ont dû apprendre l'autonomie.

À 8h30 précise, un drone de livraison, presque silencieux, dépose le module compact de la centrale devant mon portail. Nôos-7 l'aide à décharger et à transporter la précieuse cargaison. L'installation est un ballet millimétré. Tandis que Nôos-7 calibre les connexions, je m'attelle à la suppression des vestiges de l'ère précédente : les panneaux solaires et les petites éoliennes qui coiffent mon toit depuis des décennies. Le matériel retiré doit être donné à la recyclerie du coin, pour une seconde vie. La prochaine étape est la végétalisation du toit, désormais obligatoire partout dans le PNR Périgord-Limousin. Elle permet d'isoler la maison et d'abaisser la température intérieure d'environ 3 °C. Les sédums et les graminées résistantes prendront bientôt leur place sur le toit.

« C'est démarré, Pascal. Stabilité énergétique à 99,8 %, rendement optimal, avec une production stabilisée à 12kW. » Nôos-7 m'adresse un hochement de tête artificiel. « Félicitations, vous avez désormais une contribution de surplus énergétique estimée à 0,8 Limou par jour au réseau communal, en plus de votre revenu universel. »

Le revenu universel d'existence, financé par les taxes sur les robots et les intelligences artificielles, a sauvé notre société du chaos après la grande vague de robotisation qui a supprimé tant d'emplois. Mais beaucoup, comme moi, complètent leurs fins de mois en contribuant au réseau communal, en vendant leur surplus d'énergie ou d'eau, ou en échangeant des services contre des "Limous", notre monnaie locale, ou simplement par troc. C'est grâce à ces contributions, et à cinq longues années d'économies patiemment accumulées en vendant mes surplus d'eau et d'électricité à la commune, que je peux me payer cette centrale.

La dernière tâche de la journée me ramène à l'essentiel : l'eau. Sous la maison, de vastes réservoirs souterrains recueillent chaque goutte de pluie, rare et précieuse. À côté, ma station de recyclage aux algues purifie les eaux grises. Un générateur d'eau atmosphérique, récupérant l'eau de la rosée matinale, complète désormais ce dispositif crucial. La sécheresse estivale, avec plus de treize jours secs supplémentaires en moyenne par rapport à 2025, est une menace constante. En 2050, le Périgord-Limousin se bat chaque jour pour conserver ses ressources. Même les cours d'eau les plus modestes sont sous surveillance constante des drones militaires, vérifiant les niveaux et s'assurant de l'utilisation réglementée de chaque goutte. — « Niveau à 82 % », annonce Nôos-7. « La station de filtration

fonctionne à 98 %.

 — « Et les filtres ? » — « À changer dans trois mois. Je passe commande aux Ateliers de Châlus ? » — « Oui. Ceux en noix de coco. Ils durent plus longtemps. »

En surface, les quelques chênes verts survivants ploient sous le vent sec. Mais ici, sous la terre, l'eau dort, promesse de vie. Cette nuit-là, je rêve des pluies d'antan.

Le lendemain matin, j'attends l'équipe de Limousin Futur, le nouveau média local qui documente les innovations rurales. Trois journalistes arrivent de Limoges dans leur véhicule à hydrogène autonome. Ils vont découvrir notre façon de vivre avec trois fois moins de pluie l'été et quinze degrés de plus qu'il y a vingt-cinq ans.

« Bonjour, Monsieur Pascal ! Je me présente : Émilie, de Limousin Futur. » La jeune femme aux cheveux courts est vêtue d'un vêtement technique anti-UV, qui régule la température corporelle. Ses deux collègues la suivent avec des tenues similaires ; équipés de micros et de caméras embarquées discrètes, ils sont prêts à capter chaque détail. « Merci de nous accueillir. »

Après les présentations, je les invite à commencer par ma serre automatisée. « Ici, l'IA gère tout », j'explique, en désignant des bras robotisés qui vérifient l'humidité du sol. « Arrosage goutte à goutte optimisé, contrôle de la pollinisation par de petits drones-bourdon, récolte automatique des légumes. Nous ne laissons rien au hasard avec ces jours écrasants qui grillent nos cultures. » Les tomates en grappe, d'un rouge éclatant, semblent défier le climat extérieur.

Sous la glycine centenaire qui ombrage ma table d'hôtes, je leur sers de l'eau fraîche aromatisée aux feuilles de menthe. « Beaucoup de citoyens viennent chercher refuge ici », j'explique. « Ils fuient la fournaise urbaine. Ils dorment une nuit dans les cabanes en sous-bois, goûtent nos confitures de fruits anciens. »

« Pascal, votre voisin agriculteur a besoin de vous », signale Nôos-7, affichant un message sur mon bracelet connecté. « Son drone d'ancienne génération est en panne. »

« Parfait, vous allez voir une autre facette de notre quotidien », je dis aux journalistes. Chez Marcel, le vieux paysan, l'odeur de la terre et du foin séché domine. Son drone, un modèle obsolète, gît au sol. « Personne ne sait plus réparer ça ici. Je suis un des derniers », j'explique en sortant mon kit d'outils. Le drone, une fois réparé, permet de scanner les champs, transmettant des données aux robots autonomes qui arrosent la nuit, uniquement là où c'est nécessaire.

De retour au bourg de Cussac, nous faisons un tour au marché. Les étals débordent de produits locaux, adaptés au climat : sorgho, lentilles, légumes-racines, fruits résistants à la sécheresse, farine d'insectes, mais aussi du délicieux fromage et du lait de chèvre. Les vaches, trop gourmandes en eau et en pâturages, ont malheureusement disparu de notre paysage. Le troc va bon train, les Limous passent de main en main. Nous déjeunons ensuite, savourant les produits frais du marché.

L'après-midi, direction la mairie pour préparer mon mandat de responsable municipal — tiré au sort pour six mois selon les nouvelles règles de gouvernance participative post-2042. L'IA gérant l'essentiel des services administratifs, mon rôle consiste à faciliter les décisions collectives et à arbitrer les inévitables conflits. « Votre plus grand défi ? » questionne la journaliste. Je réponds, en montrant les statistiques : « L'accueil des réfugiés climatiques du Sud. Nous sommes passés de 1 200 à 2 100 habitants en cinq ans. » S'y ajoutent la gestion de l'eau et les vols d'énergie ; cela exige médiation et équilibre pour maintenir la cohésion de notre communauté.

En repartant de la mairie, notre groupe aperçoit les élèves de l'école. Ils profitent de l'ombre généreuse des tilleuls argentés, la seule variété à avoir bravement résisté au nouveau climat torride de 2050. Assis sur l'herbe douce de la cour, ils écoutent attentivement le nouveau robot instituteur, Aristote-12. C'est l'heure du cours d'occitan. Le robot raconte une histoire captivante dans la langue régionale. Non loin de là, Claire, l'institutrice humaine, anime un cours d'art plastique avec l'autre classe. Les deux éducateurs se partagent désormais les matières : Aristote-12 pour les enseignements plus académiques et factuels, et Claire pour celles qui demandent une interaction émotionnelle, une guidance créative ou une compréhension profonde des nuances humaines.

Enfin, je les mène dans un quartier en pleine rénovation. De vieilles maisons en pierre sont restaurées avec des matériaux naturels locaux par des équipes d'humains qui valorisent des savoir-faire ancestraux.

Juste à côté, une maison futuriste s'élève, construite par des machines : plusieurs niveaux en sous-sol pour la fraîcheur, un système de serpentin pour le chauffage géothermique, un réservoir d'eau souterrain. Au rez-de-chaussée, un atelier de réparation, le local technique pour l'énergie et le traitement des eaux. À l'étage, les pièces à vivre avec chauffage passif, sous un toit végétalisé orné d'une serre et de quelques panneaux solaires et micro-éoliennes. « 100 % autonome », je précise. « C'est la voie que nous choisissons. »

La journée se termine au bar du village. J'en profite pour poser des questions sur la vie en ville. « Comment jugez-vous l'évolution de Limoges ? » je demande à l'équipe. « Compliquée », admet Émilie. « 180 000 habitants maintenant, avec les arrivées du Sud. Les îlots de chaleur urbaine dépassent 50 °C l'été. Le centre historique a été partiellement évacué — invivable. Nous nous réorganisons autour de nouveaux quartiers verts et souterrains. »

De retour à la maison, Nôos-7 m'attend. « Une journée productive, Pascal. Les journalistes semblent impressionnés. »

« J'espère, Nôos. C'est un chemin difficile, mais un chemin choisi. Le Périgord-Limousin en 2050 n'est pas le jardin d'Éden que nous rêvons, mais ce n'est pas non plus le désert que nous craignons. C'est un équilibre fragile. Humain, et un peu robotique. Mais une vie s'invente ici. Une autre vie, et elle est pleine de sens. »

Lien vers une version BD du texte :

https://drive.google.com/file/d/1FXM95nX_KgiyTIPL_aw5J4LyCBL03e4X/view?usp=sharing

Sous les cendres, une graine

Je suis ce chien, dans l'air brûlant et chargé de cendres,
la terre se fend sous mes pattes fatiguées,
le vent emporte les braises des forêts en feu,
et le ciel de Thiviers pleure un soleil rouge de colère.

Autrefois, les prés chantaient sous la pluie légère,
les ruisseaux dansaient entre les pierres,
tout ce dont les hommes avaient besoin,
la terre leur offrait en abondance.

Mais ils n'ont pas su écouter,
ni entendre le murmure des saisons,
ils ont tourné le dos aux racines,
et les fleurs ont fané dans l'indifférence.

Aujourd'hui, le feu dévore les souvenirs,
la poussière étouffe mes derniers pas,
la faim serre mes flancs, la soif m'étreint,
je cherche un souffle, un refuge, un peu d'ombre.

Les hommes fuient eux aussi ce brasier, leurs
yeux lourds de peur et de regrets,
mais dans ce chaos de flammes et de silence,
mon cœur bat encore, fragile et sincère.

Je sens sous la cendre une graine qui dort,
un chant ancien qui murmure « tiens bon »,
je ferme mes yeux fatigués,
mais mon esprit danse avec le vent.

Je laisse mon dernier souffle s'envoler, porteur
d'espoir, d'amour et de vie,
car même dans la nuit la plus noire,
une lumière fragile attend le matin.

Et moi, petit chien perdu sous les étoiles,
je rêve d'un monde qui renaît, doucement.

Sous les châtaigniers de Cussac

2050

La chaleur colle aux pierres blondes du bourg de Cussac, et les volets bleus restent clos jusqu'au soir. Le soleil ne tombe plus en pluie d'or douce, mais en lames brûlantes qui fendent les collines.

Chaque été, le ciel paraît vouloir effacer les forêts et boire les ruisseaux. Je marche pourtant, comme toujours.

Sous mes pas craquent les feuilles sèches, même au printemps. Là où jadis coulait une source claire, il ne reste qu'un filet boueux où s'accrochent des libellules faméliques. Le vent transporte une odeur de fumée : pas aujourd'hui, mais hier, ou demain, peu importe, car les incendies sont devenus familiers.

Le monde a changé si rapidement. J'ai vu les étangs de la Vézère s'amenuiser comme des flaques d'enfance, les champs jaunir avant la moisson, les hommes creuser des rigoles, dresser des murs de pierre sèche pour retenir l'eau, réinventer des gestes oubliés. Certains cultivent la vigne désormais, là où les vaches paissaient. Les enfants vont à l'école plus tôt le matin, avant que la chaleur n'écrase leurs paupières. Les cloches de l'église sonnent encore, mais elles résonnent dans un silence différent : celui d'un territoire qui retient son souffle.

Moi, je n'ai jamais cessé d'aimer ces bois.

Au lever du jour, la brume s'attarde sur les vallons, et les chênes dressent leurs silhouettes têtues. J'écoute les merles chanter malgré tout, les rares abeilles se jeter sur les quelques fleurs, les pas des bêtes sur les chemins asséchés. J'observe les efforts maladroits mais courageux, les jardins collectifs arrosés d'eau de pluie, les puits partagés, les gestes solidaires qui, parfois, me redonnent confiance.

La canicule ronge les jours, mais les nuits fraîchissent encore au creux des feuillards. C'est un abri. Là, la mousse garde un peu d'humidité, les pierres conservent leur mémoire glacée des hivers passés. Hivers qui ne mordent plus vraiment : le gel s'est enfui, laissant les bourgeons éclore trop tôt, vulnérables aux caprices du printemps.

Je me souviens.

Autrefois, j'entendais la neige craquer, j'y plongeais jusqu'aux genoux, et mes pas se mêlaient aux traces des renards. Aujourd'hui, ils laissent peu d'empreintes, sinon dans la poussière. Certains animaux ont fui vers le nord, d'autres se sont éteints sans bruit.

Moi, je demeure, fidèle à ces forêts.

Je demeure, car je sais encore trouver l'ombre, sentir les glands tombés, goûter l'écorce tendre des jeunes pousses. Je demeure, car dans chaque aube subsiste une promesse : celle que les arbres, malgré leurs blessures, inventeront d'autres racines, plus profondes, et que les hommes, malgré leur peur, apprendront à protéger ce qui peut l'être.

Parfois, au bord des clairières, des enfants me regardent.

Leurs yeux brillent, surpris de me voir si proche. Ils chuchotent, ils sourient, et je sais qu'ils ne me chasseront pas. Car ici, désormais, je suis devenu un signe.

La chaleur, la sécheresse, les incendies... Tout cela est vrai. Mais il reste aussi des matins où la lumière caresse les pierres de Cussac d'une tendresse intacte, où le chant des grillons berce encore l'été. J'avance dans ce monde fatigué, mais je continue d'espérer, avec mes pas légers, que quelque chose d'immuable résiste.

Et si je vous parle ainsi, ce n'est pas pour me plaindre.

C'est pour vous confier ce que mes bois et mes collines murmurent encore, en 2050. Je m'appelle chevreuil, et je suis l'enfant silencieux du Périgord-Limousin.

Souviens-toi, Brantôme
Tu étais resplendissante de vert
Ton eau coulait en ton centre
Tes bateaux circulaient
J'entendais le rire des gens, leurs discussions
Tes rues étaient fleuries
Il faisait bon prendre le temps de partager
Partager un repas, un verre aux terrasses des bistrot, des cafés, des restaurants entre amis, à
l'ombre des parasols
S'allonger dans l'herbe au bord de ton eau
Pique-niquer à l'ombre de tes arbres
Marcher dans tes rues, flâner muni d'un chapeau de paille
Prendre le temps
Le soleil caressait notre peau
Il faisait bon vivre

Aujourd'hui, 2025
Tu brûles
Tu brûleras encore plus avec le réchauffement climatique
La cime des arbres est devenue marron
Les feuilles tombent bien avant l'automne
La renaissance de la végétation a lieu plutôt
Dès les premiers jours de février
Il fait bon venir fouler tes rues au printemps,
Même avant
Les étés sont devenus trop chauds
Les pavés chauffent mes sandales bien plus
Le parasol ne suffit plus pour être au frais
Les rires des gens se sont amoindris
La Venise verte du Périgord a bien changé
Ton eau est moindre

Demain, 2075
Je te voudrais à nouveau resplendissante, verdoyante
Je foulerais tes rues à l'ombre de mon seul chapeau
Les éclats de rire, les discussions reviendraient au fil de l'eau
Les terrasses ne craindraient plus la chaleur
Les arbres reprendraient toute leur beauté
Tu serais fraîche, Brantôme
Les bateaux navigueraient
Je te reverrais belle, magnifique
Tes champs qui annonceraient prospérité
A l'horizon, avec tes éoliennes
De nouvelles énergies pour te protéger

Ta renaissance

Humeur du moment...

Te souviens tu ?
de la musique des abeilles
qui venaient faire danser
les fleurs de notre jardin?
De cette subtile partition
qui se jouait
les soirs de Printemps
lorsque nous nous allongions
dans l'herbe grasse et parfumée?
Te souviens tu du Vent
qui venait fouetter nos visages
du haut des falaises du Sarladais?
Te souviens tu de son étreinte?
Te souviens tu de tous ses secrets
qu'il venait nous chuchoter à l'oreille ?
Je me souviens de tout tu sais.

lorsque du haut du pont des Barris,
nous jetions des galets
sur lesquels nous inscrivions
des mots à la peinture blanche.
Ces mots qu'on se refuse d'exprimer,
ces mots qui ne se disent pas tout haut,
que l'on garde à l'intérieur
qui s'écrivent
sur le parchemin de nos peaux.

Nous jetions nos galets dans l'Isle
pour que la rivière sache
que les rêves sont tout aussi fragiles
qu'une goutte d'eau en équilibre
sur une Stellaire Holostée.
Aujourd'hui la rivière s'est enfuie,
tout comme le dessin de ton ombre
sur la pierre blanche de la place Saint Louis.

Je regarde les nuages
flâner paresseusement
par l'embrasure de notre fenêtre,
ils s'effleurent, se croisent
et se dissipent lentement.
Ils portent l'ombre de ton souvenir,
les soupirs de tes rires éclatants.
Ton rire c'était comme une étoile
qui explose là haut dans le ciel.
Aujourd'hui le ciel nous contemple
sans dire un mot
ni même verser la moindre larme
sur cette terre craquelée.

Dehors il fait silence,
le vent est parti
avec tous ses secrets,
et moi je reste assis là
sur ce fauteuil usé
ou tu aimais te blottir contre moi
les soirs d'hiver
devant l'âtre flamboyant.
L'hiver aussi est parti,
puis l'automne
et le printemps.

J'espère qu'un jour
quelqu'un trouvera
quelque part
un galet peint de blanc
Et qu'il puisera
dans la palette de nos rêves
De ceux qu'on a pas su écouter
Parce qu'on tournait le dos au temps
Pour redonner toutes ses couleurs
à notre Périgord d'antan

Terre au cœur battant

Saint-Jean-de-Côle, 2050

Couplet 1

À Saint-Jean-de-Côle en l'an 2050,
J'ai vu s'éteindre les saisons,
Les rivières buvant leurs chansons, Les grands
châtaigniers fatigués,
Le vent qui brûle au mois de mai.

Refrain

Mais je chante encore la lumière,
La force têtue de la terre,
Et dans l'orage, un chant d'enfants :
Le Périgord au cœur battant.

Couplet 2

Les villages peignent leurs toits clairs,
On partage l'eau comme un trésor,
Les champs renaissent, solidaires, L'espérance
est notre décor.

Refrain

Oui je chante encore la lumière,
La force têtue de la terre,
Et dans l'orage, un chant d'enfants :
Le Limousin au cœur battant.

Pont

Même si la chaleur s'installe,
Même si l'ombre est plus fragile,
Un peuple debout se dévoile,
Inventant l'avenir tranquille.

Refrain final

Alors j'élève ma prière,
Aux bois, aux sources et à la pierre,
Car dans nos voix, vit ce serment :
Notre Terre au cœur battant.

Terre de chênes

Depuis la branche gauche du grand chêne de Bramefan, j'élève ma voix. De ce perchoir, j'adresse un courrier d'un autre temps, quand bien même la poste n'existe plus, car écrire n'est-ce pas toujours défier l'absence et convoquer la merveille ?

Je suis monté ici après la mort de ma chienne, quand l'ombre d'une usine à copeaux a menacé la clairière. Mais les femmes et les hommes se sont levé·es, et la forêt a conservé son souffle. Depuis, je demeure dans cette cabane de feuillage, implorant la pluie pour les oiseaux rescapés, pour les fougères qui se souviennent des sources, pour la sève qui circule encore dans mes arbres bien-aimés. J'écoute battre leurs racines comme un cœur souterrain et j'apprends à respirer dans leur silence, loin du vacarme d'un monde trop pressé.

J'ai vu tomber les châtaigniers, les douglas, rongés de sécheresses et d'insectes voraces, comme jadis les épicéas. Les bouleaux n'ont pas survécu à la brûlure des étés. Mais les chênes sessiles, frères obstinés, se tiennent encore debout, notre terre des chênes. Ils ont tissé sous la peau du sol un réseau d'eau, une fraternité invisible : quand l'un s'assèche, l'autre lui tend sa gourde. Leur exemple a guidé le Parc naturel régional Périgord-Limousin qui, désormais, veille sur les rivières avec l'aide des *Margaritifera margaritifera*, ces moules perlières qui filtrent l'eau comme on polit un chant.

Ici, le maïs est revenu aux poules, comme ma grand-mère l'avait rêvé, et les paysan·es, devenu·es gardien·es officiel·les des paysages, vivent enfin hors de la misère. Sous les ramures enchantées, les enfants de l'école Hubert Reeves composent avec moi des poèmes pour dire aux arbres combien nous les aimons. Et souvent Rémi, le berger, passe avec ses chèvres kabyles ; elles broutent les glands comme des offrandes, car les limousines ont déserté les prés calcinés.

Je n'oublie pas qu'entre 2027 et 2037, les parcs naturels avaient été abolis par un gouvernement d'extrême dureté. Dix ans de silence, puis le retour des clairières. Aujourd'hui, en 2050, la lumière renaît : l'avenir se fait radieux lorsque l'on épouse son lieu, lorsque la douceur devient notre radicale révolte.

Coucou Papa,
Je t'écris car, en fouillant dans le grenier, j'ai retrouvé les anciennes lettres que tu nous écrivais. Nous sommes toujours à Rochechouart, mais en 2050 beaucoup de choses ont changé depuis ta dernière lettre. Dire que 25 ans sont déjà passés...

J'adore m'imaginer les hivers que tu nous décrivais, avec le froid et la neige. Aujourd'hui, même l'hiver est chaud, et cela fait déjà quelques années que je n'ai pas vu de neige. Notre quotidien est rythmé par les inondations et les incendies. Plus le temps avance, plus l'avenir me fait peur pour tes petits-enfants. Si seulement on avait essayé de changer les choses il y a quelques années, au lieu de laisser faire...

Malgré tout, je garde espoir. L'espoir que les futures générations trouveront la force et le courage de réparer ce qui peut encore l'être. Tes mots me rappellent que, même dans les périodes difficiles, il ne faut pas baisser les bras. Alors je vais continuer d'écrire, comme toi pour ne pas oublier. Peut-être qu'un jour, ces lettres aideront à imaginer un monde différent.

Je t'aime Papa

Trente millions d'amis

Je m'appelle Léo et j'ai huit ans. Papa dit souvent que je suis un enfant *d'après*. Moi, je croyais que ça voulait dire que j'arrivais toujours après tout le monde, comme quand il reste plus de dessert. Mais non, il dit que c'est parce que je suis né après *le Grand Changement*, quand les gens ont enfin arrêté de se chamailler avec la nature et ont commencé à réparer leurs bêtises. Et puis, l'autre jour, j'ai mangé trois tartines au miel après le dîner, et personne n'a rien dit. J'étais content, j'ai toujours peur de ne plus avoir de miel, moi... Donc c'est vrai que je ne rate pas toujours le dessert !

On habite à Saint-Saud-Lacoussière, dans le Parc du Périgord-Limousin. Avant, d'après Papa, il fallait des manteaux pour sortir en hiver. Maintenant, on met de la crème solaire même pour aller chercher le pain. Le matin, je me réveille avec le soleil qui tape déjà sur la verrière de notre maison en bois. Parfois, il tape tellement fort que ça déclenche les brumisateurs anti-canicule. Ça fait comme si on vivait dans un nuage géant, sauf que ça sent la menthe, parce que Maman dit que ça repousse les moustiques géants. Moi je n'ai jamais vu de moustiques nains, mais Maman oui, quand elle était petite et que les insectes n'étaient pas encore gigantesques.

Les saisons, elles ont un peu perdu la mémoire. Les arbres se réveillent trop tôt, dès février, et puis paf, en mars, il y a parfois un gel qui gèle tout. On appelle ça *le coup de mou du printemps*. Ça rend les cerisiers tout tristes et les vaches grognon parce qu'elles ont moins d'herbe tendre. En été, c'est pire et on a des jours où il fait plus de 25 degrés dès avril. On met des ombrelles aux champs, et même des grands draps blancs sur les prairies pour qu'elles chauffent moins. L'an dernier, on a failli faire des pâtes à la carbonara avec le blé tellement il était cuit !

Et puis, il y a les incendies. Papa dit qu'avant, ça arrivait surtout dans le sud. Maintenant, on a nos pompiers qui s'entraînent comme des super-héros. Ils ont des vélos-citernes électriques, et même des chèvres coupe-feu qui broutent autour des villages pour que le feu ne puisse pas courir trop vite. L'autre jour, avec mon copain Max, on est allés vérifier les chèvres pompiers derrière l'école. Elles avaient dévoré tout ce qui dépasse.

« C'est bien, elles font leur travail, ces braves bêtes... Mais ? Eh, Léo, t'as vu ? Celle-là a mangé le panneau *interdit de fumer* !

— C'est pas grave, ai-je dit. Au moins, maintenant, elle a compris le règlement !

— N'empêche, pour une pompière, c'est gonflé. »

Ceci dit, il n'y a pas que la chaleur avec laquelle il faut cohabiter. Des fois, c'est le déluge ! En automne, il pleut tellement fort que la rivière sort de son lit. Papa dit que c'est pour que les poissons visitent les champs. Moi, j'aime bien, parce qu'on met des bottes et on va chercher les pommes qui flottent. C'est comme une chasse au trésor, mais qui mouille.

On a aussi un grand étang à Saint-Saud-Lacoussière. Il s'appelle simplement *l'étang*. Mais en automne, il devient tellement plein de pluie et débordements que des champignons géants y poussent

sur les nénuphars ! L'autre jour, avec Max, on en a trouvé un qui faisait la taille d'une assiette. Papa a dit qu'on pouvait en faire un parapluie pour aller ramasser les pommes flottantes, mais Mame, a préféré en faire une omelette pour tout le village.

Malgré tout ça, la vie est chouette ici. On vit avec ce que la nature veut bien nous donner, et elle nous le rend bien quand on la respecte. Avec les copains, on aide au centre de tri, on bricole des serres anti-gel et on met des panneaux *Refuge à hérissons* un peu partout.

Je pense que, avant, les gens faisaient n'importe quoi. Ils devaient changer de chaussettes trois fois par jour et ils jetaient des tonnes de vêtements encore impeccables qu'il faut juste un peu laver et réparer pour pouvoir s'habiller.

Je suis un enfant *d'après*, mais c'est bien. Je crois que la vie est bien plus cool maintenant. Il fait calme, les arbres parlent avec le vent, et même les orages, quand ils ne cassent rien, c'est joli à regarder. Non, vraiment, c'est sûrement mieux, si on oublie les moustiques géants.

Et pourtant, hier soir, Papa a chuchoté un secret dans l'oreille de Maman. Il lui a dit qu'il restait trente millions d'êtres humains sur toute la Terre. Trente millions, c'est beaucoup, non ? Je ne comprends pas pourquoi Maman a pleuré après. Peut-être qu'elle aussi a peur qu'il n'y ait pas assez de miel pour les tartines de tout le monde...

Un tour au jardin

Quand le monde nous agresse de toute part
Besoin d'une bouée, d'un peu d'oxygène
Alors je sors le chien, prends ma guitare
Et tous les trois, on se promène

Jusqu'au jardin public et partagé
Où des sourires de bienveillance
Se rencontrent démitouflés
Comme par hasard ou par chance

On parle du temps qu'il fera
Si les grues sont en avance
L'incidence sur les rutabagas
Et les limaces qui se tapent la panse

Dans ce jardin en permaculture
Il y a des fleurs, des fruits, des légumes
Et tous les bienfaits qu'offrent la nature
Tout ce qui se consomme et nous consume

Alors sur mon morceau de bois
Je joue pour les oiseaux musiciens
Je chante presque le meilleur de moi
Sous le regard moqueur de mon chien

Et croyez-moi si je fus surpris
Quand, humble poète des rues
Connecté avec le jardin et sa magie
Sur ma guitare, un bourgeon apparut

Une autre vie à Rochechouart

Lecture publique — Texte à une voix (possibilité d'ajouter une ambiance sonore douce : cigales, clocher, souffle du vent)

(Pause)

Rochechouart, été 2050.
Le soleil tape fort. Trop fort.
Il est neuf heures du matin, et déjà, la chaleur monte des pierres comme une respiration brûlante.

Le vieux château se tient droit, mais fatigué.
Et là-haut, le clocher tors de l'église veille toujours... un peu penché, un peu de travers... comme s'il avait toujours su que rien ne va jamais tout droit — surtout pas le futur.

(Pause)

Clara a dix-sept ans. Elle termine l'arrosage de la serre collective.
Un geste simple, mais devenu précieux.
L'eau vient d'une citerne, alimentée par l'hiver, les gouttières, la patience.
On n'arrose plus comme avant. On murmure à chaque plante. On négocie.

Autour d'elle, ça sent la tomate noire, le basilic sec, le compost chaud.
Ici, on cultive la chaleur. Mais on apprivoise aussi l'ombre.

(Pause courte)

Elle lève les yeux.
Des choucas tournoient autour du clocher tors.
Ces oiseaux mal-aimés, qu'on trouvait jadis trop bruyants, sont devenus les sentinelles du ciel.
Ils n'ont pas fui.
Ils ont changé.
Comme nous.

(Pause)

Clara prend le chemin de l'étang de Boischenu.
Autrefois, on y venait se promener.
Aujourd'hui, c'est un sanctuaire.
Un fil d'eau, rare, vital.

Les enfants jouent au bord, là où c'est autorisé.
Pas de plongeurs, non...
Mais des bateaux en bois, des moulins faits main, et un jeu qu'ils ont inventé eux-mêmes :
Cache-goutte.
On se cache, on se cherche... et le gagnant offre un gobelet d'eau.
Chaque goutte, un trésor.

(Rythme plus calme)

Sur le sentier, la terre est craquelée.
Les feuillus sont montés plus haut.
Ici, c'est la garrigue qui s'installe.
Pins d'Alep, lavandes sauvages...
Mais parfois, une pousse de genêt surgit.
Un écho du passé, ou une promesse d'avenir ?

Clara s'arrête au bord de l'eau.
Son oncle Malik est là, carnet à la main. Il observe les tritons, les nénuphars déplacés, les battements du vivant.
Ils ne parlent pas.
Ils écoutent.

(Pause)

Le vent se lève un peu. Il fait tourner une girouette fixée au clocher tors.
La vieille girouette, désormais connectée, envoie ses données aux vigies du parc naturel.
Température. Risque incendie. Indice d'humidité.
Mais aussi... un mot du jour.
Aujourd'hui, le message clignote doucement :

"Inventer, c'est résister."

(Pause)

Plus loin, sur la place, les enfants rient sous les ombrières solaires.
Une vieille halle est devenue un lieu de fêtes, de réparations, de récoltes.
On n'y vend plus.
On y partage.

Clara regarde tout ça. Les jeux. Les choucas. Le fil d'eau. Le clocher qui penche, mais ne tombe pas.
Et elle se dit que oui...
Une autre vie ne s'est pas inventée toute seule.
Elle s'est construite.
Avec des mains, des erreurs, des feux, des entraides.
Avec des gens qui ont choisi de rester, de faire autrement.

(Pause longue)

À Rochechouart, en 2050, il fait chaud. Trop chaud.
Mais on s'aime mieux.
On vit plus lentement.
On réapprend.

Et parfois, quand la pluie revient...
Les choucas dansent,
Les enfants chantent,
Et même le clocher semble sourire.

(Silence – fin)

Une journée aux planches

Nous sommes le samedi 24 septembre 2050. Nous profitons, ma famille et moi, de cette journée plus fraîche, 28°C d'après le thermomètre accroché au vélo, pour aller pique-niquer au site des Planches.

Moi, c'est Mia, je suis une grande maintenant, j'ai eu 9 ans il y a quelques jours. Après 5 jours de canicule intense, où l'on est resté enfermé à la maison pour se protéger de la chaleur, nous pouvons enfin sortir. Même l'école est restée fermée. Il y a une odeur acre sur le trajet qui me pique la gorge. Un incendie a surement eu lieu dans les environs. Ça arrive souvent en été.

Mamie Juliette vit avec nous, à Champagnac-la-Rivière, depuis que papy Marc a rejoint les étoiles pendant la Grande Canicule de 2039. A l'école, la maitresse nous explique comment se protéger de la chaleur. En 2039, il faisait tellement chaud que tout le monde a voulu allumer ses climatiseurs au maximum, ce qui a provoqué des coupures de courant. Les personnes les plus vulnérables et les plus exposées n'ont pas survécus, surtout en ville où la hausse des températures est encore plus importante.

Maman et mamie se disputent souvent au sujet du réchauffement climatique. Mamie dit que c'était mieux avant. Qu'il y avait quatre saisons bien distinctes en Limousin, chacune avait son utilité et ses joies : la neige en hiver, avec un froid mordant qui pique les doigts et rend les nez rouges. La faune et la flore qui se réveillent au printemps. Les baignades au lac l'été. Les randonnées d'automne, sous les arbres qui commencent à perdre leurs feuilles ocres et rougeoyantes et cette odeur caractéristique de champignons des sous-bois qui font leur apparition.

Maman râle et dit que les temps ont changé, principalement à cause de l'inconscience de l'être humain et qu'il faut désormais vivre avec son temps. Elle dit aussi qu'il y avait des pratiques humaines qui ont accéléré le dérèglement climatique. Par exemple, tout le monde se déplaçait dans de gros véhicules thermiques. Aujourd'hui, nous nous déplaçons principalement en vélo cargo. Notre voisine Eglantine se déplace même à dos de cheval pour aller au marché sur la place du village.

Maman travaille depuis la maison, sur son ordinateur. Papa, lui, s'occupe du grand potager commun du village et il aide aussi les voisins à réparer leurs outils cassés, pour qu'ils aient une deuxième vie comme il dit. Malheureusement, on ne peut pas offrir une deuxième vie aux personnes que l'on aime, mamie serait moins triste.

Je profite de la fin du déjeuner pour aller m'amuser au bord de l'eau. Il n'y a plus beaucoup d'eau en septembre, mais à l'ombre elle est encore fraîche. Elle paraît toute douce entre mes doigts.

Quand soudain, j'aperçois un mouvement à quelques mètres de moi.

- Mamie, mamie, viens voir, j'ai trouvé un ver de terre géant

Alertée, Juliette s'approche rapidement du fourré au bord de la Tardoire.

- Mais non Mia, c'est une vipère qui cherche un peu de fraîcheur au bord de l'eau, comme nous. Laisse la tranquille, elles sont devenues très rares aujourd'hui. Viens, je vais te raconter l'histoire du site des Planches.

Le site des Planches, où nous nous trouvons aujourd'hui était bordé de la Tardoire d'un côté et d'un canal de l'autre. Ce canal servait à alimenter l'étang de la Rivière qui lui-même servait au fonctionnement de la tréfilerie de la Rivière, il y a presque 100 ans. Puis l'étang a été asséché et l'usine a fermé. Le canal n'avait plus de raison économique d'exister mais il est resté un élément phare du site des planches, créant un endroit atypique et convivial pour les habitants de Champagnac. De nombreux champagnacois et champagnacoises se donnaient rendez-vous ici en été. Mais au début des années 2020, ce canal est devenu désuet et captait un volume d'eau trop important. Il était temps de redonner davantage d'importance au cours d'eau lui-même : la Tardoire. Le seuil du site des planches, situé juste ici, a été supprimé. Le canal s'est ensuite petit à petit asséché également. Cependant, il a toujours un rôle tampon en cas de crue de la Tardoire. Le site des Planches est désormais inondé tous les hivers, les pluies sont souvent très fortes à cette saison, mais ce n'était pas le cas à mon époque.

J'écoute mamie d'une oreille, allongée dans l'herbe, les orteils dans la Tardoire, je commence à m'endormir. J'aime bien quand mamie me raconte des histoires. Je crois que maman aussi, elle s'est assise à mes côtés. Je l'entends me murmurer :

- On a appris à aller moins vite, à être plus patient, à s'entraider entre voisin. A apprendre à vivre avec notre environnement et non contre. Et c'est ce que nous devons inculquer aux générations futures : Ralentir pour ne pas périr.

Le lieu s'appelait les Insolites de Pagnac du temps de son arrière grand-mère, situé sur un lieu dit de la commune de Busserolles dans le Périgord vert.

Les mares creusées avant les grandes sécheresses permettent de récupérer les pluies de l'hiver. La biodiversité peut ainsi reprendre quelques droits et permettent de rafraîchir un peu le verger au coeur de l'été brûlant.

La petite se rappelait ce que les anciennes lui avaient enseignées et savait reconnaître les plantes à consommer. Les figuiers de barbarie plantés par son arrière grand-mère avaient remplacé les noisetiers, les sureaux, les framboisiers ou les ronciers qui n'avaient pas survécu à la hausse des températures et s'étaient desséchés depuis bien longtemps. Les fruits verts ou rouges foncés des figuiers laissaient couler un jus sucré dans la gorge. Bien sûr, il fallait des pinces et des gants épais pour les éplucher ainsi qu'une certaine dextérité pour échapper à leurs minuscules aiguilles, mais quel régal !

Elle avait aussi appris que les raquettes des figuiers de barbarie se consomment et se cuisinent à la poêle comme on l'aurait fait pour des haricots verts au siècle dernier. Elle n'en avait jamais goûté, il fait trop chaud maintenant pour eux également.

Les grands sédums sont aussi des plantes xérophytes qui résistent très bien à la sécheresse persistante. Leurs jeunes feuilles sont succulentes en salade et toujours très juteuses. La petite en a rempli un plein panier. Ce sera parfait pour le repas du soir avec quelques fleurs de pourpiers pour ajouter de la couleur et quelques feuilles de sauge médicinales pour une bonne digestion. Curieusement, les orties ont résisté, se sont adaptées et sont toujours abondantes. Elles enrichissent ainsi le régime alimentaire, elles sont si bonnes aussi bien crues, hâchées finement dans les salades ou cuites dans les soupes ou les ragoûts.

Les vaches limousines ont disparu des prés, l'herbe jaunie dès le printemps ne les nourrissait plus. Des petites parcelles de lentille ou de pois chiche les remplacent avantageusement en apportant autant de protéine tout en utilisant moins de ressources naturelles.

Ses frères auront sûrement ramassé quelques poignées de lentilles et d'oignon, légumes ou bulbes peu friands en eau et adaptés au climat du limousin de 2050.

RANDONNEE DANS L'EX-PARC NATUREL REGIONAL PERIGORD-LIMOUSIN

Paysage lunaire

Colonnes de cendre

Tout est noirci.

Ici vivait une forêt millénaire

Avec des feuilles d'un vert bien tendre

Et des troncs droits comme un i.

Ici coulaient des rivières des fontaines

La bonne ou mauvaise fortune

Selon les saisons les années.

Finies les récoltes de châtaignes

De cèpes de pommes de prunes

Les arbres sont calcinés.

Certains ne parlent plus de Cussac

Mais par dépit de Cussec

Tout a tellement changé.

Et non ! Ce n'étaient pas des craques

Tous ces rapports du GIEC

Qui alertaient qui dénonçaient.

On a craint le bug de l'an deux mille

Mais allègrement ignoré le réchauffement climatique

Rejeté les statistiques les signes les alertes

D'un ou deux battements de cils

La Croissance pour toute politique

La Finance seule habilité à compter ses pertes.

Et maintenant on fait quoi ?

Cinquante ans qu'on est là les bras croisés

A regarder sans bouger la Terre brûler.

Elle méritait pourtant mieux que ça.

Elle avait déjà tant et tant donné.

Elle aurait bien mérité un peu plus de respect.

Catégorie jeunesse

Aujourd'hui, 25 ans après être partie de chez moi, le Périgord vert. Ça fait bizarre de se dire qu'avant, ici, il y avait des forêts à pertes de vue, on jouait à construire des cabanes dans les arbres et à faire des mini barrage dans les ruisseaux. Mais maintenant, cette époque est derrière nous, les forêts ont été ravagées par les incendies causés par le réchauffement climatique. En 2025, l'hiver il ne faisait pas plus de 18°C mais maintenant il fait en moyenne 28°C. Le réchauffement climatique n'a pas seulement brûlé nos forêts mais il a aussi asséché nos ruisseaux et rivières. Les renards et les biches que l'on voyait auparavant devant nos fenêtres sont carrément tous morts car ils ne trouvent ??? pour se désaltérer.

Cher ami de 2025,

Seulement vingt-cinq années se sont écoulées entre nous et le Périgord-Limousin a bien évolué.

D'abord, le réchauffement climatique a fait du mal à nos rivières. Elles sont presque toutes asséchées. C'est le cas de la Tardoire et de l'Isle qui, en été, ne contiennent plus qu'un filet d'eau. Les habitants doivent donc s'adapter et économiser chaque goutte d'eau.

Ensuite, les forêts de chênes sessiles et pédonculés ont, à cause de nombreuses maladies et des incendies, peu à peu été remplacés par des pins méditerranéens et des chênes verts. Dans le même cas, les cultures d'oliviers, d'amandiers et les vignes ont pris la place des pommiers et des châtaigniers. Toutes ces cultures du sud ont recouvert l'ensemble de la région suite au réchauffement des terres et à la transformation des sols. Ces cultures avaient un besoin d'eau trop important.

Enfin, les enfants ne prennent plus la voiture mais les bus électriques ou le vélo pour leur trajet jusqu'à l'école. Les voitures roulant au diesel n'existent plus et ont été converties peu à peu en électrique.

Les énergies solaires et éoliennes se sont développées et sont désormais omniprésentes pour nous fournir l'électricité.

Pour finir, je voulais te demander de faire ton possible pour ne pas aggraver notre héritage climatique et nos conditions de vie.

Mes amitiés,

Justine

Nexon, le 10 septembre 2050

Chère Mamie,

Je t'écris depuis notre petite ville du Périgord-Limousin, où les paysages ont changés mais où la douceur de vivre persiste.

Tu te souviens des forêts de chênes et de châtaigniers que tu aimais tant, il n'y en a plus beaucoup ; les arbres souffrent des périodes de chaleur plus intenses. Les incendies de ces dix dernières années ont ravagé nos belles forêts.

Cependant la végétation repousse doucement sur des parcelles décimées plus longtemps auparavant.

Certains villageois agissent en replantant des arbres et en entretenant les forêts restantes afin d'essayer de continuer à garder l'âme de notre Périgord-Limousin si beau et agréable à vivre.

Je t'embrasse fort, en pensant à toi dans ces paysages que l'on s'efforce de sauvegarder et de conserver.

Maëlle

Face aux bouleversements climatiques en cours, le territoire est amené à évoluer et à s'adapter à de nouvelles réalités économiques, sociales et environnementales.

L'enjeu majeur pour le parc dans les prochaines années est le réchauffement climatique, la pollution car ce sont les problèmes les plus importants actuellement. Il faut les résoudre au plus vite.

Pour régler ces inconvénients, il faut sensibiliser la nouvelle génération car seulement elle, pourra améliorer la vie et sauver la planète pour les générations futures.

Le parc pourrait mettre en place des balades, des sorties pour découvrir la nature du Périgord pour sensibiliser dès le plus jeune âge. Pour montrer la beauté de celle-ci.

Pour moi le Périgord-Limousin en 2050 devrait comporter d'autant plus de verdure qu'il y en a déjà avec beaucoup d'endroits de tri.

En conclusion le parc du Périgord Limousin est déjà engagé dans la biodiversité et dans le développement de sa région Mais pour sauver la planète il reste plein de choses à faire avec les futures générations.

La vie à Périgueux en 2050

Chers lecteurs, chères lectrices,

En 2050, nous combattons toujours le changement climatique qui ne cesse de s'aggraver.

Notre cité doit faire face à cette difficulté avec entrain et de bonnes idées pour faciliter le train de vie nouveau.

Pour cela, la ville a mis en place certains projets contre le réchauffement climatique. Des projets qui prennent en compte les rues de la ville, les transports en commun ou encore les bâtiments.

Comme exemple premier, des distributeurs d'éventails dans les bâtiments ou à l'entrée des parcs, ou encore dans les écoles et les lycées. Ces éventails peuvent être empruntés dans les écoles. A l'effigie de l'école, les surveillants peuvent les ramasser à la fin de chaque journée et les désinfecter si besoin. Des bouteilles d'eau plate froide sont proposées aux visiteurs ou travailleurs. La même chose est faite avec des « watertruck » dans les parcs, ceci aidera beaucoup les personnes qui ont oublié ou fini leur eau. Elles ont la possibilité d'être gratuites pour les petits enfants et collégiens car, bien évidemment, les bouteilles d'eau doivent être remboursées à l'entreprise qui les vend. Si l'argent n'est pas une nécessité à les payer, elles pourraient être gratuites pour tout le monde. La même chose avec les spray-à-eau, qui sont d'une grande utilité pendant les temps chauds. Des climatiseurs sont installés dans les salles les plus chaudes des bâtiments et des bibliothèques.

A l'exemple des salles du brevet en 2025 qui atteignaient les 30°C, elles devraient être climatisées en priorité pour le confort des élèves pendant leur examen.

Les lacs et les étangs sont aussi des endroits naturels où les personnes peuvent se rafraichir/ La ville a pris en compte ces points d'eau, les ont nettoyés, et les ont ainsi rendu visitables, et, baignables. La glace et boissons fraîches sont vendues toute la journée. Des bus ouverts ont été mis en place pour éviter de rentrer dans l'un d'eaux avec la chaleur étouffante à l'intérieur.

Pour protéger les animaux, les zoos climatisent les lieux et les animaux qui ont besoin et vivent dans le froid sont relâchés dans leur milieu naturel.

Bien évidemment, la plantation des forêts est très importante. Les arbres permettent de rendre l'air plus pur et meilleur que les effets de gaz et de pollution des voitures. En été, par exemple, les moyens de transports sont limités au vélo, trottinette ou marche pour les trajets courts, principalement en ville.

Non seulement la plantation de fleurs est bénéfique pour les insectes, mais en plus elle permet de rendre la ville plus belle. L'embellissement des lieux s'étend des allées aux bâtiments. Les forêts sont des endroits qui gardent la fraîcheur, pour ceci il faudrait arrêter la déforestation ou au moins

compenser les pertes en plantant des arbres. « Donner à la Terre ce qu'on lui prend ». « Ne pas lui en demander plus que ce qu'elle peut donner », des slogans véridiques qui devraient être appliqués.

La production des objets électroniques devrait être moins fréquente et que l'on produise que le nécessaire. Pour ne pas utiliser plus d'électricité, les panneaux solaires sont un excellent moyen en été pour en produire. La même chose pourrait être faite avec les autres moyens naturels :

- Eau
- Vent.

Pour conclure, le monde doit faire des efforts qui ne demandent que de la volonté et investissement personnel. Laisser la terre respirer est le meilleur moyen de la sauver.

Face au bouleversement climatique.

En 2050, le Périgord-Limousin devra s'adapter et évoluer.

Du fait du réchauffement climatique les températures augmenteront considérablement, ce qui conduira à plus de sécheresse. Il faudra donc être vigilant sur notre consommation d'eau. Le risque d'incendie sera plus élevé, on sera donc amené à planter certaines espèces d'arbres plus résistantes à la chaleur comme les oliviers, les amandiers... et d'autres espèces d'arbres disparaîtront.

Il faudra aussi réduire la consommation d'énergie fossile, qui est très émettrice de gaz à effet de serre et développer les énergies renouvelables comme l'énergie solaire, éolienne...

Le vélo et la marche seront à privilégier pour les petits trajets, et pour un plus grand trajet le covoiturage ou les transports en commun seront à favoriser.

Au niveau de l'agriculture, les agriculteurs changeront leur mode de culture et utiliseront moins de produits chimiques pour une agriculture plus responsable.

De même certaines espèces animales seront de moins en moins présentes dû à la chaleur cependant il en arrivera de nouvelles comme les cigales.

Nous sommes en 2050. Le Parc naturel régional Périgord-Limousin, situé entre les terres vallonées de Dordogne et les forêts du Limousin, est devenu un modèle de transition écologique et de résilience territoriale. Face aux défis du changement climatique, les habitants, les élus et les acteurs locaux ont su transformer les contraintes en opportunités, tout en préservant l'âme et les paysages de leur région.

La biodiversité, autrefois menacée, a retrouvé sa vitalité grâce à des politiques ambitieuses de reforestation, de corridors écologiques et de gestion raisonnée de l'eau, les rivières comme la Dordogne et la Tardoire coulent à nouveau avec vigueur. Les été sont plus chauds et plus secs certes, mais les pratiques agroécologiques, la réintroduction de haies et de zones humides ont permis de limiter les incendies et de préserver les sols. Les agriculteurs accompagnés dans leur transition, cultivent désormais des variétés adaptées au climat méditerranéen : amandiers, figuiers, châtaigniers résilients mais aussi des céréales. Les fermes sont souvent collectives, intégrées dans des circuits courts et labellisées « climatiquement responsables ».

La revitalisation des bourgs et des villages a été un tournant décisif. L'arrivée des néo-ruraux dans les années 2030 a apporté un souffle nouveau. Télétravail généralisé, services publics mobiles, écoles rurales numériques et habitats partagés ont permis de repeupler des communes qui autrefois se vidaient. Des écoquartiers en matériaux biosourcés (chanvre, terre crue, bois local) se sont intégrés harmonieusement dans le paysage. On y vit dans des habitats à énergie positive, alimentés par des réseaux solaires coopératifs parfois gérés par des régies citoyennes.

Les mobilités douces dominent pistes cyclables, lignes de bus électriques à la demande, covoiturages. L'ancienne ligne ferroviaire Nontron-Limoges a été réactivée, reliant le territoire aux grandes métropoles tout en réduisant l'empreinte carbone. Le tourisme, repensé, valorise désormais les expériences immersives, respectueuses de l'environnement et ancrées dans les savoir-faire locaux : séjour à la ferme, randonnées culturelles, artisanat vivant (cuir, céramique, vannerie) et gastronomie locale mise en valeur auberges et restaurants du Périgord vert.

Au cœur de cette transformation une gouvernance territoriale ouverte et participative a émergé. Les habitants sont régulièrement consultés via l'assemblée citoyenne. Le Parc naturel régional joue un rôle central dans la coordination des projets de transition, en lien avec les communes, les associations et les acteurs économiques. Des jeunes du territoire, formés dans les campus ruraux à la transition écologique et sociale, inventent des solutions : agriculture urbaine en toiture, outil numérique open source pour la gestion de l'eau, ou encore applications locales d'échanges de biens et de services.

En 2050, le Périgord-Limousin n'est pas territoire figé dans la nostalgie, mais un espace vivant, résilient, solidaire. Il incarne un avenir possible, où ruralité rime avec modernité, où patrimoine et innovation marchent main dans la main. Un territoire qui a su écouter la terre et ses habitants pour écrire un futur désirable.

Quand j'aurais 40 ans

Quand j'aurais 40 ans

J'habiterais en Périgord-Limousin

On aura changé de raisonnement

Et repris les choses en mains

Quand j'aurais 40 ans

On soutiendra l'écologie

On trouvera le traitement

Pour remettre la planète en vie

Quand j'aurais 40 ans

Les immeubles deviendront des terres

Où les légumes pousseront lentement

A la lumière douce et naturelle

Quand j'aurais 40 ans

Les colis ne seront plus emballés

Le plastique sera réduit drastiquement

Pour pouvoir mieux recycler

J'ai aujourd'hui 20 ans

Je suis en Périgord-Limousin

On a changé de raisonnement

Et repris les choses en mains

En 2050, le Périgord-Limousin a beaucoup changé. Les étés deviennent de plus en plus durs à supporter en raison des fortes chaleurs, se baigner est maintenant devenu impossible car l'eau se fait de plus en plus rare. Au début les habitants ont eu du mal à s'adapter à ces changements climatiques, ils ont alors tous dû s'équiper de climatisation et de chauffages pour l'hiver. Dans les villages toutes les maisons sont équipées de panneaux solaires, les habitants cueillent leurs propres fruits et légumes, les agriculteurs privilégient les produits naturels (sans pesticides) enfin les supermarchés favorisent la vente de produits locaux.

La région du Périgord-Limousin est dorénavant plus axée sur l'écologie, les habitants malgré les difficultés ont appris à vivre mieux et différemment.

En 2050, le Périgord-Limousin a bien changé à cause du climat. Il fait plus chaud l'été et il pleut moins. Les gens ont donc dû s'adapter.

Les agriculteurs font plus attention à l'eau et à la nature et cultivent des plantes qui supportent mieux la chaleur. Les forêts sont mieux protégées contre les incendies et on y plante des arbres plus résistants.

Aussi, il y a plus de vélos, de covoiturage et de transports écologiques. Plus de jeunes sont revenus y vivre, grâce au télétravail.

En somme, le Périgord-Limousin de 2050 est aussi différent, mais les gens ont su faire face et rendre leur territoire plus écologique et plus vivant.

Comment j'imagine le Périgord-Limousin en 2050

En 2050, j'imagine cette région en deux parties de grandes villes comme Limoges ou Poitiers prenant place aux petites villes avec un grand nombre d'habitants au km² créant des déserts ruraux. Dans les zones rurales, il reste peu de personnes, soit des agriculteurs ou les classes sociales moyennes, voir, de bas-niveau car le prix des logements aurait augmenté. Cependant, dans cette région beaucoup de lieux seraient des espaces protégés ou des parcs nationaux.

En 2050, le Périgord-Limousin a beaucoup changé à cause du climat. Les étés sont plus chauds et secs, et il pleut plus fort en hiver. Pour s'adapter, les habitants ont trouvé une nouvelle façon de vivre.

Les villages sont plus écologiques : les maisons se font installer des panneaux solaires, les habitants récupèrent l'eau de pluie pour arroser leurs jardins et on vend directement dans les marchés ou sur internet.

Avec l'arrêt de la déforestation, la nature revit. On voit revenir plus d'animaux et d'insectes. Côté transports, il y a beaucoup plus de véhicules électriques qui se rechargent grâce à des panneaux solaires.

Bref, le Périgord-Limousin en 2050 est un territoire plus vert et plus adapté au climat.

Face aux bouleversements climatiques, le périgord-limousin s'est nettement adapté. Tout d'abord pour trouver une solution au réchauffement climatique, il mis en place des « villes vertes », un système qui permet de remplacer nos modes de vie urbains et qui réduit l'empreinte carbone de 90%. Cela consiste à installer de la verdure sur toutes les surfaces de libres et disponibles. Les voitures sont toutes électriques, il y a également un système ingénieux de récupération d'énergie (solaire, hydrolique etc...) et tout est alimenté sans trop polluer. Pour les zones rurales, des forêts ont été replantées et protégées de tout braconnage, car on y met une grande quantité d'espèces menacées. Le recyclage est aussi devenu plus important qu'avant. Maintenant TOUT peut être recyclé, à part les déchets nucléaires, qui ont quasiment disparus. Le plastique n'existe quasiment plus, car le pétrole est quasiment épuisé, ce qui pousse les marques à produire en carton, en bois, en métal ou en matières recyclées. Le papier est aussi complètement recyclé. Le bois utilisé provient de forêts artificielles produites en souterrain, ce qui ne gêne pas les espèces animales. Enfin, du fait que les matières peu chères ont disparues, tout est plus cher, mais les gens payent moins d'impôts, gagnent plus en moyenne et touchent des aides plus généreuses.

Article du journal « écojournal », 2030

En 2050, le Périgord-Limousin a beaucoup évolué. En 25 ans, le paysage s'est transformé. Panneaux solaires omniprésents, arbres noircis à cause des incendies, soleil tapant dès huit heures du matin. Les anciennes constructions ont été dégradées par le soleil, des fissures sont apparues sur les murs des églises et sur les monuments. Les rivières sont desséchées, l'eau est rationnée à 1 litre par jour et la terre est dure et craquelée.

Pourtant les habitants ont su s'adapter. Les cultures ont été remplacées par des plantes résistantes à la chaleur et à la lumière. Grâce aux nouvelles technologies chaque goutte d'eau est utile et utilisée à bon escient.

En 2050, dans le Périgord-Limousin,
Les arbres sont tristes, la terre a soif.
Les ruisseaux sont secs, le vent est chaud.
Mais les enfants plantent des graines sous le grand ciel bleu.

Ils rêvent de voir la nature revenir,
Avec des arbres, des fleurs et des rires.
Même si tout change ils gardent espoir,
Que demain, la Terre retrouvera son savoir.

J'ai été missionné pour vous parler du Périgord-Limousin de maintenant, en 2050.

Tout d'abord les panneaux solaires, voitures électriques se sont beaucoup répandus, permettant aux habitants de recharger leur voiture gratuitement, bien que certains préfèrent les diesels. Ensuite les espaces d'agriculture aux sont pour la plupart enfermés dans des hangars géants, protégeant alors les plantes des insectes sans insecticide. Mais pour retrouver un peu de verdure, des espaces protégés sont créés pour se balader en forêt ou pour les animaux. Enfin, l'urbanisation s'est faite à grand pas, surtout dans les villages, transformant alors certains métiers en rien à cause de certains robots. Par exemple, ils ont transformé un bar en café.

En conclusion, le Périgord n'aurait pas tant changé que ça mais ne serait pas reconnaissable malgré les paysages similaires.

En 2050, le Périgord-Limousin ressemble un peu à un grand jardin. Il fait plus chaud qu'avant alors les arbres ont changé : on voit pousser des oliviers et des amandiers à côté des vieux châtaigniers. Les rivières, parfois toutes petites, parfois énormes après la pluie, sont entourées de mares et de roseaux pour garder l'eau. Les gens cultivent des légumes, des fruits et élèvent moins d'animaux qu'avant. Dans les villages, il y a plein de familles qui reviennent vivre ici, avec des vélos électriques et des maisons en bois qui gardent la fraîcheur. On dit souvent que c'est un coin tranquille, où la nature et les humains ont appris à mieux s'entendre.

En 2050, la Terre s'échauffe,
Le ciel s'assombrit, la mer déborde,
On vit des galères de plus en plus fortes,
Un monde nouveau frappe à nos portes.

S'adapter, trouver des chemins,
Entre économie et espoir humain,
Imagier demain sans tomber,
A une planète qu'on veut sauver.

Le Périgord-Limousin en 2050

Selon moi en 2050 le Périgord-Limousin connaîtra de grandes canicules et sécheresses l'été. Pour essayer d'y remédier des grands collecteurs d'eau de pluie seront installés dans les communes et des plus petits chez les gens pour que l'eau de la douche et celle des toilettes viennent de ses collecteurs d'eau. Les maisons en argile seront fragilisées à cause des grandes variations de temps donc plusieurs maisons seront consolidées. Plus de panneaux solaires seront aussi installés sur les toits pour qu'il n'y ait plus besoin d'eau pour refroidir les centrales nucléaires pour l'économiser. Des brumisateurs seront installés un peu partout en ville avec une sorte de plaque en dessous pour récupérer l'eau et la réutiliser le plus longtemps possible. L'agriculture va se compliquer elle trouvera un moyen pour produire différemment et les cultures seront aussi différentes. Par exemple au lieu de semer du maïs les agriculteurs sèmeront des céréales car elles résistent plus à la chaleur. Des oliviers et des amandiers remplaceront des espèces qui vont disparaître à cause de la chaleur comme les vergers à pommes ou à châtaignes. Dans les prairies on sèmera aussi des plantes qui s'adaptent mieux à la chaleur. Les forêts aussi vont changer. Certaines espèces de sapins vont disparaître, et certains feuillus comme le châtaignier. Le risque de feu de forêt sera plus élevé donc on entretiendra mieux les propriétés. Par exemple on nettoiera mieux les forêts à la mi-saison afin de laisser le moins de tas de ronces et de fougères. Ceci pour diminuer le risque d'incendie et faciliter l'accès des pompiers si jamais il y avait besoin. Ce sera identique pour les prairies, les chemins et les cours de maisons avec un jardin ou des arbres autour. Pour les fêtes, elles débuteront en fin de soirée pour limiter les risques de malaises à cause de la chaleur ou d'incendie. Par exemple le 14 juillet il n'y aura plus de feu d'artifice mais un spectacle de drone qui donnera le même effet.

Le Périgord face au bouleversement climatique

Cher.e.s habitant.e.s du Périgord-Limousin,

Cela fait maintenant vingt-cinq ans que nous nous battons face au bouleversement climatique qui s'est énormément intensifié ces dernières années. Mais nous avons su avancer et affronter ce bouleversement, qui a eu un rôle majeur dans nos vies à tous ici présents et dans le développement de notre merveilleux Périgord-Limousin.

Nous avons su adapter notre mode de vie en réduisant davantage notre consommation d'eau, en limitant nos déplacements surtout l'été en période de chaleur intense. Nous avons réussi à installer des panneaux solaires sur toutes nos maisons, nous avons changé l'architecture des maisons et avons opté pour la construction obligatoire de murs plus épais (en pierre) afin de garder plus de fraîcheur en été en limitant notre consommation d'électricité. Grâce aux panneaux solaires, à la réduction de consommation d'eau et d'électricité nous avons pu opter pour un mode de vie plus écologique en espérant arrêter le réchauffement.

Notre agriculture a aussi beaucoup changé, à cause des fortes chaleurs nous avons dû réduire nos élevages de bovins, augmenter la production de vignes. Nous ne pouvons malheureusement plus nous permettre de récolter du blé ou du maïs à cause de la température. Alors, nous avons fait appel à d'autres pays dans plusieurs domaines : importation d'eau des pays riches en eau comme la Norvège, méthodes africaines sur la gestion de l'eau, architecture bioclimatique inspiré du Maghreb...

Les interactions sociales ont été réduites, les fêtes de village se déroulent la nuit, les heures de travail des ouvriers et des personnes exposées au soleil ont été réduites. Il y a eu une augmentation du chômage et pour les entreprises : de télétravail. Les adolescents, étudiants, et enfants sont moins exposés en extérieur (au soleil). Et les cours de l'après-midi ont été supprimés.

Aujourd'hui, notre défi est de continuer à préserver ce territoire tout en accueillant de nouvelles populations et de nouvelles pratiques venues d'ailleurs. Alors je compte sur vous cher.e.s habitant.e.s pour continuer à vous battre tous ensemble et de lutter pour un monde meilleur.

Avec espoir,

Prénom

En 2050 le climat du Périgord Limousin pourrait ressembler à celui du sud de la France c'est-à-dire à la sécheresse, à la canicule mais aussi un incendie.

Mais on pourra aussi apercevoir de nouveaux animaux comme chez les insectes. Par exemple comme la cigale que l'on entendait pas avant, alors que parfois on peut l'entendre. Mais on pourra aussi apercevoir de nouveaux oiseaux.

Ensuite il y a la végétation qui vont changer comme les arbres, par exemple les châtaigniers que nous avons beaucoup en Limousin. Mais en 2050 il y en aura quasiment plus à cause de la chaleur. Nous pourrons aussi observer de nouvelles fleurs.

Le périgord vert en 2050

Entre 2025 et 2050 le monde a bien changé. Notamment le périgord vert qui a dû revoir toute la faune et la flore qui le compose. Cela a été causé par le réchauffement climatique qui a touché le monde entier. Le périgord vert a d'abord remarqué que les arbres ainsi que les fleurs fanent de plus en plus rapidement à cause du manque d'eau mais aussi des températures qui augmentent considérablement. Ils ont dû repenser toute la faune afin d'avoir un environnement qui soit fait pour les temps chauds. Ils ont notamment remplacé les chênes et les châtaigniers par des pandanus et des arbres fromagers. Mais malgré cela, ils ont quand même réussi à garder des arbres présents en 2025, ils les ont mis dans une serre avec un système écologique qui permet aux arbres à l'intérieur d'avoir une température ambiante qui correspond aux températures de 2025. Ensuite, ils ont dû penser à la faune. Les oiseaux migrateurs ont fini par venir dans le périgord en hiver et aller dans les pays où la température était convenable pour eux durant l'été. Les animaux qui étaient présents dans le périgord en 2025, que ce soit dans les rivières et sur terre, ont fini par disparaître du périgord. Maintenant, il y a des animaux qui ont plus l'habitude des températures afin de réussir à survivre aux températures, notamment en été. Cependant un parc animalier et naturel a été ouvert dans lequel on peut y retrouver des espèces qui étaient présentes dans le périgord en 2025. Enfin le périgord vert essaye de continuer à garder la faune et la flore locale sans polluer, mais malheureusement cela n'est pas très efficace car en seulement 25 ans le périgord s'est déjà transformé et va devoir continuer à cause du réchauffement climatique qui ne fait qu'augmenter. Le périgord vert essaye donc d'être le plus écologique dans chacune de ses actions afin d'éviter que le réchauffement climatique ainsi que la pollution augmentent encore plus rapidement.

Sous le soleil brulant des étés rallongés,
Les chênes fatigués se sont peu à peu effacés
Des oliviers s'élancent, fiers dans la vallée
Et le vent chaud caresse les terres transformées

Les fermes d'ici ont changé leur visage
On y plante des légumes qui aiment le sec et la chaleur
L'eau est précieuse, chacun fait attention
Et les toits brillent de panneaux solaires.

Au marché de la ville, les habitants se retrouvent
Ils s'aident, ils échangent
Le Périgord-Limousin, malgré le climat plus dur
A trouvé une façon de rester vivant.

Tu pariais que tu pourrais marcher sur les sentiers,
et avoir pour toujours de belles balades en forêt.
T'as perdu ton pari quand on l'a rasée.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

T'as commencé à voir débarquer des engins.
qui, soi-disant, sur terre, venaient faire un peu de bien.
Mais pour quoi ? Pour qui ? Tu t'es demandé.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

Tu as eu la réponse sous forme d'écriteaux
qui exposaient le projet d'un carburant nouveau
à base de bois de pin et de chênes de nos forêts.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

Ils ont pénétré au cœur de notre contrée
et ils ont découpé tout ce qui poussait.
Ni bouleaux ni châtaigniers ne sont épargnés.
Que feras-tu, dis-moi, quand ils m'auront tuée ?

Tu regrettes ton monde d'avant, quand tout était encore beau,
on voyait encore des faons sauter au-dessus des ruisseaux.
Maintenant il n'y a plus rien que des friches désertées.
Que fais-tu, dis-moi, maintenant qu'ils m'ont tuée ?

Tu n'as plus que de la boue et tes yeux pour pleurer.
Il n'y a que des champs, plus du tout de forêts.
Les ruisseaux sont devenus gris, et les fleurs délavées.
Que fais-tu, dis-moi, maintenant qu'ils m'ont tuée ?

Concours d'écriture « Le Périgord-Limousin en 2050 »
Organisé par le Parc naturel régional Périgord-Limousin

PRIX SPECIAL JEUNE POUSSE

JF

Réf. : Jeunesse 25

En 2050,

- A Saint-Martin, l'école se réfugiera dans un château,
- A Saint-Martin, il faudra y circuler à Cheval
- A Saint-Martin, plein d'arbres nous servirons de chapeaux
- A Saint-Martin, une grande piscine naturelle
- A Saint-Martin, dans chaque maison il y aura une bibliothèque pour éliminer toutes les télévisions
- A Saint-Martin, les enfants devront savoir construire une grande cabane dans la forêt

Mon Périgord-Limousin en 2050

Bonjour, je m'appelle Léo, j'ai 14 ans et je vis dans un petit village du Périgord-Limousin.

Ce matin en me réveillant j'ai entendu le bruit des ventilateurs. Il faisait déjà 35°C à 7h. C'est comme ça depuis plusieurs semaines. Même les rivières ont presque disparu. Avant on pouvait aller se baigner, mais maintenant il n'y a presque plus d'eau.

En allant à l'école à vélo (parce qu'on n'a plus le choix de prendre la voiture tous les jours à cause de la pollution). J'ai vu des champs presque tout secs, des arbres malades ou coupés, et très peu d'oiseaux. Mon papi m'a raconté qu'avant le ciel était rempli d'hirondelles. Moi j'en vois qu'une ou deux de temps en temps.

L'après-midi avec mes amis on est allés à un endroit où des adultes ont replanté plein d'arbres et laissé la nature tranquille. ON a vu un écureuil et un renard ! On était trop contents ça nous a redonné de l'espoir.

Périgord-Limousin, 2050

Le soleil cognait fort ce matin de juillet 2050. Plus qu'avant de mes souvenirs, assise à l'ombre d'un cerisier aux feuilles en train de dessécher. La rivière, autrefois déchainée n'était qu'un souvenir passé et lointain maintenant, un endroit asséché où les herbes luttent pour survivre. Finies les canicules douces, les étés pluvieux qui faisaient le charme du Limousin. Désormais, il faut tenir avec une chaleur forte et une sécheresse tenace.

Pourtant, malgres tout, la vie a trouvé son chemin. Les toits des maisons sont pleins de panneaux solaires, captant l'énergie.

Les champs autrefois remplis de maïs assoifés, laissent place à la sécheresse et sont de plus en plus vide. Le tourisme a muté abandonnant les châteaux et les champs, pour se déplacer vers la mer ou le nord ou le temps est plus frais, le vent plus présent et plus d'eau au niveau des côtes.

Je soupire, en observant les enfants jouer. Malgré les défis, une nouvelle génération grandie, inventive je l'espère pour essayer de lutter contre ce réchauffement.

Le Limousin a perdu en force mais est toujours courageaux. L'avenir reste incertain mais l'espoir est présent dans le cœur de ceux qui refusent de baisser les bras.